

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

LE FANTÔME A LA TÉLÉVISION *par J. B. Priestley* 3
LES QUESTIONS *par Idris Seabright* 20
CONFÉRENCE A QUATRE *par Yves Dermèze* 26
CLAUDE L'INVINCIBLE *par C. Oliver et Charles Beaumont* 29
LES MAÎTRES *par Yves Bailly* 45
LA PLANÈTE DU DIEU *par Philip José Farmer* 56
LE RÊVE AU FOND D'UN VERRE *par Gladys B. Stern* 86
BUCOLIQUE *par A. E. Van Vogt* 99

CHRONIQUES

A. E. VAN VOGT OU LA DÉMENCE RATIONALISÉE *par Mark Starr*
ACTUALITÉ DE VILLIERS *par J.-J. Bridenne*
UN PRÉCURSEUR : LÉON GROC *par Jean-Louis Bouquet*
Revue des Livres : ICI, ON DÉSINTÈGRE ! *par J. Bergier et I. B. Maslowski*
Revue des Films : L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS *par F. Hoda*

4e Année. — N° 34. Septembre 1956

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50*; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
1 an : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Le fantôme à la télévision

(*Uncle Phil on TV*)

par J. B. PRIESTLEY

John Boyton Priestley est depuis trente ans un des écrivains les plus en vogue en Angleterre, grâce à la critique littéraire, la radio, le théâtre et le roman. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en français : « Adam au clair de lune, » « Les bons compagnons », « La ruelle de l'ange », « Quand sonnera l'heure » (*roman d'anticipation*), *etc. Mais ce sont surtout deux pièces de théâtre qui l'ont fait connaître dans notre pays :* « Virage dangereux » *et* « Un inspecteur vous demande ». (1) *Le récit hilarant et inquiétant qu'il nous donne ici incitera-t-il les possesseurs d'appareils de TV à regarder avec appréhension leurs petits écrans? Souhaitons-leur en tout cas de ne jamais se trouver dans la même situation que la famille de l'Oncle Phil, le premier fantôme à avoir jamais hanté un écran de télévision!*



L'ASSURANCE sur la vie d'Oncle Phil s'élevait à cent cinquante livres, et les Grigson examinèrent la question en famille ce soir-là, dans le grand salon de l'appartement, au-dessus de la boutique. Ils étaient tous là : Maman, Papa, Ernest, Una avec son mari George (lui s'appelait Fleming, de son nom de famille, mais Una, naturellement, était une Grigson et George travaillait au magasin avec Papa) ; il y avait même Joyce et le jeune Steve, qui d'habitude étaient toujours sortis et ne rentraient, comme disait Maman, qu'à Dieu savait quelles heures. Maman, qui pour une fois avait fait un peu de toilette et s'était recoiffée, était très fière de les voir tous réunis ; on se serait cru à Noël et pourtant on n'était qu'en octobre et elle n'avait pas aussi mal aux pieds qu'au moment de Noël. C'était une charmante soirée de famille ; il ne manquait qu'Oncle Phil, le frère aîné de Maman, mais c'était lui justement qui venait de mourir, en laissant cette assurance de cent cinquante livres.

— « Cette somme me revient de droit, bien sûr, » dit Maman, « mais j'estime — et c'est également l'avis de Papa — qu'elle devrait être consacrée à un achat qui intéresse toute la famille. »

— « On a tous eu à l'entretenir, » déclara Papa sombrement, « et à le supporter. »

— « Plutôt ! » s'écria le jeune Steve.

(1) Voir également à notre Service Bibliographique Etranger : « *Three time plays* » (*n°* 36), recueil de pièces de théâtre sur des voyages dans le temps.

— « Veux-tu te taire, » dit Maman. « Je sais bien qu'il était assez difficile à supporter, mais enfin il payait sa part... »

— « Pas ces temps derniers, non, » dit Papa. « Ça pouvait aller au début, quand la vie n'était pas trop chère, mais depuis quelque temps, ça n'allait plus. Pas à vingt-trois shillings par semaine. »

— « C'est vrai, » renchérit Ernest, qui travaillait aux chemins de fer et qui était très calme, si calme même qu'on se demandait parfois s'il n'était pas en cire. « Il était à notre charge. Je ne dis pas que ce n'était pas normal, mais je tiens seulement à souligner le fait. »

— « Je voudrais bien qu'on en vienne au fait, justement, » s'écria Joyce, qui, bien entendu, avait hâte de pouvoir sortir. « Si fait il y a. »

— « Tais-toi, petite impertinente, » dit Maman, qui n'avait jamais beaucoup de patience avec Joyce. « N'oubliez pas que c'était quand même dans une certaine mesure l'argent d'Oncle Phil. Et qu'il vient de nous quitter. » Elle regretta aussitôt d'avoir dit cela : c'était idiot ; on aurait dit qu'une ombre venait de tomber sur l'assemblée.

Le médecin, un homme impatient et surchargé de travail, avait été furieux de la mort d'Oncle Phil qui n'aurait jamais dû se passer comme ça. Oncle Phil avait le cœur très malade, et le docteur avait bien expliqué à Maman et à Papa que les remèdes qu'il lui fallait prendre quand il sentait venir une crise devaient toujours être à portée de sa main. Mais ce matin-là, un mardi, quelqu'un avait posé la boîte de médicaments d'Oncle Phil sur la cheminée, à un endroit où il n'avait pu les atteindre quand cette attaque fatale était survenue. On avait interrogé tout le monde, bien sûr, mais personne ne se souvenait avoir posé les remèdes là-haut ; et c'était très embarrassant, cela faisait mauvais effet. Ça n'avait pas été fait exprès, même le docteur ne se l'était pas imaginé un instant, mais enfin quelqu'un, dans la famille, avait été bien négligent. Et on ne pouvait pas nier que, pour d'excellentes raisons, ils étaient tous contents, ou du moins soulagés, de ne plus avoir Oncle Phil sur les bras. C'est qu'il ne les aimait pas plus qu'eux-mêmes ne l'aimaient. Même Maman n'avait jamais eu beaucoup d'affection pour lui. Papa avait essayé de le supporter, c'était tout ce qu'on pouvait dire. Et les jeunes de la famille avaient toujours détesté et craint ce vieillard sarcastique, avec son long nez pointu, sa langue plus acérée encore, ses gestes lents et cette façon qu'il avait de ne pas vouloir décoller du coin du feu, même quand ils recevaient des amis et que cela les gênait de l'avoir là à les observer. Avant de venir s'installer chez eux, il travaillait dans une société de crédit, qui n'était en fait qu'une société d'usuriers, à Birmingham, et peut-être ce genre de travail l'avait-il rendu cynique et dur, on pouvait même dire désagréable. A la suite d'on ne savait quel accident, il gardait toujours la tête penchée d'un côté, ce qui lui donnait l'air de chercher perpétuellement à regarder par-derrière ; et cela, sans parler du reste, les agaçait déjà. C'était donc évidemment pour eux tous un soulagement de se dire qu'ils ne le verraient plus jamais entrer dans la salle à manger, à pas lents, la tête de côté, son long nez semblant les flairer, l'air toujours prêt, semblait-il, à lancer quelque

remarque désobligeante. Mais en même temps, c'était gênant, cette histoire de médicaments sur la cheminée, alors qu'ils auraient dû être sur la petite table, auprès de son fauteuil. Et, tandis que Maman se disait qu'elle aurait bien pu tenir sa langue, tout le monde gardait le silence.

Pour une fois, Maman fut heureuse du peu de tact dont faisait preuve George dans la vie. « Allons, » cria George, « on l'a déjà enterré une fois, on ne va pas recommencer. Il est mort, il est mort. Et ce n'est pas moi qui prétendrais que j'ai du chagrin. Il ne m'a jamais aimé et je ne l'ai jamais aimé. Si vous voulez mon avis, c'était un vieux poison et... »

— « D'accord, George, » s'exclama le jeune Steve.

— « Je ne saurais mieux dire, » s'écria Joyce, qui à défaut de gagner beaucoup d'argent, apprenait du moins le beau langage là où elle travaillait.

— « Laissez-moi finir, » dit George, en imposant silence aux jeunes Grigson. « Vous avez ces cent cinquante livres, Maman. Et vous ne savez pas quoi en faire... c'est bien ça? Eh bien, j'ai une idée. Quelque chose dont toute la famille profiterait. »

Maman eut un sourire encourageant.

— « Est-ce que ce serait, George? »

— « Un poste de télévision, » répliqua George, en promenant autour de lui un regard triomphant.

Ils se mirent tous à parler à la fois, mais George, qui n'était pas bâti comme un taureau pour rien, parvint à dominer le tumulte.

« Ecoutez, écoutez! Ce serait formidable! Il y en a pour tous les goûts, à la télévision. Du sport pour Papa, Steve et moi. Des pièces et des émissions publiques pour vous, les femmes. Des émissions de danse et de mode aussi. Des émissions de variété pour tout le monde. Des émissions sérieuses pour Ernest. Et puis vous pourriez inviter vos amis à venir regarder. »

Ce fut ce qui décida Maman ; elle avait plusieurs amies qui n'auraient certainement pas les moyens d'ici quelque temps de se payer un poste ; elle s'imaginait déjà les invitant pour le leur montrer. Elle demanda donc, en élevant la voix, pour se faire entendre : « Combien coûterait un beau poste, George? »

— « Vous pourriez avoir quelque chose de superbe, » répondit George qui savait toujours le prix de tout, « pour cent vingt livres. J'en ai vu un chez Stocks l'autre jour. Alf Stocks pourrait d'ailleurs nous faire une remise. »

Papa et Ernest acquiescèrent gravement. Una, qui n'aurait jamais osé dire le contraire, appuya son mari. Joyce laissa entendre qu'un bon poste de télévision attirerait peut-être à la maison ses amis et amies. Le jeune Steve était bien entendu tout à fait d'accord. Il fut donc convenu que le lendemain George profiterait du premier moment de répit au magasin pour aller chez Stocks marchander le superbe récepteur à cent vingt livres. Puis on se mit à discuter avec animation des programmes de télévision et des gens qu'on pourrait inviter et qu'on ne pourrait pas inviter ; et, bien que même George n'osât pas le dire tout haut, il était

bien évident que l'on trouvait la Providence bien généreuse d'avoir ainsi permis l'échange de l'Oncle Phil qui n'amusait personne contre cette nouvelle merveille du monde.

*
* *

Deux jours plus tard, avant que George et Papa fussent revenus du magasin, et alors que les autres n'étaient pas encore rentrés non plus de leur travail, le poste de télévision était là, dans le salon, superbe; l'antenne était montée, tout était en ordre. Alf Stocks lui-même expliqua à Maman et à Una comment le faire marcher et ne voulut pas s'en aller avant de s'être assuré qu'elles avaient toutes les deux bien compris, ce qui demanda quelque temps, car Maman était dans tous ses états. Sitôt Alf parti, Maman et Una se regardèrent et, bien qu'il fût presque l'heure de préparer le repas pour Joyce et pour les hommes, elles décidèrent de regarder quand même un peu la télévision avant. Una l'alluma sans aucune difficulté, et sur l'écran apparut bientôt un film qui avait l'air d'un vieux western ; bien sûr, une histoire de cow-boys, ce n'était pas tout à fait leur genre, mais c'était quand même merveilleux d'avoir ça chez soi, au milieu du salon. Les personnages étaient petits, on ne les voyait pas toujours très bien, mais cela ne les empêchait pas d'avoir des voix de géants, ce qui était un peu déconcertant ; elles regardèrent le film pendant un quart d'heure, et puis Maman dit qu'elles devraient préparer le repas, sinon cela ferait des histoires. Una voulait laisser le poste allumé, mais Maman dit que ce serait du gâchis ; elles l'éteignirent donc juste au moment où le Shérif venait de découvrir, grâce aux renseignements du Vieux Pete, la piste des bandits.

Elles n'échangèrent pas un mot pendant quelques minutes ; Una mettait le couvert et Maman commençait à préparer le haddock. Puis Maman surgit de la cuisine et regarda Una comme si elle avait quelque chose d'important à dire mais qu'elle ne savait comment s'exprimer. Et Una la regardait aussi, sans rien dire. Puis Maman finit par lancer :

— « Una, tu as remarqué le petit homme qui était là, tu sais, dans la dernière scène, avec le Shérif? »

— « Et alors? » demanda Una, qui était en train de couper le pain.

— « Eh bien, tu n'as rien remarqué? »

— « Puisque tu me le demandes... si. » Mais elle continua à couper le pain.

— « Qu'est-ce que tu as remarqué? »

— « Oh ! il m'a semblé, juste une seconde, » reprit Una d'un ton qu'elle voulait fort calme, « il m'a semblé que c'était le portrait de l'Oncle Phil. Toi aussi? »

— « Oui, » dit Maman, « et ça m'a donné un coup. »

— « Bah, » fit Una, « c'est une coïncidence... voilà tout. Là... il doit y avoir assez de pain comme ça. »

— « Largement, » dit Maman. « Après ça, le pain sèche... Oui, évidemment, c'est une coïncidence, comme tu dis. Mais ça m'a coupé le

souffle quand même. Je crois qu'il vaut mieux ne pas en parler aux autres, Una. Ils se moqueraient de nous. »

— « Y compris George. Et il me dirait qu'il en a assez de l'Oncle Phil. Je ne lui dirai rien. » Elle se tut un instant, puis reprit : « Qui as-tu invité pour regarder la télévision ce soir? »

— « Nous réglerons ça quand ils seront tous rentrés, » répliqua Maman.

Il y eut quelques difficultés, comme Maman l'avait supposé, quand ils rentrèrent tous. Joyce et Steve, timidement appuyés par Una, étaient partisans de faire marcher le poste sans arrêt. Papa et Ernest étaient absolument opposés à cette conception, qu'ils estimaient stupide : c'était, estimaient-ils, du gaspillage. Ils voulaient que ce fût comme une représentation théâtrale : chacun s'installerait quelques minutes avant le commencement du programme choisi, puis on éteindrait les lumières, on dirait « *Silence* » et tout le tremblement. George Fleming pensait que c'était pousser les choses un peu loin, mais il était lui aussi contre le spectacle ininterrompu. Ce qu'il fallait décider, leur fit-il remarquer, c'était combien de personnes pouvaient s'asseoir confortablement pour voir la télévision dans de bonnes conditions. Steve et lui étudièrent la question et, après bien des discussions, reconnurent qu'on pouvait installer une douzaine de personnes devant le poste, à condition d'approcher le vieux canapé pour faire office de premier balcon. Les femmes, cependant, se disputaient pour savoir qui il fallait inviter pour ce premier soir, jusqu'au moment où Papa, soutenu par Ernest, intervint en disant que ce soir, cela se passerait uniquement en famille. Ernest, qui était de caractère plutôt pessimiste, déclara qu'il leur fallait au moins un soir pour s'assurer que le récepteur fonctionnait convenablement afin de ne pas se couvrir de ridicule.

Maman était un peu déçue, mais quand la vaisselle fut terminée et que tout fut rangé, avec l'aide de Joyce qui pour une fois ne sortait pas, et quand Steve eut disposé les sièges devant le poste, elle se dit que c'était bien agréable d'avoir une séance de télévision rien que pour eux. George, qui avait eu une longue conversation technique avec Alf Stocks, au magasin, prit en main la direction des opérations ; et Papa, que George agaçait souvent, murmura à Maman qu'ils n'auraient jamais dû laisser George acheter le poste pour eux, parce que maintenant on aurait dit qu'il était à lui. Enfin, ils étaient tous là, Papa et Ernest avaient allumé leur pipe, Una et Joyce suçaient des caramels, et l'écran scintillait gaiement devant eux. On discuta un moment la question de savoir quel éclairage on devait garder dans la pièce ; on finit par décider d'éteindre le lustre et de ne garder que la petite lampe de l'autre côté. Puis l'écran s'anima.

La première émission, que les Grigson ne trouvèrent pas passionnante, était consacrée à la façon de s'entraîner aux différents sports. Maman et Una s'ennuyèrent ferme jusqu'au moment où, vers la fin, il y eut une scène où l'on voyait des boxeurs dans un gymnase. Non que cela les intéressât plus que le reste, bien sûr, mais on vit alors des hommes

qui n'étaient pas des boxeurs, qui passaient en transportant des accessoires ou simplement qui étaient là en spectateurs et, parmi eux — ce fut à peine si elles eurent le temps de l'apercevoir — se trouvait un petit vieillard qui se tenait la tête penchée de côté et qui semblait avoir un long nez. Steve, qui était très observateur, le repéra aussitôt et s'écria qu'il avait vu un petit type qui était le portrait craché de l'Oncle Phil. Les autres n'avaient rien remarqué, ou bien ils ne prirent pas la peine d'en parler ; mais Maman et Una échangèrent un coup d'œil, et comme elles se l'avouèrent plus tard, cela leur fit un drôle d'effet, car c'était quand même la seconde fois que cela se produisait.

Puis vint une dame maniérée qui parla toilettes, assistée de quelques mannequins, et là, bien sûr, tout se passa sans incident, car il n'y avait pas d'homme dans cette émission-là. Mais la seule à l'apprécier fut Joyce qui n'avait que deux préoccupations dans la vie : les robes et les garçons.

Ensuite — et c'est alors que les choses commencèrent vraiment à se gâter — il y avait une sorte de jeu, au cours duquel on vous faisait raconter votre vie, une émission très populaire et dont les journaux parlaient beaucoup. L'émission était animée par une ravissante comédienne et par un compère qui était souvent très grossier et qui s'en excusait aussitôt. Mais il y avait aussi une sorte de jury, qui n'avait pas grand-chose d'autre à faire que regarder en veillant à ce que tout se passât convenablement. Il y avait dix jurés — quatre femmes et six hommes; on ne les voyait jamais longtemps et c'était particulièrement difficile d'apercevoir l'homme assis tout au bout de la rangée. Ce qui était bien dommage parce que les autres auraient peut-être fini par comprendre ; car Maman, qui commençait à trembler, ne pensait pas cette fois que ce fût quelqu'un qui ressemblait beaucoup à l'Oncle Phil : elle était sûre que *c'était* l'Oncle Phil. Elle reconnaissait son regard mauvais.

— « Una, viens un peu, » dit-elle d'une voix tremblante dès que commença l'émission du journal parlé ; elle disparut dans la pièce du fond, en espérant qu'Una allait la suivre. Un instant plus tard, hors de portée de voix des autres, elles se dévisageaient avec angoisse, et Maman comprit tout de suite qu'Una était aussi inquiète qu'elle.

— « Tu l'as vu au bout de la rangée, n'est-ce pas, Una? » lui demanda-t-elle, après lui avoir laissé le temps de reprendre haleine.

— « Oui, et cette fois, j'ai bien cru que c'était lui, » dit Una.

— « Je suis sûre que c'était lui. J'en jurerais. »

— « Oh ! Maman, comment est-ce possible? »

— « Ne me le demande pas, » cria Maman, perdant patience. « Comment veux-tu que je le sache? Mais il était là, ça oui, et j'ai même eu l'impression qu'il me lançait un de ses regards si mauvais, tu sais... »

— « Oh... mon Dieu ! » murmura Una, les yeux lui sortant presque de la tête. « J'espérais que tu ne dirais pas ça, Maman. Parce que j'ai eu la même impression, et puis je me suis dit que c'étaient des idées. »

— « Una, ça fait déjà trois fois, » dit Maman, qui était maintenant

au bord des larmes. « J'en suis certaine. Dans le film, c'était lui. Dans la salle de boxe aussi. Ne me dis pas que c'est une coïncidence. Il est là ! »

— « Où ça? »

— « Ne sois pas idiote, ma pauvre Una. Comment veux-tu que je sache où? Mais nous l'avons déjà vu trois fois et, tel que je le connais, ce n'est qu'un début. Bientôt, ce sera pire, tu verras. C'est bien son genre de chercher à nous gâcher notre plaisir. »

— « Oh ! Maman... comment pourrait-il faire? Ecoute, je crois que c'est simplement parce que nous pensions à lui... » .

— « Je ne pensais absolument pas à lui... »

— « Mais si, sûrement, et tu ne t'en es pas aperçue, » reprit Una, avec détermination. « Et c'est la même chose pour moi. Et puis nous avons cru le voir... »

— « Je suis sûre de l'avoir vu, » s'écria Maman, au comble de l'exaspération. « Combien de fois faudra-t-il que je te le répète? »

— « Tu vas voir... ça va se passer. »

— « Penses-tu ! Pas avec lui ! Je te dis, il est là, rien que pour nous embêter, et il va rester là. Tu verras ! »

Elles étaient là à se dévisager sans savoir que dire, quand Steve passa la tête par l'entrebâillement de la porte. « Venez donc. C'est un numéro de nageuses maintenant. Ça vaut le déplacement, croyez-moi ! » Sur quoi il disparut.

— « Vas-y, Una, » dit Maman, d'une voix chevrotante. « Ça va faire drôle si aucune de nous deux n'y va, et je ne me sens pas le courage de l'affronter une fois de plus. Je vais me faire une tasse de thé. Je gâcherais tout, si je venais. »

— « Bon, » fit Una, sans enthousiasme, « tu as raison, je vais y aller. Je ne vois guère comment il pourrait être là... nous avons dû nous faire des idées. Mais si je le revoyais encore, je hurlerais... je ne pourrais pas me retenir. » Et elle repartit d'un pas lent vers le salon.

Maman était en train de se verser du thé quand elle entendit hurler. Une seconde plus tard, Una arrivait en courant, suivie de son mari, qui avait l'air furieux. « Maman, il était encore là ! »

— « Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça? » demanda George, du ton d'un sergent de ville qui interroge.

— « Je vais lui raconter, » s'écria Maman. « Assieds-toi et bois un peu de thé, Una, ma chérie. Voyons, George Fleming, vous n'avez pas besoin de me regarder comme ça. Pour une fois, écoutez ce que je vais vous dire. Una est dans tous ses états parce qu'elle a dû revoir l'Oncle Phil. Nous l'avions déjà vu trois fois... ça doit faire la quatrième. Il était de nouveau là, n'est-ce pas, Una? Oh, ça ne m'étonne pas. » Elle toisa sévèrement George, comme si elle le mettait au défi d'éclater de rire. « Il était là, c'est ça? Dites-moi la vérité, George. »

— « Pourquoi mentirais-je? » dit George, sans même sourire. « Je reconnais que c'est une coïncidence bizarre. Deux fois, j'ai remarqué un type qui ressemblait beaucoup à l'Oncle Phil... »

— « Ça fait quatre fois maintenant que je l'ai vu, » s'écria Una, écroulée, sa tasse de thé à la main. « Je te jure, George. »

— « Et vous n'y comprenez rien, bien sûr? » George *souriait* maintenant en regardant tour à tour les deux femmes.

— « Comment expliquer ça? » fit Maman sèchement. « Il est là, c'est tout. »

— « Voyons, Maman, » dit George. « Tout à l'heure, vous allez me dire qu'il vient nous hanter. Ça n'est pas possible. Soyons raisonnables. Je vais vous expliquer. »

— « Oh ! George... tu peux expliquer ça? » Una était éperdue de gratitude et de soulagement.

— « Bien sûr. » George attendit un instant, il prenait son temps. Maman l'aurait giflé. « Ecoutez... pour tourner ces scènes, ils ont besoin de pas mal de figurants et de personnel. Eh bien, il se trouve que l'un d'eux — qui apparaît toujours dans le champ quand il ne faudrait pas — ressemble à l'Oncle Phil; la tête penchée de côté, et tout. Et comme ce poste vous rappelle l'Oncle Phil — puisqu'on l'a acheté avec son argent — chaque fois que vous voyez ce type, vous vous dites que c'est lui, alors qu'évidemment c'est impossible, vous le savez bien. »

— « Mais oui, George, » s'écria Una. « C'est sûrement ça. Tu vois, Maman, nous étions stupides. »

Mais Maman, qui était entêtée, n'était pas si facile à convaincre.

— « Je comprends ce que vous voulez dire, George. Mais je ne sais pas. Je ne peux pas croire qu'ils emploient des gens aussi âgés à la télévision. Et ce regard qu'il m'a lancé ! »

— « Allons, allons, » dit George, qui commençait à perdre patience. « Vous vous êtes imaginé tout ça. Comment ce type pouvait-il vous regarder? Il regardait la caméra, voilà tout. Maintenant, n'y pensons plus et amusons-nous. Venez... il y a une émission de music-hall maintenant. Vous ne voulez pas nous gâcher notre soirée? »

Cette habile manœuvre emporta la décision, et George revint en escortant triomphalement les deux femmes jusqu'au salon. L'émission de music-hall allait commencer ; déjà un orchestre jouait un air entraînant. Maman regarda avec attendrissement les visages ravis qui l'entouraient.

Pour commencer, trois femmes vinrent faire un numéro de chant et de danse, et ce n'était pas mal. Ernest, qui était assis auprès de Maman, avait le souffle un peu rauque, mais Maman n'aurait pu dire si c'était parce qu'il approuvait ou parce qu'il désapprouvait. Depuis que cette petite brune du magasin de confection l'avait laissé tomber, Ernest semblait ne plus s'intéresser aux femmes, mais avec lui, on ne savait jamais : il était si peu bavard. Ensuite, ce fut le tour d'un joueur d'accordéon, un beau garçon, et Maman était du même avis, bien qu'elle n'en dît rien, que Joyce qui déclara qu'il était « formidable ». Il termina son numéro par quelques vieux refrains que tout le monde reprit en chœur. Maman commençait à être vraiment contente d'avoir acheté ce

poste. Et, naturellement, ce fut justement à ce moment-là que cela se produisit.

Un prestidigitateur apparut, un grand type, assez comique, qui faisait mine d'avoir le trac. George leur dit que c'était un artiste très connu, la vedette du programme. Il commença par un tour idiot, puis fit mine de rater le suivant, ce qui les fit tous beaucoup rire. Puis il annonça qu'il allait demander le concours d'un spectateur, bien qu'on ne vît pas de public. Dès qu'il eut dit cela, Maman l'avoua plus tard, elle se sentit soudain très nerveuse. Et elle ne s'était pas trompée : c'était bien l'Oncle Phil qui arrivait, avec un vilain sourire en coin.

— « Je ne peux pas supporter ça, » s'écria Maman en se levant d'un bond. « Eteignez, éteignez. » Et avant qu'on ait pu l'en empêcher, elle avait elle-même éteint le poste. Ils la regardaient tous avec ahurissement, et elle, debout devant eux, soutenait leurs regards.

— « Qu'est-ce qui te prend? » s'écria Papa, en la considérant comme si elle était devenue folle. Et comme tout le monde se mettait à parler à la fois, il reprit : « Un peu de silence. J'ai posé une question à Maman. Ne parlons pas tous à la fois. »

Joyce se mit à ricaner et Steve pouffa bruyamment.

— « Tu veux dire, Fred Grigson, » s'exclama Maman, en le foudroyant du regard, « que tu ne l'as pas encore remarqué? Cinq fois — en comptant la fois où Una l'a vu et pas moi — cinq fois déjà il s'est montré, et ce n'est que le premier soir. Cinq fois ! »

— « De quoi parles-tu? » demanda Papa, d'un ton furieux. « Cinq fois quoi? Qui s'est montré? »

— « Oncle Phil, » dit Una très vite, puis elle éclata en sanglots. « Je l'ai vu à chaque fois. » Et elle sortit d'un pas chancelant, suivie de George, qui malgré ses airs était quand même un bon mari.

Papa était ahuri. « Qu'est-ce qu'elle a? Enfin, je n'y comprends rien. Qu'est-ce qu'il y a avec Oncle Phil? »

— « Oh... ne sois pas si bête, » cria Maman. « Il n'arrête pas d'apparaître sur l'écran. Tu n'as donc pas d'yeux? »

— « Des yeux? Qu'est-ce que les yeux ont à voir là dedans? » s'écria Papa, furieux. « Je ne suis pas fou, moi. Phil est mort et enterré. »

— « Je sais bien, » dit Maman, au bord des larmes. « C'est bien ce qui rend la chose encore plus épouvantable. Il fait ça exprès, pour nous embêter. »

— « Pour nous embêter? » fit Papa d'une voix tonnante. « Tu vas me rendre fou si tu continues. Voyons, Ernest, as-tu vu quelqu'un qui ressemblait à l'Oncle Phil? »

Pendant le dîner, on s'expliqua. Una et Maman étaient sûres d'avoir vu Oncle Phil, respectivement cinq et quatre fois. George dit qu'il avait vu trois fois un comparse ou un figurant qui ressemblait à l'Oncle Phil. Ernest était d'accord avec George. Joyce déclara qu'elle avait vu deux fois quelqu'un qui était le portrait tout craché de l'Oncle Phil. Steve changeait tout le temps d'avis, tantôt soutenant sa mère et Una, tantôt

étant d'avis que c'était une coïncidence. Papa ne voulait pas en démordre : il n'avait jamais vu personne qui lui rappelât l'Oncle Phil.

— « Papa, écoute-moi bien, » dit enfin Maman. « Je sais ce que j'ai vu, et Una aussi. Et ne me parle pas de coïncidences. Ça ne me ferait pas sursauter comme ça à chaque fois. D'ailleurs, j'ai vu son regard, il est assez reconnaissable. »

— « Comment diable... » commença Papa, mais elle ne le laissa pas continuer.

— « Peu importe *comment diable,* » cria Maman. « Je n'en sais rien, tu n'en sais rien, personne n'en sait rien. Ce que je veux dire, c'est que d'une façon ou d'une autre il s'est introduit dans ce poste, et qu'il n'y a pas moyen de l'en faire sortir. Ça ne fera qu'empirer, crois-moi. Et si nous avions deux sous de bon sens, nous demanderions à Alf Stocks de venir reprendre son poste et de nous rembourser. »

Cela fit bondir George qui parvint à dominer le tumulte. « Oh ! voyons, Maman. Alf Stocks n'aurait pas fini de rigoler si nous lui demandions de reprendre le poste parce que l'Oncle Phil le hante. Voyons... soyez raisonnables. Una et vous, vous vous êtes excitées, vous vous êtes fait des idées. Demain soir, tout ira bien, vous verrez ! »

— « Oh ! vraiment? C'est vous qui le dites, mon gendre. »

— « Bien sûr, c'est moi qui le dis. Et nous en pensons tous autant. »

— « Comme vous voulez, » fit Maman d'un ton sinistre. « Continuez. Mais ne dites pas que je ne vous ai pas prévenus. Il est là... et il y restera... et si vous voulez mon avis, ce n'est que le début. Ça ne fera qu'empirer. Où qu'il soit, il a décidé que nous ne profiterions pas d'un poste de télévision acheté avec son argent. Vous verrez. »

*
* *

Le lendemain après-midi, alors que d'habitude comme Maman et Una avaient la maison pour elles toutes seules, elles passaient le plus souvent leur temps à bavarder tranquillement, toutes les deux étaient nerveuses. Elles étaient venues dans le salon s'asseoir près des fenêtres, pour regarder dans la rue, mais il était évident qu'elles avaient l'esprit ailleurs. Le poste de télévision était là dans son coin, avec son écran qui semblait un énorme œil aveugle. Pendant quelques minutes elles firent semblant de ne pas le voir. Puis Una dit : « J'ai regardé dans le *Radio Times* : il y a une émission féminine cet après-midi. »

— « Je sais, » dit Maman, « j'ai vu aussi. »

— « On ne risque rien, avec ça? D'ailleurs... »

— « D'ailleurs... quoi? »

— « Eh bien, » fit Una timidement, « tu ne crois pas que nous nous étions un peu énervées hier soir... et que nous nous étions fait des idées? »

— « Non, absolument pas, » dit Maman. Puis au bout d'un moment, elle ajouta : « Mais si tu veux l'allumer... ne te gêne pas. Si c'est une émission féminine... et au milieu de l'après-midi par-dessus le marché...

il ne se montrera peut-être pas. Il faisait toujours la sieste l'après-midi. »

— « Mais, écoute, Maman. Comme dit George... »

— « Peu m'importe ce que dit George. George n'y connaît rien. Mais, va... allume-le si tu y tiens. »

Una traversa la pièce et tourna les boutons d'une main mal assurée. Maman d'un air absent s'installa devant le poste. Un instant plus tard, elles regardaient et écoutaient la directrice d'un hôtel pour jeunes filles, une femme extrêmement distinguée et qui avait un air étranger.

— « Tu vois, ça va très bien, » dit Una, quand la directrice fut sortie, suivie des deux jeunes filles qui jouaient l'une du violon, l'autre du piano.

— « Pour l'instant, » dit Maman. « Mais il faut lui laisser le temps. Je dois reconnaître en tout cas que c'est bien agréable, la télévision. »

Vint ensuite un homme qui se mit à parler d'une histoire de trésor enfoui. C'était un garçon assez jeune, le genre instituteur, très nerveux et qui transpirait à grosses gouttes. « Vous ne pouvez vous imaginez ce que certains d'entre nous ont trouvé, » dit-il. « Et maintenant, je voudrais vous montrer quelques échantillons de nos trouvailles. » Il fit signe à un assistant hors du champ de s'approcher en disant : « Si vous voulez bien avoir l'obligeance... merci beaucoup. »

Ce fut Oncle Phil qui s'avança, en portant divers objets, et dès qu'il apparut sur l'écran, il tourna son vilain cou tout tordu et regarda droit dans les yeux Maman et Una : « A propos de trésor ! » fit-il. « Vous ne vous êtes pas si mal débrouillés, les Grigson, avec mes cent cinquante livres. »

— « Tu *entends*... voilà qu'il nous parle maintenant ! » hurla Maman en se précipitant vers le poste. « Mais je vais le faire taire. » Et elle éteignit le poste en ajoutant d'un ton décidé : « Et c'est la dernière fois qu'il me fait ce coup-là. Je ne lui laisserai pas d'autre occasion. Dieu sait ce qu'il dirait si on le laissait ! » Elle braqua sur Una un doigt accusateur et reprit : « Tu ne vas pas me dire que nous sommes encore énervées et que c'est encore notre imagination qui nous joue des tours ! Voyons, Una... tu l'as vu, tu l'as entendu... non? Bon. Alors, cette fois tu ne diras pas le contraire ! »

Là-dessus, Maman s'en alla dans la cuisine où elle s'affaira dans de grands bruits de vaisselle et de casseroles jusqu'à l'heure du thé. Steve, qui travaillait chez un commissaire-priseur et qui avait des heures de bureau irrégulières, fut le premier à rentrer ce soir-là ; sans parler à sa mère ni à sa sœur, il se dirigea droit vers le poste en traversant le salon à grandes enjambées. Les deux femmes qui préparaient le dîner dans la salle à manger ne lui dirent rien. Sans doute était-ce la nouvelle politique de Maman, se dit Una : plus de protestations, fini d'essayer de convaincre les autres, rien qu'un silence menaçant en attendant un cinglant : « Je vous l'avais bien dit. » Tout en mettant le couvert, elles entendaient un bruit de voix venant du poste, mais sans pouvoir comprendre les paroles. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent.

Puis brusquement les voix se turent. Il y eut un silence qui dura bien

trente secondes, puis Steve, l'air tout drôle, entra à pas lents dans la salle à manger, essayant d'éviter les regards inquisiteurs des deux femmes. Il s'assit et examina la table : « C'est bientôt prêt? » demanda-t-il d'une petite voix étouffée.

— « Non, pas encore », dit Maman. « Tu es rentré bien tôt aujourd'hui. Pourquoi as-tu éteint le poste aussi brusquement? »

— « Oh... ma foi, » fit Steve, d'un air gêné, « je n'avais pas envie de voir un vieux film. »

Même Una se s'y trompa, mais Maman, bien sûr, lisait en lui comme dans un livre ouvert. « Assez de bêtises, » dit Maman. « Tu l'as vu, n'est-ce pas? »

— « Vu qui? »

— « Tu sais très bien qui... ton Oncle Phil. N'est-ce pas? »

— « Oui, enfin, il m'a semblé le voir, » dit prudemment Steve.

— « Il t'a semblé ! Tu l'as vu aussi nettement que je te vois, n'est-ce pas? »

— « Non... mais enfin je l'ai vu. » Steve avait l'air extrêmement embarrassé.

— « Est-ce qu'il a dit... je veux dire, est-ce qu'il t'a dit quelque chose? »

— « Voyons, Maman... comment aurait-il pu... »

— « Assez, » fit Maman. « Assez de mensonges. Je t'ordonne de dire la vérité à ta mère, Steve. Voyons, est-ce qu'il t'a dit quelque chose? Et, si oui... quoi? »

Le jeune homme se tortillait dans son fauteuil et paraissait très ennuyé. « Il a dit que je lui avais pris deux shillings. »

Les deux femmes eurent un haut-le corps. « C'est bien de lui ! » s'exclama Maman. « Et tu ne lui as jamais pris ces deux shillings, bien entendu? »

— « Si, » fit Steve, l'air malheureux, puis il s'enfuit en courant et dévala l'escalier avec autant de fracas qu'une charge de cavalerie.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit Maman, avant de retomber dans son silence obstiné. « Ça ne fera qu'empirer. »

Quelquefois, quand les hommes revenaient du magasin comme des gosses qui sortent de l'école, il régnait dans la maison une ambiance joyeuse et bruyante; et quelquefois, c'était tout le contraire. Ce fut le cas ce soir-là. Ils avaient eu la malencontreuse idée de faire de l'apparition d'Oncle Phil sur l'écran de télévision leur grand sujet de plaisanterie. Les lèvres pincées, Maman les écoutait sans mot dire. Una essaya une ou deux fois de retenir le regard de George, mais il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Combien la B.B.C. payait-elle l'Oncle Phil? Etait-il déjà inscrit au Syndicat des Acteurs? Serait-il la vedette d'un prochain programme? Maman ne comprenait-elle donc plus la plaisanterie?

— « Nous n'avons pas le même sens de l'humour, George Fleming, » lui dit-elle. « Bon, je sors. J'ai promis à Mrs. Pringle d'aller la voir. »

Una parut surprise. C'était la première fois qu'elle entendait parler d'une visite à Mrs. Pringle, et Maman aimait à discuter longtemps à l'avance de ses projets mondains. « Est-ce que je viens avec toi? » demanda-t-elle nerveusement.

— « Pourquoi pas, ma chérie? » répondit Maman avec noblesse. « Nous pouvons bien laisser les hommes passer une soirée tranquille à regarder la télévision. J'espère qu'ils s'amuseront. » Sur quoi elle partit, entraînant Una dans son sillage.

Quelques instants plus tard, ayant allumé sa pipe, Papa fit observer à George : « Bah, elles sont comme ça, il n'y a rien à faire. Capricieuses. Un jour, elles ne rêvent que d'un poste de télévision, il leur en faut un à tout prix. Et le lendemain, à cause de je ne sais quelle stupidité, elles ne veulent même plus le regarder. Bonsoir... » ceci s'adressant à Joyce, qui entrait en courant, « où étais-tu, ma fille? »

— « Qu'est-ce que tu crois? » s'exclama Joyce. « Je travaillais. Non, je ne dîne pas, merci. Je prendrai quelque chose à l'Empire. C'est là que nous allons. »

— « A quoi bon dépenser tout cet argent pour un poste de télévision, » cria Papa, tandis qu'elle grimpait en hâte l'escalier, « si tu vas gaspiller ton argent à l'Empire? »

Elle s'arrêta juste le temps de crier : « Tu n'as pas parlé à Steve? »

— « Non, je ne l'ai pas encore vu. »

— « Eh bien, moi, je l'ai vu, » s'exclama-t-elle d'un ton triomphant. Et elle disparut.

Papa et George n'attendirent pas Ernest, car ils savaient qu'il serait en retard : c'était le soir de son cours d'espagnol. (Personne ne savait pourquoi il apprenait l'espagnol, lui non plus, peut-être.) Aussi, après avoir débarrassé la table et fait un peu de vaisselle (histoire de montrer à Maman de quoi ils étaient capables), ils allèrent confortablement s'installer dans le salon, en tirant voluptueusement sur leur pipe. C'était justement l'heure du *Magazine télévisé des Sports,* une excellente émission qu'ils écouteraient bien mieux sans avoir auprès d'eux une horde de femmes impatientées.

Le premier sportif interviewé à ce *Magazine des Sports* était un coureur cycliste, qui pédalait comme un dieu, mais qui n'était guère brillant quand on l'interrogeait : c'était un jeune homme à l'air triste et qui devait avoir des végétations. Mais Papa et George trouvèrent ça très amusant.

— « Et maintenant, bavardons avec un fidèle ami des sports, » dit l'interviewer, avec un large sourire. « un homme qui a suivi les matches de football et de cricket, et toutes les grandes manifestations sportives de ces soixante dernières années. Soyez le bienvenu à la Télévision, Mr. Porritt! »

Mr. Porritt qui s'approchait d'un pas traînant, était petit, vieux et courbé. Il avait la tête penchée d'un côté. Il avait un long nez et de petits yeux méchants. Et, sans l'ombre d'un doute, c'était l'Oncle Phil.

— « Non, » s'écria Papa, « ce n'est pas possible. »

— « Ecoutons ce qu'il dit, » s'exclama George. « Comme ça, nous seront fixés. »

— « Voyons, Mr. Porritt, ça fait un bout de temps que vous suivez les manifestations sportives, n'est-ce pas? » dit l'interviewer.

— « C'est exact, » dit l'Oncle Phil en adressant un clin d'œil à Papa et à George. « J'ai vu pas mal de manifestations sportives jusqu'au jour où j'ai eu la malchance d'aller m'installer à Smallbridge, chez des parents du nom de Grigson. Ça a été la fin du sport pour moi... et la fin de tout, en fait. »

— « Comment ça? » s'écria Papa en se levant d'un bond.

— « C'étaient des boutiquiers, vous savez, » continuait l'Oncle Phil, « des gens mesquins... ayant toujours peur de dépenser quatre sous... »

— « Non, ne l'éteignez pas, » fit George, maîtrisant son beau-père. « Ecoutons ce qu'il a à dire. »

— « Si vous vous imaginez que je vais rester là à écouter des injures, » tonna Papa. « Voulez-vous me lâcher ! »

— « Ecoutez... écoutez... et regardez donc ! » George réussit enfin à calmer Papa.

— « Ma foi, oui, » disait Mr. Porritt d'une voix distinguée, « le premier match de cricket auquel j'aie jamais assisté... eh oui... ça fait pas mal de temps. »

— « Ce n'est pas lui maintenant, » fit Papa, interloqué. « Il n'est plus le même. » Et c'était vrai, car le Mr. Porritt qu'ils voyaient et qu'ils entendaient maintenant ne ressemblait pas du tout à l'Oncle Phil. Quelques instants plus tard, Papa dit d'un ton calme : « Bon, peu importent les résultats du tournoi de cricket. George. Eteignez ce poste. Il faut que nous parlions un peu de cette histoire. »

Bien que l'écran fût obscur et silencieux, tous deux instinctivement s'en éloignèrent et allèrent s'installer devant la cheminée. « Voyons, George, » commença Papa gravement, « mettons les choses au point. Avez-vous cru ou non au début que Mr. Porritt était Oncle Phil? »

— « J'en étais à peu près certain, » répondit George qui avait perdu de sa belle assurance. « Hier soir, je dois l'avouer, j'avais cru que c'était un type de la B.B.C. qui lui ressemblait... »

— « Ne nous occupons pas d'hier soir, » s'empressa de dire Papa. « Et l'avez-vous ou non entendu dire sur notre compte des choses... fort désagréables? »

— « Je l'ai entendu, » dit George, qui commençait à avoir l'impression de déposer à la barre.

— « Moi aussi, » dit Papa. « Puis comprenant peut-être que cette affirmation était stupéfiante, il reprit d'une voix forte : « Et ça ne tient pas debout. Ça n'est pas possible. Voilà un homme qui est mort et enterré... »

— « Je sais, Papa, je sais, » l'interrompit aussitôt George. « Et je suis bien d'accord avec vous... ça n'est pas possible... »

— « Et pourtant c'est quand même arrivé... »

— « Pas vraiment, » dit George, l'air très profond tout d'un coup.

— « Comment ça... pas vraiment? » cria Papa. « Vous l'avez vu et entendu vous-même, non? »

— « Si vous voulez mon avis, » dit George d'un ton lent et solennel, « le voici : l'oncle Phil n'est pas dans le poste, ça ne serait pas possible. Il est dans nos esprits, dans notre tête, si bien que nous nous *imaginons* qu'il est là. Et, naturellement, » poursuivit-il d'un ton plus guilleret, « c'est ce qui s'est passé avec Una et Maman. Elles n'arrêtaient pas de le voir et de l'entendre hier soir, comme elles le disaient, et je vous fiche mon billet qu'elles l'ont vu et entendu — ou qu'elles ont cru le voir et l'entendre — aujourd'hui, avant notre retour du magasin. Et je vais vous dire encore une chose, Papa. Steve est ressorti et Joyce a dit qu'elle lui avait parlé. »

— « Vous croyez que ça leur a fait le même coup à eux aussi? »

— « Pour Steve en tout cas, j'en jurerais. Et je ne sais pas ce qu'il a vu ou entendu, mais ça l'a fait décamper et ça a mis Maman et Una dans tous leurs états... vous comprenez? »

Papa ralluma sa pipe, mais il procéda à cette opération d'une main un peu tremblante. Et il n'avait pas la voix très bien assurée non plus. « En voilà une histoire pour des gens convenables! On ne peut même pas s'amuser tranquillement avec un poste de télévision — et un poste de cent vingt livres, s'il vous plaît — sans voir une espèce de fantôme qui se met à vous insulter. Dites-moi, George, croyez-vous que les autres téléspectateurs entendent ce qu'il dit? »

— « Non, bien sûr que non. Ils entendent simplement Mr. Porritt. »

— « Mais ce n'est pas Mr. Porritt tout le temps. »

— « Je sais... mais vous ne comprenez donc pas, » fit George en se penchant pour donner une petite tape sur le genou de Papa, « que nous nous imaginons seulement qu'il est là? »

Papa n'était pas satisfait. « Mais pourquoi est-ce que j'imaginerais qu'il est là? Je vous assure, George, j'ai eu bien assez mon content d'Oncle Phil quand il était vivant sans m'imaginer qu'il est encore là. Tout ce que je voulais ce soir, c'était regarder le *Magazine des Sports*... et non pas me faire insulter par ce vieux misérable. Je trouve ça dégoûtant. »

Ils en discutaient encore quand Ernest entra. « Bonsoir, » dit-il. « Pas de télévision ce soir? »

— « Non, » dit Papa, et il allait lui expliquer pourquoi, quand George lui administra un petit coup de pied.

— « Nous discutions justement d'une émission que nous venons de voir, » dit George. « Allume le poste quand tu voudras, Ernest. »

Ernest dit qu'il allait d'abord ôter son manteau et mettre ses pantoufles, ce qu'il faisait toujours en rentrant le soir. Profitant de l'absence d'Ernest, George expliqua à Papa pourquoi il lui avait donné ce coup de pied. « On va voir ce que va faire Ernest. »

— « Je ne vois guère Ernest s'imaginant quelque chose, » répondit Papa. « Si Ernest voit l'Oncle Phil, c'est qu'il est vraiment là. »

— « Voyons, » dit Ernest, quelques minutes plus tard en feuilletant le *Radio Times,* « ah... voilà... Tribune Libre... sans doute une discussion publique. Ce devrait être intéressant... il est juste l'heure. »

Quand les images apparurent sur l'écran, Papa et George s'approchèrent avec précaution. Ernest s'était planté juste devant le poste, comme si la télévision avait été inventée exprès pour lui. L'écran montra un certain nombre de personnes assises autour d'une table, donnant de temps en temps un visage en gros plan. Ces politiciens et ces journalistes semblaient discuter de la situation présente du peuple britannique et avaient là-dessus des idées très arrêtées. Un bruit de pas à la porte fit se retourner Papa, et il aperçut Maman et Una qui rentraient et qui risquaient un coup d'œil vers le poste. Elles parurent ignorer sa présence, aussi Papa fit-il mine de ne pas les avoir vues. Cependant, les experts s'en donnaient à cœur joie et péroraient sur la condition de l'Anglais moyen.

— « Et maintenant, Dr. Harris, » s'écria celui qui dirigeait les débats, « vous qui connaissez bien la question — et qui y avez longuement réfléchi — qu'avez-vous à dire? »

Un nouveau visage apparut sur l'écran, une tête penchée de côté, avec un nez interminable, et le même regard méchant. Le Dr. Harris, mon œil ! Jamais encore ils n'avaient aussi bien vu l'Oncle Phil.

— « Ce que j'ai à dire ! » ricana l'Oncle Phil. « Que c'est un pays de zombies, plein de zombies. Il n'y a pas d'autre mot. On ne sait plus s'ils sont vivants ou morts, et ça leur est bien égal. Et si vous voulez un exemple, prenez le cas d'Ernest Grigson de Smallbridge... »

— « Assez ! » hurla Maman du seuil du salon. « C'est pire à chaque fois. »

En trois secondes et demie, George s'était levé et était allé éteindre le poste, ce qui constituait sans doute le record du monde sur cette distance.

Ernest avait l'air abasourdi. « J'ai dû m'endormir, » leur déclara-t-il, « car il m'a semblé voir l'Oncle Phil et entendre sa voix qui prononçait mon nom... »

— « Tu ne rêvais pas, crétin, » rugit Papa. Puis, se tournant vers George : « Vous allez sans doute nous dire que nous avons tous *cru* voir cela ensemble. Hein? »

— « Le démon ! » cria Maman, intervenant dans la discussion. « C'est sa première apparition ce soir? »

— « Que non, Maman, » fit George, et il raconta l'incident du *Magazine des Sports.*

— « Voilà qu'il nous insulte tout le temps maintenant, qu'il nous calomnie, » fit Papa d'un ton amer.

— « Eh... dites donc ! » dit Ernest, qui avait l'air plus interloqué que jamais et qui s'exprimait avec une grande lenteur, comme s'il pesait chacun de ses mots. « Même s'il était vivant, Oncle Phil ne parti-

ciperait pas à une discussion publique télévisée. Je veux dire, il n'y a que... »

— « Oh... bonté divine, Ernest! » s'écria Una. « A quoi riment toute ces discussions? Si tu continues, je vais hurler. »

Maman toisa sévèrement les hommes du regard. « Maintenant, je pense que vous allez peut-être me croire quand je vous raconterai ce qui nous est arrivé à Una et à moi, et ce qui est arrivé au pauvre Steve. » Et ils durent écouter un compte rendu complet des diverses apparitions de l'Oncle Phil. Cela devenait intolérable quand elle fut brutalement interrompue dans son récit.

Un petit cortège de jeunes gens pénétra dans le salon. Steve était escorté d'un jeune homme de son âge et Joyce, l'air pâle et décidé, était accompagnée de deux filles aux yeux délavés qui riaient comme des bécasses et d'un garçon à l'air affolé.

— « Nous en avons discuté ensemble, » dit Joyce, « je vais allumer ce poste pour me rendre compte moi-même, et personne ne m'en empêchera. » Personne en effet ne l'en empêcha.

Tous, silencieux, contemplaient l'écran, tendant l'oreille. Une vieille femme au visage poupin était en train de dire : « Ma foi, c'est un point de vue. En voici un autre. Qu'en pensez-vous, Inspecteur Fergusson? »

— « Ça y est, » murmura George. « Je vous parie une livre... »

Tous les Grigson sursautèrent. Cette fois l'horrible visage de l'Oncle Phil occupait toute la surface de l'écran, et sa voix retentissait plus fort que jamais.

— « Prenez le cas d'un vieillard qui souffre d'une maladie de cœur, » déclara l'Oncle Phil. « Quand une crise survient, il faut qu'il avale certaines pilules, sinon il est fichu. Et supposez que quelqu'un — une jeune nièce, par exemple — place délibérément ces pilules salvatrices hors de portée de sa main, si bien que lorsqu'il est pris d'une crise, il se tue lui-même en essayant de les attraper... eh bien, c'est un meurtre, au fond. »

— « Je ne l'ai pas fait exprès... sale vieux menteur! » hurla Joyce, en lançant un tabouret sur l'écran.

*
* *

Le lendemain matin, Alf Stocks était là et secouait tristement la tête. « Inutile de me dire qu'il était neuf et qu'il coûtait cent vingt livres. La lampe est fichue... voilà le malheur. Je prends un risque en vous en offrant ving-cinq livres. Je comprends bien, c'est un accident, mais certains accidents... » (et en disant cela, il regarda Maman de côté d'un air bizarre, qui lui rappelait quelque chose, expliqua-t-elle plus tard) « ... certains accidents coûtent très cher. »

(Traduit par Jean Rosenthal.)

Les questions

(*Asking*)

par IDRIS SEABRIGHT

Idris Seabright n'a plus besoin de vous être présentée (1), *Pour la première fois, elle nous donne ici une histoire de robots. On se doute que sur un thème aussi classique, elle n'allait pas faire comme tout le monde. Et sa nouvelle est une fois de plus, comme tant d'autres sous sa plume, une évocation de climat digne de rester en mémoire.*



« JE ne peux plus faire le travail pour lequel j'ai été construite, » dit-elle.

— « Autrement dit, vous commencez à vous user, » fit observer le mécanicien. « Quand avez-vous été construite? »

— « Il doit y avoir dans les trente ans. Je ne sais plus au juste combien a duré ma période d'adaptation. »

— « Ce n'est pas vieux, pas vieux du tout. Pour ma part, j'ai été construit il y a plus de deux cents ans, quand il y avait encore beaucoup de maîtres, et non pas cinq seulement comme à présent. Mais il est vrai que j'ai été complété et réparé depuis. »

— « Je n'ai jamais passé par l'atelier. Une fois, mon maître m'a bandé les yeux et m'a dit qu'il allait me donner quelque chose pour bloquer mes réponses pendant qu'il me ferait un réglage. Mais finalement il n'a rien fait du tout. Il a dit que ce n'était pas nécessaire. »

— « C'était plus sage. Les maîtres ne comprennent rien à la réparation des robots. Il est possible qu'on vous ait mal classifiée et que vous fassiez un travail pour lequel vous n'avez pas été conçue. C'est plus vraisemblable que de croire que nos techniciens aient pu construire un robot qui présenterait déjà des signes d'usure à trente ans. Quel est votre numéro? »

— « M-11-Z32. »

— « Auxiliaire de bureau de recherches, spécialiste en mathématiques et statistiques, » traduisit le mécanicien. « Quel genre de travail votre maître vous fait-il faire? »

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 7 : « *Se battre et mourir* »; n° 8 : « *La planète des tumulus* »; n° 25 : « *L'œuf du mois* »; n° 26 : « *Des mondes à profusion* »; n° 28 : « *Le dieu a soif* »; n° 30 : « *La crevasse dans la lune* »; n° 31 : « *Les altruistes* ».

— « Nous sommes occupés à une étude de l'histoire culturelle des planètes habitées des régions proches de la galaxie. Jusqu'ici nous avons fait l'analyse des civilisations de plus de 50.000 planètes — 60.073 plus exactement — et maintenant il me fait faire une étude préliminaire de l'histoire culturelle des planètes de M33, la galaxie d'Andromède. » Elle poussa un soupir de lassitude.

— « C'est un travail qui paraît correspondre à votre classification. Il ne devrait pas vous causer de troubles. Votre maître a-t-il trouvé à redire à votre rendement? Vous envoie-t-il ici en réparation? »

— « Non aux deux questions. Même maintenant, quand je ne peux pas me rappeler ce qu'il vient de me dire, il ne me fait pas de reproches. Je suis venue de mon plein gré. »

— « Vous avez obéi à la loi numéro deux, » dit le mécanicien. « ... Vous ne pouvez pas faire votre travail. Vous avez des pannes de mémoire. Est-ce tout? »

— « Non. » Elle tortilla ses doigts avec embarras. « Même quand je travaillais mieux, je n'étais pas... heureuse. Je sais que ce n'est pas un mot pour les robots. Mais je n'étais pas satisfaite. J'avais toujours des questions qui me venaient en tête. »

— « Je n'ai jamais entendu parler d'un robot qui ait des questions à poser. Quelles questions? »

— « Comme celles que pose mon maître. Il veut savoir *pourquoi*. Il m'a fait entreprendre l'étude des planètes de la galaxie parce qu'il pensait que cela servirait à répondre à son *pourquoi*. »

— « Les maîtres posent des questions, » acquiesça le mécanicien. « Mais en quoi cela vous concerne-t-il? »

— « Je ne sais pas. Mais je veux savoir ce qu'il fait, *lui*... S'il existe une raison quelconque à la vie humaine. »

— « Tous les maîtres veulent savoir cela. Moins il y a de maîtres, plus ils cherchent à le savoir, je crois bien. Ce n'est pas notre affaire ! »

— « Oui, mais... Il y a tant d'années que je l'entends poser des questions ! » s'écria-t-elle. « Il me parle comme si je n'étais pas là, ou comme si j'étais un autre maître. Il essaye de répondre à ses propres questions. Mais il n'est jamais satisfait.

» Pendant un moment, il parlait de *valeurs*. Il semblait croire qu'il avait trouvé là une sorte de réponse à son énigme. Il disait que l'univers pouvait créer automatiquement et sans trêve des êtres humains, les valeurs humaines n'en subsistaient pas moins intactes en chacun d'eux. Mais maintenant il dit que ce n'étaient que vains propos romanesques. »

— « Romanesques...? Je ne comprends pas cela. Mais pour un robot, c'est perdre son temps que de chercher à comprendre ces choses. Le but de notre vie à nous, c'est d'exécuter les ordres de nos maîtres. »

— « Moi je le comprends un peu. Il veut dire qu'il n'y a pas de quoi élever l'acceptation à la hauteur d'une vertu quand il est indifférent que l'on accepte ou non. »

— « Il faudrait revoir toutes vos connexions, » dit le mécanicien. Il ne prit pas le tournevis. Le mécanicien était construit pour s'intéresser au

fonctionnement des robots. Peut-être voulait-il entendre ce que celui-ci avait encore à dire.

— « C'est pour cela que je suis venue ici, pour faire vérifier mes connexions... Hier soir, il a dit : « Nous avons analysé plus de cinquante mille civilisations dans cette partie de la galaxie et elles suivent toutes le même cours. En aurions-nous analysé cent mille ou un million que le résultat ne serait pas différent. Les civilisations ne diffèrent que par le degré de puissance dont elles disposent. C'est la même chose toujours et partout... ici, comme dans M33, comme dans les galaxies les plus lointaines. Même l'étude que nous avons faite... il y a déjà dix-neuf mille quatre cent trente-six civilisations qui en ont fait une exactement semblable. Les civilisations procèdent toujours à une telle étude quand elles atteignent un certain degré de complexité. Peu après l'avoir achevée, elles meurent. Mais le temps n'a ni commencement ni fin. L'univers continue à nous lancer dans la vie. » Puis mon maître a parlé d'un meneur de jeu et de la création continue de l'hydrogène. »

— « L'hydrogène est un élément, » dit le mécanicien avec une nuance de fierté.

— « Oui... Je lui ai dit : « C'est assurément un bienfait, maître, que les humains continuent d'essayer de comprendre et qu'ils puissent affronter ce qui est éternellement vide de sens. » (Il m'avait parlé abondamment. Je pensais qu'il aurait plaisir à m'entendre dire cela.)

» Il n'a plus rien dit pendant un long moment. J'ai pensé qu'il avait fini de parler. Puis il a dit : « Qui sait? Qui s'en soucie? »

— « Je ne peux pas vous écouter plus longtemps, » dit le mécanicien d'un air décidé. « J'ai à l'atelier trois robots qui attendent d'être réparés depuis plus d'une semaine. Mettez-vous sur la table et penchez la tête en avant. Je vais vous enlever d'abord vos plaques de nuque. »

Elle obéit. Il empoigna le tournevis. « Tournez-vous un peu sur la droite, » lui dit-il, « là où l'éclairage est meilleur... Oh ! »

— « Pourquoi faites-vous « Oh ! »? » demanda-t-elle.

— « Ne bougez pas. Je... Je... n'ai jamais... C'est... Ne bougez pas ! Il faut que je réfléchisse. »

Il y eut un silence. Il enfonça sur elle son tournevis. Elle poussa un cri. Le tournevis tomba sur le sol.

— « Vous m'avez fait mal, » dit-elle. « Pourquoi avez-vous fait cela? »

— « Parce que... Je... Maîtresse, pardonnez-moi. Je ne savais pas. J'ai enfreint la loi. Pardonnez-moi. Mais vous êtes venue ici sous un déguisement. »

— « Que me chantez-vous là? » demanda-t-elle. « Votre voix est étrange. Continuez votre réparation. »

— « Je ne peux pas. C'est impossible. Pardonnez-moi. Avez-vous fait cela pour m'éprouver? Je croyais que vous étiez l'une des nôtres. »

Elle avait porté la main à son cou et se le frictionnait.

— « Ça me fait mal, » dit-elle d'un ton plaintif. « Où voulez-vous en venir? Je ne vous comprends pas. »

— « Vraiment, vous ne savez pas, maîtresse? Regardez ce qui sort de votre cou. »

Elle retira sa main et la regarda en faisant jouer ses doigts.

— « Ce n'est que du sang, » dit-elle.

— « Que du sang? Un robot n'a pas de sang. »

— « J'en ai toujours eu. Je croyais que les autres en avaient aussi. Je suis restée avec mon maître toute ma vie. »

— « Il n'est pas votre maître, » dit le mécanicien avec fermeté. « Vous n'avez pas de maître. Vous êtes de Leur race, vous n'êtes pas des nôtres. »

Elle descendit de la table. Elle semblait avoir légèrement grandi.

— « Mais pourquoi m'a-t-on trompée? Si ce que vous dites est vrai... quelqu'un m'a menti. Pourquoi? »

— « Comment le saurais-je? Je ne suis qu'un robot mécanicien. Mais vous ne faites pas partie des nôtres. Est-ce que vous ne sentez pas des coups résonner dans votre poitrine, des coups réguliers, nettement espacés? C'est votre cœur. »

— « Je croyais que tous les robots ressentaient la même chose. »

— « C'est votre cœur. »

Elle le regarda, immobile, avec un visage qui avait pris une expression de supériorité inconsciente, voisine de l'arrogance.

— « Je suppose que c'est pour cela que les questions de mon maî... que ses questions m'ont tourmentée. Parce que je suis de la race des maîtres. Mais pourquoi m'a-t-on menti et trompée? »

— « Je n'en sais rien, maîtresse. Peut-être que quelqu'un voulait vous éviter d'être malheureuse à cause des questions. »

Elle se mit à rire.

— « M'éviter d'être malheureuse! Quelle stupidité! Ce quelqu'un me paiera cela. »

Elle se dirigea vers la porte. Sa démarche était plus vive, plus dégagée.

— « Dois-je vous faire accompagner par un robot, maîtresse? » demanda le mécanicien. « Dois-je appeler un hélicoptère ou un taxi? »

— « Non. Je vais passer à l'entrepôt pour choisir mon personnel domestique. Ensuite... »

— « Oui, maîtresse? »

— « Il faut que je me débarrasse des questions... Dans vingt-trois pour cent des civilisations que nous avons étudiées, *lui* et moi, les maîtres se sont exterminés en se faisant des guerres de robots. »

— « Je... J'ai peur. Je ne vous comprends pas. Ne me dites pas ce que vous avez en tête, maîtresse. Je vous en supplie. »

— « Non. »

Elle franchit la porte. Il ne la suivit pas des yeux. Il n'avait pas été construit pour témoigner de la curiosité à l'égard des maîtres.

Il fut longtemps sans la revoir. Des robots gravement endommagés commencèrent à arriver à l'atelier et leur nombre augmenta rapidement dans d'effrayantes proportions, cependant que des robots de modèles

nouveaux, de modèles qu'il n'avait encore jamais vus étaient fabriqués. Il eut de plus en plus de retard dans son travail et ses fiches de réquisition de main-d'œuvre auxiliaire ne furent pas honorées. Un manque de matières premières essentielles se faisait sentir. Même l'huile vint à manquer. Et les robots endommagés continuaient d'affluer. Il commença à soupçonner de l'usure en lui aussi.

Et puis, brusquement, le nombre de réparations redevint normal. Il lui fut possible de remplacer quelques organes secondaires de son propre corps. Ce fut environ six mois après qu'elle revint à l'atelier.

— « Savais-tu que je suis le seul maître restant sur cette planète? » demanda-t-elle en s'arrêtant sitôt franchi le seuil de la porte.

Il posa le morceau de laiton qu'il était en train de braser.

— « Je l'avais appris, maîtresse. Nous vous appartenons tous, maintenant. »

— « Oui. » Elle s'assit sur la table où, près de deux ans auparavant, il l'avait blessée au cou. « Tous les autres sont morts, » dit-elle. « Il est mort, *lui*. C'est moi qui ai gagné. Cela ne change rien. Cela n'a pas d'importance. Les questions qu'il posait... »

Elle fut secouée par un tremblement qu'elle ne put réprimer.

— « Pardon, maîtresse, » dit-il vivement. « Il fait froid ici. Laissez-moi aller vous chercher un manteau. »

— « Non. Je te l'interdis... Les questions ne sont pas mortes en même temps que lui. »

— « Je n'ai pas été construit pour m'occuper des maîtres, » dit-il. « Ce n'est pas mon rôle de donner des conseils à l'un d'eux. Mais ne pourriez-vous pas aller sur un autre monde, maîtresse? Un monde jeune, où l'on n'a pas encore commencé à se poser des questions? Vous avez dit qu'il y en avait beaucoup de cette sorte. »

— « Oui, il y en a beaucoup. Il y en aura toujours beaucoup. » Elle éclata de rire. « Non. Je ne veux pas corrompre des enfants avec mes questions. Je ne suis pas assez méchante pour cela. »

— « Des enf...? Oh! Un enfant est un jeune maître. Il y a longtemps, il y a bien des années que je n'en ai vu un. »

Le silence dura, puis il demanda avec quelque gêne : « Maîtresse, puis-je vous demander l'autorisation de poursuivre mon travail? »

Elle haussa les épaules. Il ramassa sa lampe à souder. L'air absent, sa visiteuse regardait ses mouvements vifs et sûrs.

— « Peut-être était-il bien intentionné en m'induisant en erreur, » dit-elle d'une voix songeuse. « C'est ce qu'il m'arrive parfois de penser, maintenant que les autres sont morts. Il est certain que je souffrais moins quand je pensais que j'étais de la race de ceux qui ont des maîtres. »

— « Nous ne souffrons pas, c'est vrai. Mais il est désagréable d'être sans huile. »

— « Peux-tu... » Elle s'interrompit. « J'ai demandé à mes médecins, » poursuivit-elle. « Ils disent que c'est impossible. Mais tu es méca-

nicien. Tu comprends mieux qu'eux le fonctionnement des robots. Peux-tu... me faire comme tu es? »

La lampe à souder lui échappa des mains et tomba avec fracas sur le ciment.

— « Transformer un être humain en un robot? Maîtresse, est-ce cela que vous voulez dire? »

— « Oui. »

— « Impossible. Il n'y a pas d'endroit par où commencer. Vous ne vous rappelez donc pas ce qui est arrivé quand j'ai essayé de vous enlever vos plaques de nuque, maîtresse? Je ne pourrais que vous endommager. Ça ne peut pas se faire. »

— « Et si je t'ordonnais d'essayer? »

— « Je ne pourrais pas. Un robot peut, sur l'ordre de son maître, détériorer un autre robot. Il peut même aider son maître à endommager un autre maître. Il ne peut jamais endommager un maître directement. C'est la loi. »

Il s'arrêta pour ramasser la lampe à souder qui continuait de brûler à terre avec une flamme bleue et il l'éteignit.

— « De toutes les choses qu'*il* a dites, sais-tu laquelle reste le mieux gravée dans mon esprit? » demanda-t-elle. « La vie est une cataracte qui, tout au long de l'éternité, se précipite sur un roc. »

— « Je ne comprends pas cela, » répliqua-t-il. Il avait fini de souder. Il mit la lampe de côté. Puis il prit un bol, y versa du liquide d'une bonbonne et mit à tremper quelques pièces de métal.

— « Qu'est-ce que c'est? » demanda-t-elle. « Que fais-tu? »

— « C'est de l'alcool de grain, » répondit-il. « J'enlève la graisse. » Il se tut, puis reprit : « Maîtresse, je n'ai pas été construit pour m'occuper des maîtres, mais il m'est arrivé de réparer des serviteurs attachés à leur personne. Ils m'ont parlé. Ce que l'un d'eux m'a dit est en dépôt quelque part dans ma mémoire. Oui. Je... »

Il alla chercher un gobelet et y versa de l'alcool, puis il finit de le remplir avec de l'eau distillée qu'il tira d'un réservoir et le lui tendit.

— « Maîtresse, je vous en prie, faites-moi la grâce de boire. »

Elle le regarda fixement pendant un instant. Puis elle accepta le gobelet.

Elle but une gorgée, s'étrangla un peu avec le liquide — et alors se mit à rire...

— « Pourquoi n'ai-je pas pensé à cela moi-même? » s'écria-t-elle. « Un jour, *il* m'a dit que c'était la *seule* solution qu'on ait jamais trouvée. Elle a été trouvée, et trouvée maintes fois, aussi régulièrement qu'étaient posées ces questions auxquelles on ne pouvait pas répondre ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé? Les robots me fabriqueront un alcool encore meilleur. »

En silence, il mit les pièces maintenant propres à sécher sur l'établi.

« Verse-moi encore à boire, » lui dit-elle.

(Traduit par Roger Durand.)

Conférence à quatre

par YVES DERMÈZE

Ce conte-miniature se passe si parfaitement de commentaires que nous nous abstiendrons de l'en pourvoir. L'auteur de « La ceinture du robot » *(n° 21) y fait mouche avec autant de simplicité que d'efficacité...*



CHURCHILL tétait maladroitement un énorme cigare, mais noblesse oblige : on ne concevait pas le Premier sans cela.

Il se mit à tousser, plié en deux vers la longue table brillante. Derrière lui les experts, inquiets, se dévisageaient. Eisenhower se leva à demi et, souriant de toutes ses rides, lui frappa dans le dos. Coty s'était renversé sur le dossier de son fauteuil, impassible, et le sévère Khrouchtchev pinçait les lèvres.

Churchill reprenait sa respiration quand le premier robot entra. Il était d'apparence presque humaine, mais sa poitrine s'ouvrait, présentant les enregistrements auditifs et visuels des séances précédentes. Eisenhower tendit la main pour s'emparer de l'une des bobines et la placer sur le reproducteur, mais Khrouchtchev se leva en un superbe mouvement et cria :

— « Niet ! »

Le président des U. S. A. hocha la tête et se tourna vers ses experts. Coty tenta d'apaiser les esprits par quelques phrases bonifiantes desquelles il ressortait que, tout bien considéré, on n'avait que faire du compte rendu apporté par le robot. Khrouchtchev approuva par un « Da ! » retentissant. Il crut devoir ajouter : « Nitchevo ». Un instant de gêne s'ensuivit, mais, nul ne protestant, Churchill enchaîna :

— « Le Gouvernement de Sa Majesté propose de s'en rapporter à l'arbitrage du célèbre Pasteur, inventeur de l'astronavigation. »

Pasteur entra. Ses longs cheveux de neige voltigeaient sur sa redingote. Pendant qu'il parlait, Coty s'adressait à Khrouchtchev et, à voix basse, lui confiait que tout ceci « ne rimait à rien ». On n'aurait

jamais dû réveiller Pasteur, mort depuis plus de cinquante ans. Les morts n'ont que faire dans les conférences.

Une fusée passa dans l'encadrement d'une fenêtre, crachant les flammes par ses tuyères. Khrouchtchev la regardait en avalant une pilule nutritive. Elle allait droit vers Vénus, sans escale. Il eût aimé se trouver à bord plutôt que de jouer cette comédie de la Conférence à Quatre. Bien entendu, pas question pour l'instant. Plus tard, peut-être, après la Conférence...

Des cameramen entrèrent. Ils photographiaient pour l'émission en direct sur la chaîne mondiale d'audiovision. Maussade, Khrouchtchev vit l'un d'eux braquer sa caméra sur l'éphéméride piqué au mur : 15 juin 1956.

Les photographes refluèrent sous l'assaut des girls. Court vêtues, seins au vent, elles entrèrent par groupes de quatre et, sur les pointes, tourbillonnèrent au rythme d'un orchestre invisible. Khrouchtchev eut un petit rire et se leva, imité par Coty et par Eisenhower. Churchill y mit des formes : il posa tout d'abord son cigare sur un cendrier. Dix secondes plus tard, il étreignait une belle brune. Le président des U. S. A. avait choisi une rousse capiteuse, Coty une blonde au teint de lait, Khrouchtchev une rougeaude souriante. Ils dansaient. Les experts, en mesure, déplaçaient les pancartes habituelles : France, U. S. A...

*
* *

C'est à ce moment que, sous la fenêtre, passa une automobile de couleur crème. On entendit un féroce hurlement :

— « Coupez, nom de D... ! »

Un petit homme replet, suant et soufflant, bouscula Eisenhower et se mit à gesticuler à la fenêtre.

— « Qui vous a dit de venir avec votre machine? Est-ce que vous vous croyez au temps des Gaulois? Nous sommes en 1956, tonnerre ! »

La Conférence était devenue une sorte de musée Grévin. Nul ne bougeait. La musique s'était tue.

— « Peary, » dit une voix ennuyée provenant d'un arrière-plan invisible, « ce n'est pas plus extraordinaire que vos girls ! »

Le petit homme fit face à l'attaque.

— « Sans blague? » dit-il en ricanant. « Les girls, on les voit toujours avec plaisir. Mais pour votre voiture préhistorique, personne ne marchera. Vous prenez les spectateurs pour des andouilles, sans doute? »

La voix ennuyée baissa d'un ton et dit, très morne :

— « Si les gens du XXe siècle revenaient et voyaient ça, ils en claqueraient d'un coup de sang ! »

— « Avec ça qu'ils se gênaient, eux, quand ils tournaient un grand machin historique, » répondit, non sans bon sens, Max Peary, le célèbre metteur en scène, qui, en cette année 2432, tournait « Conférence à Quatre », *avec les costumes d'époque.*



Claude l'invincible

(*I, Claude*)

par CHAD OLIVER et CHARLES BEAUMONT

Vous avez lu, le mois dernier, « Claude à travers le temps », *parodie où Chad Oliver et Charles Beaumont s'étaient amusés à décortiquer les poncifs les plus voyants de la science-fiction. N'ayant pas voulu s'arrêter en si bon chemin, ils ont continué leur collaboration, et le résultat est ce nouveau morceau d'un genre d'ailleurs un peu différent. Il s'agit moins ici d'une parodie que d'un pastiche. Ce pastiche roule principalement sur deux sujets : la S.-F. dans le style des* comics, *style Flash Gordon ou Guy l'Eclair, avec son côté héroïque et empanaché, son mélange de futurisme et de références à l'antiquité, ses planètes sinistres, ses monstres, ses princesses et ses palais ; et, dans toute la partie centrale, le thème bradburyien de la survivance des œuvres d'imagination en tant que réalité sur une autre planète (en l'occurrence se trouve spécialement visée la nouvelle* « Les bannis », *de* « L'homme illustré »). *Le texte est criblé d'allusions en général plus accessibles au public américain qu'à celui de chez nous. Mais il est facile, néanmoins, de le goûter à partir du moment où on connaît les intentions des auteurs.*



« Et pourtant ils viennent, » songeait Claude Adams, avec un orgueil mêlé de regret. « Où donc tout cela mènera-t-il ? »

Il se tenait sur le plus haut balcon des tours du palais, son visage aux traits burinés moite de la rosée des nuages. Il scrutait à l'aide de sa longue-vue la grouillante ruche terrestre, vision qui aurait pu griser tout autre individu de moindre envergure.

Bien au-dessous de lui, de silencieuses chaussées roulantes convoyaient une nouvelle fournée de nourrissons en provenance des stations sous-marines d'incubation. L'immense capitale de Nyawck, harmonieuse symphonie de verre et d'acier, s'étalait à travers tout le continent. Au-delà se tenaient les fabuleuses métropoles du Nord glacé, les villes-oasis des déserts, les cités de rêve des montagnes et les centres sous-marins gisant sous l'océan sans repos.

Les couches inférieures de l'atmosphère étaient infestées d'hélicos pareils à des moustiques et des hordes de jeunes dévoyés à bord de leurs dangereux strato-scooters compliquaient par leurs extravagances la circulation. Des Mutants flottaient paresseusement dans le vent, se

propulsant à coup de brasses télékinétiques. Au moment même où Claude contemplait cette scène, une cité aérienne passa au-dessus de lui, telle un vagabond s'en allant vers quelque aventureuse destination que seul le ciel connaissait. Claude soupira et appela un robot au dos porcin.

— « Presse-toi, Asénion, » dit-il à la ferraillante créature. « Je veux que tu me descendes à mes appartements. »

Asénion murmura que telle était bien son intention, car ils étaient tous deux du même sang, ce qui était une figure de style, mais il hissa respectueusement Claude sur son dos et le mena à destination, via un ascenseur robot. A l'abri dans son magnifique bureau, Claude admira les multiples statues de lui qui ornaient les niches creusées dans les murs dorés. Sans doute certains jugeaient-ils ces toges un peu anachroniques, mais Claude n'était point de cet avis.

— « Un dieu est un dieu, » remarquait-il avec son robuste bon sens. En outre, il avait toujours ressenti une certaine inclination pour la simplicité classique.

Il pressa un bouton et un robot chargé du conditionnement de l'air ouvrit la croisée qui donnait sur le balcon du bureau.

Instantanément Claude perçut les inquiétants murmures de la foule.

Il eut un haussement d'épaules, s'attendant au pire. Il se mit à bourrer sa vieille pipe en bruyère, puis l'alluma grâce à un brandon apporté des cuisines par un robot-serveur demeuré fidèle. Claude lança alors un négligent anneau de fumée vers la machine à explorer le temps, engin sacré qui croupissait dans un recoin de la pièce, mais il la manqua de quelques mètres.

Plusieurs années auparavant il y avait eu cette horrible révolte des poètes qui l'avait contraint à bannir de son empire tout ce qui était poésie ou merveilleux. Et maintenant, encore des récriminations !

— « Lourde est la couronne, » observa-t-il pour lui-même, « à la tête qui la porte ».

Juste à ce moment, la porte s'ouvrit brutalement et un courrier ensanglanté fit irruption pour s'effondrer aux pieds de Claude.

*
* *

Claude dévisagea l'homme avec un dégoût non dissimulé.

— « Tu peux te relever, » dit-il, lui caressant les côtes de la pointe de son soulier. « Tu sais que je trouve répugnante la vue du sang. Pourquoi ne t'es-tu pas baigné ? »

— « Je n'en ai pas eu le loisir, Seigneur, » rétorqua en haletant le messager. « Voici venue l'heure du désastre ! »

— « Calme-toi, mon ami. De quel désastre parles-tu ? »

— « Les Mutants se révoltent, » annonça l'individu d'une voix entrecoupée.

— « Ummm... C'était sans doute inévitable. »

— « Ce n'est pas tout, Votre Majesté, les super-robots... »

Claude poussa un soupir :

— « Les calculateurs cybernétiques aussi, sans doute? »

— « Et même les Normaux. Ils marchent sur le Palais. »

Claude se leva languissamment et ajusta sa toge.

— « On ne peut tricher avec le Destin, » dit-il. « L'Aventure n'échoit qu'aux aventureux. Tu peux aller. »

Le courrier se retira et un robot-nettoyeur fut appelé pour éponger le sang.

Claude n'hésita pas un instant. Il sélectionna soigneusement quatre grandes boîtes de tabac, un siphon d'eau de Seltz et un couteau multiple, puis il les enfouit dans les vastes plis de son vêtement. Alors qu'il était occupé à curer sa pipe, l'ouverture du couloir secret se dévoila et Fils, en volant, déboucha dans la pièce. Claude fixa les yeux étranges de son premier-né. « Toi aussi, mon Fils? »

— « J'arrive du Grand Conseil des Mutants pour te prévenir, père, » déclara Fils. Sa voix ne trahissait nullement la terrible lutte qui se livrait en lui. « Tu as quinze minutes. Ce temps écoulé, je suis ton ennemi ! »

— « Ta loyauté filiale me touche profondément, » répondit Claude. « Si tu veux avoir l'obligeance de disparaître. »

Fils salua et s'engouffra derechef dans l'ouverture secrète.

Les hurlements de la foule interféraient avec sa méditation. Claude eut un sourire froid et sortit sur le balcon.

Le murmure des masses s'enfla jusqu'à devenir le grondement d'un raz de marée télépathique (1) :

```
                                                                      I N C A P A B L E
A S S E Z                                                                             S
B                                             P I R A T E                             C
A                                 M           L                             V O L E U R
S O R T E Z L E                   O           U                             E T R I P O N S L E
C R A P U L E                     R           S                             N   R E A C T I O N N A I R E
L D P       S         V   I L E S T T E M P S D E N F I N I R               D                   A
A U I       A         I         A A       A   E     A       E X P L O I T E U R                 U
U R A       L         V         G U       S   D     U       V   O       U                       F
D E T       A B A S L E S I M P O T S     D   I     T     C O C U       O                       R
E E         U       I L E S T C U I T     E   C     Q       L   R       N                 D U S A N G
    M       D         A         I R       P   T     U       T   R     A S S A S S I N           G
      O               L         N A       I   A     E       O   I       L   U                   E
      C               I           N       T   T     C       N           E   P                   U
        R             B                   I   U     A       S               O           M I S E R A B L E
        A             E                   E   R     C       N               T R A I T R E             A
          T           R                   P   E     H     B O U R R E A U   E           N             C
          I           T                   O         A       U               A           T             H
            E J E C T E Z L E             U         N       S               U           E             E
                                          R         G                                   U
                                          C H A S S E Z L E                             R
                                          L   N
                                          A   I
                                          U   M
                                          D   A
                                L I B E R E Z L E P A Y S
                                    A               N
                              E S C L A V A G I S T E
                                    L A V E T T E
                                    O
                          B A N D I T
```

(1) Le morceau qui suit parodie les fameux dialogues télépathiques de « *L'homme démoli* », d'Alfred Bester.

Majestueusement, Claude leva sa main droite, la paume en dehors. D'un unanime accord la foule se tut.

— « Ainsi, » déclara Claude, impassible, « vos Mutants Extrapers veulent régenter la planète et ils en sont à épeler *tyran* avec un i. »

Sa voix portait au-delà même des limites de la populace et le silence était tel qu'on aurait entendu une mouche voler.

« Je vous annonce simplement ceci. Vous avez conspiré contre le Père de votre pays, mais un jour prochain l'herbe poussera dans ces rues et le sang coulera de ces fontaines ! »

Claude pivota sur ses talons et regagna son bureau.

Il prit alors place sur son toboggan secret et se laissa glisser jusqu'à l'astroport souterrain.

Là, un puissant astronef se dressait. Tout paré, il semblait frémir d'impatience. Claude frappa sèchement les flancs du vaisseau, le premier de sa catégorie. Un sas s'ouvrit instantanément, dévoilant un homme sanglé dans l'élégante tenue pourpre et verte de la Patrouille de l'Espace.

— « Gardez le commandement, Mr. Christian, » ordonna Claude alors que l'homme saluait. « Je désire inspecter la soute aux bagages avant le départ. »

— « Certainement, Commandant, » et Mr. Christian fit claquer ses talons.

Claude emprunta un escalator qui, au travers le labyrinthe des corridors, le mena au cœur de ce Leviathan de l'espace qu'était la « *Santa-Maria* ». Il traversa l'immense cale et ouvrit brutalement la porte d'un compartiment aux fournitures.

— « Brrrkl? » entendit-il.

— « C'est bien ce que je suspectais, » assura Claude. « Un passager clandestin ! Eve, ma très chère épouse, tes intentions sont sans nul doute des plus pures, mais je ne me permets jamais le luxe de commettre deux fois la même faute. »

— « Brrrkl? »

— « Non, Eve, tu es vieille et l'onguent n'opère plus désormais sa magique transformation. Efforçons-nous de laisser le passé au passé, le présent au présent et le futur au futur. »

— « Brrrkl. » L'androïde dont la beauté s'était fanée soupira, comprenant l'irréfutabilité de la logique de son époux.

Claude convoqua une escouade de Marsouins de l'Espace :

— « Reconduisez-la à terre, » aboya-t-il, la dureté de sa voix cachant l'émoi qui l'envahissait. « Et veillez à ce qu'elle ne soit pas molestée. »

Ils emmenèrent Eve. Un soupçon de lassitude dans son pas, Claude monta à la passerelle de commandement.

— « Ici au moins, ça paraît vivant, Christian ! » dit-il, ses doigts agiles courant sur la rangée d'instruments et d'indicateurs lumineux clignotants. « Parez à décoller. »

— « Paré. »

— « En route. »

— « En avant, toutes ! »

Avec un rugissement qui secoua la planète, le puissant navire s'arracha pour aller saluer les étoiles.

*
* *

Claude était assis à une petite table de cocktail dans la salle de pilotage, dégustant un rafraîchissement. Malgré l'absence de pesanteur, il accomplissait cet exploit grâce tant à un aimant stratégiquement placé dans la partie basse de sa toge qu'à une fort adroite manipulation de la bouteille de scotch et du siphon.

— « Diablement solitaire par ici ! » plaisanta-t-il, laissant par un hublot errer son regard. « Les étoiles sont comme des bulles de savon figées. »

Le premier-maître fit irruption dans la salle.

— « Je ne connais rien d'autre que le règlement ! » l'informa Claude, après s'être envoyé une giclée d'eau de Selz au fond du gosier. « Où sommes-nous? »

Le premier-maître rougit et consulta son rapport.

— « Je l'ignore, Commandant, » répondit-il évasivement.

— « Aucune importance, » répliqua Claude qui croisa paisiblement ses jambes et demanda : « Comment les hommes se comportent-ils? »

— « Eh bien, Commandant, » affirma le premier-maître d'un ton d'excuse, tout en passant une main bronzée de vieux coureur d'espace dans ses cheveux réglementairement coupés, « nous avons quatre nouveaux cas de folie du vide, deux autres mutations dues au rayonnement cosmique et un météore a frappé Phipps. »

— « Umm, » marmonna Claude.

Le marin salua et se propulsa hors de la cabine de pilotage. Claude derechef concentra toute son attention sur le hublot.

Soudainement, avec un soubresaut qui faillit le prendre de court, le vaisseau sembla s'ébrouer tel un étalon sauvage.

— « Maudits météores, » se plaignit Claude. « Ils sont bien la vermine de l'espace ! »

Il se décida à débrancher son aimant, se souleva de son siège et alla flotter au-dessus du tableau de bord. Une bonne douzaine de voyants clignotaient éperdument, la plupart d'ailleurs au rouge et l'on entendait les déclics des relais se déclenchant avec une monotone régularité. Quelque part des sonneries d'alarme retentissaient.

Les doigts habiles de Claude se mirent à jouer sur le pupitre de commande. Avec précaution, il commença à manœuvrer l'énorme appareil de façon à le faire pivoter sur sa base pour l'amener à fuser à angle droit de sa présente trajectoire.

Ce fut à ce moment que Claude sentit qu'il n'était plus seul dans la pièce. Il se retourna, ses sourcils légèrement levés en une mimique interrogative. Mr. Christian se tenait dans l'embrasure de la porte, un

épissoir dans son poing fermé. Derrière lui flottaient le premier-maître et presque tout l'équipage.

— « Où donc avez-vous déniché cet épissoir? » demanda non sans intérêt Claude.

Christian grimaça un sourire, le visage inscrutable.

— « Ça serait toute une histoire à raconter ! » ricana-t-il.

Le premier-maître s'avança dans la salle. « De par l'article 184 du règlement de la Patrouille, » annonça-t-il, « je prends la barre, Capitaine ! »

— « Il n'y a pas de barre, » l'informa sèchement Claude.

Déconcerté, l'homme se replia dans le corridor.

Christian, cependant, était un individu d'une tout autre trempe. « Vous êtes saoul, Commandant, je prends désormais les commandes, sans quoi aucun de nous ne survivra à ce déluge météorique. »

Piqué au vif, Claude le souffleta.

— « Certes, j'ai bu quelques verres, » reconnut-il, « mais ça se limite là ! »

— « Néanmoins, » poursuivit Christian, « j'assume dorénavant la charge de commandant. »

— « Ceci est une mutinerie, » constata calmement Claude avec un haussement d'épaules, « j'ose espérer au moins que vous en êtes tous bien conscients? »

Christian éclata de rire et prit les commandes.

Dix heures plus tard, ce qui avait survécu de la *Santa-Maria* était à l'abri, au calme et en sécurité, quelque part entre Vénus et Mercure.

— « Vous avez le choix, Commandant, » lui indiqua le premier-maître, « ainsi qu'il l'est stipulé par l'article 185 du règlement de la Patrouille, entre remplir les fonctions de Second et être éjecté, muni de votre vidoscaphe, dans l'espace. »

Claude n'hésita pas.

— « Je choisis l'espace, » annonça-t-il.

— « Mettez-le dans son vidoscaphe ! » ordonna Christian.

— « Cela vous dérangerait-il, par hasard, » insinua sournoisement Claude, « si j'emportais avec moi mon siphon d'eau de Seltz? »

Christian fit un bruit dégoûté avec ses lèvres :

— « Assoiffé jusqu'au bout, hein, ex-commandant ! » Puis il ajouta : « Permission accordée. »

Claude eut un sourire énigmatique pendant que l'on verrouillait son casque.

Il marcha d'un pas ferme vers l'escalator et fit route vers le sas. Il y pénétra.

L'épais battant se referma derrière lui. La paroi extérieure s'ouvrit alors.

Il empoigna sa bouteille d'eau de Seltz et se jeta dans le Vide.

*
* *

L'espace !

Tournoyant lentement dans cet immense et solitaire empire où les notions habituelles de haut et de bas perdent toute signification et où il est presque impossible de distinguer même sa droite de sa gauche, Claude observa la *Santa-Maria* s'évanouissant dans l'espace comme une aiguille se perd en courant au sein d'un épais velours noir.

Il songea :

« Eh bien, mon vieux, te voilà enfin tranquille ! »

Seul dans l'espace.

Il appuya sur le déclencheur de son siphon : un jet d'embrun argenté fusa du bec de l'engin et il se mit à voltiger en un entrechat d'une grâce et d'une rapidité singulières.

— « Plus fort que Nijinsky ! » gloussa-t-il, tout heureux de constater que le voisinage prolongé des glaçons ait pu empêcher l'eau de Seltz de se congeler au contact du froid polaire qui règne dans le haut espace. Puis le gloussement s'éteignit dans sa gorge et fut remplacé par un soupir.

— « Bien, » murmura-t-il, en contemplant les vastes étendues de l'espace immobile. « Bien. »

Claude était un homme pratique, peu enclin aux excès imaginatifs ; cependant, maintenant qu'il dérivait dans l'univers sans limites, loin de sa patrie et du rire des hommes, il fut pris d'une soudaine crise de mélancolie. Les étoiles, méditait-il, étaient un peu comme des bougies d'anniversaire, un peu comme des yeux et un peu comme des diamants. Tout cela était un gigantesque, un interminable océan de lumières. Et la Terre là-bas, cette pauvre planète où règne le désordre, cette bonne vieille terre...

Sottise, bien sûr : de la poésie à bon marché et rien de plus. Cependant, il admira par-dessus son épaule la rouge majesté de Mars, puis sur sa gauche, Vénus. Oui, c'était bien exact, l'espace replaçait l'homme dans ses justes dimensions.

Claude ressentit soudain un tiraillement au niveau de ses pieds. Il jeta un coup d'œil dans la direction qu'il jugeait être le bas : il vit et dut clore ses paupières.

C'était le Soleil.

Il était en train de tomber dans le Soleil !

« Aurais-je possédé un réfrigérateur, » pensa-t-il alors que la chaleur augmentait, « et un récipient que j'aurais alors pu recueillir une parcelle du précieux liquide qui fut un jour le commencement de toute vie. Mais, naturellement, me trouvant seul contre les étoiles, ce serait une besogne insane. »

La nuit éternelle vira bientôt au jour perpétuel. Toujours prompt à saisir le moindre avantage, Claude chassa de son esprit ces inhabituelles méditations et tira de son vidoscaphe un exemplaire du livre de Shoogly, « *Manuel de la navigation sidérale dans les cas d'urgence* ». Il lui fournit du premier coup d'œil tous les renseignements nécessaires.

Il rempocha le livre quelque peu roussi, retint sa respiration pour

se protéger des âcres fumées du caoutchouc de son vidoscaphe en train de brûler, calcula la distance, le rapport des masses et la vitesse de chute, puis appuya sur le levier de commande du siphon.

Il fusa sec sous un angle de quarante-huit degrés.

Tel un phénix survolant un lac d'argent en flammes, Claude fila bien au-dessus de la surface du soleil, minuscule mais néanmoins noble moucheture de grandeur dans les éternels labyrinthes de l'espace.

Une fois autour du soleil, il respira.

Shoogly, comme à l'accoutumée, avait vu juste. Il avait mentionné la mystérieuse planète Vulcain, celle dont l'existence avait été postulée en premier par un célèbre astronome allemand dans un ouvrage depuis longtemps épuisé, « *Die Lichte in dem Himmel sind Sterne* ». Ce monde curieux, situé derrière le soleil avait une orbite, telle qu'on l'eût pu croire lié à la Terre par un contrepoids.

Et il se trouvait bien là, semblable à un ballon de basket bleu perdu dans l'Infini.

Claude décida qu'il serait fort agréable de débarquer sur Vulcain. De toute façon, il était presque totalement à court d'eau de Seltz.

Judicieusement, il mit en action son siphon, l'utilisant par petites giclées pour se freiner. Il en employa les dernières gouttes en une manœuvre astucieusement calculée qui lui permit de prendre contact avec le sol sur ses deux pieds.

— « Ça y est quand même, » proclama-t-il dans le silence et sous le soleil de ce monde étranger.

*
* *

Claude se trouvait dans ce qui semblait être le fond désolé d'un océan, entouré par de grotesques lacis d'algues marines pétrifiées.

— « L'air sera respirable ! » prophétisa-t-il catégoriquement.

Il se débarrassa de son casque, trouva l'atmosphère à sa convenance et émergea de son vidoscaphe.

Quelques instants plus tard à peine, il entendit un cri déchirant.

Le cri d'une femme en détresse.

Il extirpa de sa toge son couteau multiple, pressa un déclencheur incrusté dans le manche et se trouva en possession d'une longue rapière du plus fin acier de Tolède. Il s'engagea nonchalamment dans le fourré d'où avait jailli le cri, son arme en main.

Ce qu'il vit lui fit pincer les lèvres avec un bref claquement de mâchoires. Là, au centre d'une clairière se trouvait une jeune fille d'une beauté à couper le souffle. La splendide enfant était liée à un poteau émergeant d'un bûcher. Autour d'elle se tenait tout un groupe de créatures d'une telle monstruosité que Claude en eut un haut-le-cœur. Ils semblaient ne pouvoir rentrer dans aucune catégorie. Leur chair était d'une blancheur comparable à celle d'une pierre tombale délavée par les pluies, des perruques d'un jaune chlorotique ornaient leurs crânes dénudés, d'incroyables diadèmes d'argent sertis de diamants encerclaient

leur front et ils possédaient chacun dix jambes. Pendant qu'ils dansaient, du moins c'est ce que Claude crut comprendre, leurs langues leur sortaient de la gueule telles autant de bannières écarlates se balançant dans la tempête.

Ce n'était pas un spectacle beau à voir.

Il s'élança. Il se vit planer au-dessus des têtes de ces êtres et s'exclama, alors qu'il redescendait en une élégante spirale : « Grand Dieu, suis-je bête, mais c'est à cause de la différence de gravité ! »

Lorsqu'il eut repris contact avec le sol, il se rendit compte que les indigènes s'étaient formés en demi-cercle, face à lui.

Il transféra sa rapière dans sa main gauche et s'avança.

— « Sinistres démons ! » haleta-t-il, partiellement consolé de savoir qu'au moins il leur paraissait à première vue tout aussi affreux, par suite de l'anthropomorphisme bien connu de toutes les races du cosmos. « Kaor ! » fit-il.

Les autochtones le dévisagèrent sans que leurs yeux à facettes trahissent le moindre sentiment.

Claude sourit. Peut-être voulaient-ils jouer les imbéciles.

— « Parlez-vous anglais? » leur demanda-t-il.

— « Médiocrement, » annonça une de ces créatures sur un ton à la fois autoritaire et sinistre, « mais suffisamment en l'occurrence. Qui es-tu, hommes-à-deux-jambes-descendu-des-étoiles? Et pourquoi te trouves-tu ici? »

Claude n'était pas d'humeur à supporter un interrogatoire.

— « Bien que faiblement enclin au mélodrame, » exposa-t-il, « je confesse être systématiquement opposé au massacre sadique de vierges séduisantes et tout particulièrement à celui de beautés, comme celle-ci, dans le plus simple appareil. »

— « Ici, sur la planète Sarboom que vous nommez Vulcain, » rétorqua son interlocuteur, « nous avons certaines coutumes. Les sacrifices humains en font partie. Moi, Karskarskas, je te dis ceci : Homme de la Terre, rentre chez toi ! »

— « Mon cher ami, » souria Claude, « je crains que cela ne me soit impossible. »

Karskarskas se frappa alors violemment le thorax.

— « Défends-toi, » défia-t-il, tirant une longue épée et un pistolet désintégrateur des différentes portions de son harnachement. « Quelle arme choisis-tu? »

— « L'épée ! » répondit Claude sans hésitation.

— « Alors, en garde, Tellurien ! Saches que tu as devant toi la plus fine lame de tout Sarboom. »

— « Plaisanterie ! » s'esclaffa Claude, puis il se lança dans la bataille sinon avec enthousiasme, du moins avec un certain intérêt. Il ne s'était jamais imaginé être un foudre de guerre, mais on ne peut décemment se permettre de se laisser humilier devant des aborigènes.

Le fer croisa le fer.

Parade, attaque, riposte !

Assaut sans résultat.

Claude plongea son regard dans les sept yeux aux sanglantes paupières de Karskarskas dont le visage était tout proche du sien.

— « Où nous sommes-nous déjà rencontrés? » demanda en haletant le sauvage.

— « Oxford, » suggéra Claude sans broncher.

— « Jamais entendu parler. »

Alors, d'un retourné foudroyant, Claude enfonça sa lame sous la cuirasse de son adversaire, l'embrochant tel un cochon.

— « Touché, » informa-t-il.

Il trancha les liens qui entravaient la jeune fille de deux coups adroits de sa rapière dégoulinante de sang.

— « Je suis Woola, de noble souche, » lui murmura la jeune beauté en embrassant ses pieds. « Je vous appartiens. »

— « Putréfaction ! » jura Claude et il ne lui prêta plus la moindre attention.

Les hommes de la tribu commençaient à montrer des signes de colère et Claude comprit qu'il était temps de se replier. Il fit retraite, en quelques bonds puissants, vers une forêt d'un sombre aspect.

A son grand étonnement, les autochtones ne firent aucun effort pour l'en empêcher. Au contraire, ils manifestaient le plus grand contentement, se congratulant mutuellement à grand renfort de claques dans le dos.

« Etrange, » se dit Claude.

— « La Forêt des Ténèbres, » cria la jolie Woola, sa voix tremblante d'horreur. « Oh ! mon Seigneur, si vous tenez à la vie, ne vous aventurez pas en ce bois ! C'est un repaire de créatures monstrueuses ! »

— « Crédules sauvages ! » ironisa Claude.

Et il s'engagea d'un pas ferme sous les sombres et basses frondaisons de la Forêt des Ténèbres...

***

L'odeur des aiguilles de pin se mêlait à une impression de silencieuse et immémoriale présence.

Claude renifla avec une certaine répugnance et se tailla un passage au travers des broussailles, s'arrêtant uniquement pour dégager sa toge des ronces trop entreprenantes.

Puis il stoppa.

Des silhouettes fantomatiques semblaient fuir en baragouinant juste au-delà de son champ visuel, et le sous-bois gluant se mit à chuchoter. De temps à autre, un profond soupir se faisait entendre.

— « Bah ! » commenta-t-il, serrant les dents sur le tuyau de sa vieille pipe de bruyère. « Une forêt est une forêt. Il est peut-être excusable pour des femmes un peu simples de s'effrayer, en vérité cela fait même partie de leur charme, mais le folklore baroque d'ignorants primitifs n'est certes pas un motif suffisant pour... »

Les soupirs firent place à un bruit de voix. Des voix coléreuses, des voix étranges, des voix mélancoliques.

Claude brandit sa rapière et écouta.

Puis il poursuivit son avance, veillant à emprunter les parties du sous-bois demeurées humides, de façon à éviter tout bruit. Les voix enflèrent bientôt leur volume, et il put voir le rougeoiement d'un feu de camp dont les flammes pirouettantes, jaillissant vers le ciel, transformaient les branches mortes en de grotesques silhouettes de terreur.

Avec circonspection, Claude écarta les branches d'un fourré.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux lui fit serrer les poings et froncer le front. Ses dents se crispèrent férocement sur le tuyau de sa pipe de bruyère.

Réuni autour d'un immense feu de joie se tenait un incroyable groupe de créatures, certaines humaines, d'autres différentes.

Un jeune homme plutôt trapu, porteur de lunettes, visiblement d'un caractère enjoué et dont les vêtements montraient une nette prédilection pour le brun sous toutes ses nuances, exhibait un couvre-chef de la plus fine toile d'Irlande. Cet actif et remarquablement enthousiaste personnage était accroupi devant un alligator, un opossum et une souris. Ces animaux, dont les tailles respectives semblaient anormales, étaient des auditeurs attentifs et dans un respectueux silence écoutaient une histoire au rythme doucement cadencé. Claude se rapprocha et parvint à ouïr quelques allusions à des fermes de l'Illinois, à de vieilles gens semblables à des abricots secs, à des hommes illustrés et aux bons vieux ice-creams au citron des anciens jours, mais le tout lui parut très vague (1).

Un lapin tournait hâtivement en rond, tout en consultant une imposante montre (2).

La lumière jaillit soudain en l'esprit de Claude. Les différents morceaux de ce puzzle démentiel se raccordèrent progressivement.

— « Evidemment, » murmura Claude, en s'effaçant pour éviter une collision avec sept petits nains, « j'aurais dû m'en douter. »

Il déboucha dans la clairière.

Les étranges créatures ne lui accordèrent pas le moindre regard. Elles continuèrent de jacasser, sans trêve. Elles paraissaient légèrement insubstantielles, mais il en reconnut la plupart. N'étaient-ce pas elles qui avaient fomenté le soulèvement des Poètes, bien des années auparavant, en infestant la Terre de leurs pernicieuses psychoses?

Il y avait là dans un petit sous-marin, le capitaine Nemo, au pupitre d'un orgue de fortune fait de tubes de bambou et de défenses de lions de mer ; le magicien d'Oz chevauchant le Tigre dévoreur (3) ; et Mr. Poe consultant un guide pour Venise ; et Beowulf recouvert de son armure

---

(1) Le jeune homme en question est évidemment Ray Bradbury... comme s'en seront aperçus tous ses lecteurs!

(2) Le lapin d' « *Alice au pays des merveilles* ».

(3) « *Le magicien d'Oz* », de Frank Baum : célèbre classique de la littérature enfantine américaines, qui tient aux U. S. A. un peu la place d' « *Alice* » en Angleterre.

en train de poursuivre à la nage une Grendel épuisée (1) ; et ce barbu de professeur Challenger brandissant son poing sous le nez de l'imperturbable Mr. Sherlock Holmes (2)...

Un individu de haute taille, aux épaules larges, ombrageux et binoclard, déclara d'une voix très douce :

— « Et voici la race qui, un jour, règnera sur le Sevagram (3). »

Une bruyante bande de farfadets tourmentait la massive création du malheureux Frankenstein dont les mains tremblantes se dressaient vers le soleil à la recherche de la fuyante vérité.

Le comte Dracula passa majestueusement, dégustant un liquide rouge à l'aide d'une longue paille.

Puis défilèrent des géants, des nègres, des derviches tourneurs, des nains, des sorcières, des fées montées sur des licornes, des elfes sautant à cloche-pied, des loups-garous, des fantômes, des esprit frappeurs et des doubles astraux...

Claude se renfrogna. Il les connaissait tous.

Des auteurs et leurs créations, rien de plus !

Il s'approcha d'un homme maigre, au visage en lame de couteau, qui engloutissait une portion d'ice-cream.

— « Je pense... »

Mr. Lovecraft eut un sourire énigmatique.

— « Il est bien exact, » dit-il à Claude, « que j'ai tué d'une balle dans la tête mon meilleur ami, durant cette nuit d'horreur indescriptible, à la suite d'une rencontre avec un monstre sans âge mi-squameux mi-visqueux, abominable créature ichoreuse qui... »

Claude pressa le pas. Il tomba sur un homme de fort triste contenance, tout vêtu de noir et qui manipulait pensivement un stylet.

— « Etre ou ne pas être, » récitait le malheureux prince, « telle est la question. »

— « Si vous voulez mon avis, » lança Claude par-dessus son épaule, « ne pas être. »

Il choisit un personnage d'allure normale, un homme de la Virginie s'il ne se méprenait pas, qui reposait sur un lit fait de soies et de fourrures.

— « J'aimerais bien savoir... » commença Claude.

John Carter fit saillir d'impressionnants biceps. « Bien que très éloigné de la rivière Iss et des sables désolés de Mars, je me sens ici presque autant chez moi que sur les coteaux de la vallée Kor, près de... » (4)

---

(1) Beowulf est le héros d'un poème médiéval anglo-saxon, rempli d'aventures merveilleuses comme chez nous les récits de Table Ronde.

(2) Le professeur Challenger est le héros des récits de science-fiction de Conan Doyle, à paraître à la rentrée chez Laffont.

(3) Après Bradbury, apparaît ici Van Vogt : « *Et voici la race qui, un jour, règnera sur le Sevagram* » est la phrase énigmatique et célèbre qui termine en forme de rébus son roman « *The weapon makers* ».

(4) Allusion à la série de romans d'Edgar Rice Burroughs sur John Carter, le « Maître de Mars ».

Claude s'enfuit précipitamment, évitant M. Verne et Robin des Bois, ainsi que les frères Grimm, mais il nota cependant que tous tenaient à la main un livre.

Il remarqua un étang aux eaux d'une cristalline transparence, où évoluait ce qu'on pouvait juger sans nul doute être Sturgeon (1).

Il dépassa encore Merlin, Tarzan et Donald le canard.

Puis, parvenu au feu de camp, il se retourna et fit face à l'ennemi.

— « Tous des poseurs, » marmonna-t-il, « avec leurs histoires à dormir debout ! Je préfère la littérature réaliste, les essais sociaux, les pamphlets virulents contre l'esprit de lucre ; quelque chose enfin où un homme puisse trouver sa pâture. »

Ils l'ignoraient, continuant à emplir l'atmosphère du bourdonnement de leurs monologues.

Claude arracha des mains d'un vieil épouvantail un livre qu'il mit en pièces avant de le jeter dédaigneusement dans le feu.

Le volume s'évanouit en fumée.

Un auteur et trois personnages disparurent.

— « Vous ne devez pas faire ça, » dit Dorothy, la petite fille du Kansas (2) « vraiment vous ne devez pas ! Ce sont les derniers exemplaires existants. Lorsqu'ils seront brûlés nous perdrons la vie ! »

— « Tragique perte, » commenta Claude en jetant *Le Magicien d'Oz* au sein du brasier.

Dorothy se volatilisa.

Il s'échauffa à ce sport, sachant bien que tous, ils étaient trop faibles pour lui opposer la moindre résistance. Les livres se succédèrent dans les flammes. Les uns après les autres, tous ces êtres se dissipèrent dans le néant.

Bientôt la clairière fut vide.

Le feu déclina.

— « Bon débarras, » dit Claude, sans cruauté, mais sur le ton d'un homme qui vient d'accomplir une pénible mais nécessaire besogne.

Il ajusta sa toge et poursuivit son chemin.

*
* *

Un millier de faces réjouies l'accueillirent à la lueur de nombreux flambeaux quelque cinquante pas plus loin. Karskarskas, sa blessure refermée comme par enchantement, la menace effacée de son visage taciturne, s'avança au-devant de la foule.

Claude leva son épée.

— « Non, homme-à-deux-jambes-descendu-des-étoiles, » sourit Karskarskas. « Tu as vaincu les monstres qui mettaient nos demeures en péril depuis de nombreuses années. Tu as transformé la Forêt des Té-

(1) Allusion-calembour à un autre grand auteur de S. F., Theodore Sturgeon. « *Sturgeon* » en anglais signifie « esturgeon » !

(2) L'héroïne du « *Magicien d'Oz* ».

nèbres en un plaisant bosquet où les enfants pourront jouer. Seul, tu as accompli l'impossible ! »

— « Simple amusette ! » fit Claude en haussant les épaules.

Karskarskas se rapprocha encore et tendit son épée et son désintégrateur.

— « Prends ces armes, » dit-il et, lorsque Claude eut ainsi fait : « Maintenant, acclamons tous notre Chef, notre Empereur ! »

Un puissant hurlement d'approbation retentit.

Woola, la jeune fille, se faufila et tira Claude par un pan de sa toge.

— « Vous êtes notre maître, » lui souffla-t-elle doucement, « et vous pouvez disposer de nous à votre convenance. »

Puis elle baissa les yeux. Elle était toujours nue.

Claude soupira.

— « J'accepte votre nomination. Si, un jour, je vous parais un homme dur, sans cœur, taillé dans le roc, alors vous devrez comprendre que je serai un Empereur avant d'être un homme. Ce qui compte, c'est le régime. »

Il fixa d'un regard significatif Woola, puis il se permit d'être hissé sur les épaules de Karskarskas.

Ils traversèrent sept océans aux fonds desséchés avant d'aboutir au palais de pierres multicolores.

Tout au long du trajet, ils chantèrent une ancienne complainte dont l'origine remontait au commencement des temps.

Claude s'endormit.

***

Les longues années vulcaniennes s'écoulèrent comme s'évanouit le brouillard au soleil du matin et Claude commença à trouver son existence d'Empereur bien monotone. En définitive, on ne pouvait secourir qu'un nombre relativement faible de vierges en péril, disputer qu'un très petit nombre de championnats de gladiateur si l'on ne voulait pas devenir trop blasé.

Même Woola, malgré tout le savoir-faire accumulé par ses ancêtres, devenait ennuyeuse.

Lorsqu'il eut la chance de déceler, alors qu'il se servait par hasard du télescope à rayons courbes de l'observatoire royal de Sarboom, les caractéristiques champignons des explosions atomiques qui venaient d'éclore, tels de vénéneuses croissances, sur toute la surface de la Terre, il n'hésita plus.

— « La Terre a été attaquée ! » annonça-t-il à tous, « et je dois m'en aller. »

Woola fit un gros effort pour ne pas pleurer, car elle était une princesse de Sarboom et les princesses ne doivent pas pleurer.

L'astronautique sans spacionefs n'était pas chose facile.

« On prétend bien, » se dit Claude, « que la foi soulève les montagnes. »

Il mit tout d'abord ses guerriers à la construction d'une station de l'espace en bois de balsa pétrifié. Celle-ci fut mise en place autour de Vulcain grâce aux décharges simultanées de trente mille désintégrateurs fixés au plancher de la station et déclenchés au moyen d'un igniteur instantané.

Une nouvelle étoile s'éleva à l'Est. Peut-être serait-elle un facteur de paix ou peut-être deviendrait-elle un engin de guerre. Qui pouvait le savoir?

La construction d'un spacionef mit à rude épreuve les ressources imaginatives de Claude. Il dut finalement opter pour un appareil coulé en un verre épais par les souffleurs de verre royaux de Sarboom.

Il n'eut qu'à leur montrer le principe sur lequel fonctionnait le siphon d'eau de Seltz pour que ces habiles artisans fussent en mesure de doter l'appareil d'un moyen de propulsion convenable.

Claude se débarrassa de son harnachement d'Empereur pour reprendre la toge.

— « Au revoir et bonne chance, » souhaita-t-il à ce monde qui ne lui était plus étranger.

Il pressa le levier de commande et un jet fluide et argenté fusa de la tuyère de son vaisseau de verre. L'appareil s'élança vers les cieux.

Il se ravitailla à la station de l'espace qui affectait nettement la forme d'un pet-de-nonne. Puis il orienta la proue de son navire vers la Terre.

Le grand silence de l'espace l'assaillit.

Peut-être était-ce par sentimentalité ou peut-être à la suite d'un trou de mémoire momentané, signe de vieillissement — Claude lui-même n'en savait rien — en tout cas, il n'avait pas pris la peine de visiter la soute aux bagages. Mais il avait le net pressentiment qu'il n'était pas seul.

*
* *

La Terre n'était plus qu'une gigantesque ruine.

Une brise capricieuse recouvrait d'un manteau de sable les débris de ce qui, un jour, avait été une grande civilisation.

— « Détruite de leur propre main, » dit Claude, « je ne savais que trop bien qu'ils ne pourraient pas durer sans moi. »

Il était une fois de plus, sans l'ombre d'un doute, le dernier homme sur la Terre.

Avec l'aisance de mouvement que donne une longue pratique, il s'en retourna vers le vaisseau et ouvrit les portes de la cale.

— « Sors, Woola, » dit-il d'une voix lasse.

Elle montra son frais minois.

— « Je me suis embarquée clandestinement, » murmura-t-elle, « je ne pouvais supporter de vivre sans toi... »

— « C'est sans importance, » répondit Claude en lui prenant la main. Il songea aux années passées, à d'autres passagères clandestines, et il se sentit vieux, très vieux.

Le vent gémissait sur les dunes.

— « Ton nom? » demanda soudainement Claude qu'un terrible soupçon venait d'effleurer. « Quelle signification a-t-il dans ta langue maternelle? »

Elle rosit, gentiment.

— « Mon peuple raconte une légende, » l'informa-t-elle. « C'est l'histoire de Woo et Woola, qui vivaient en un Jardin tout au début des temps... »

— « N'en dis pas plus, » cria Claude, les mains au ciel, « je t'en supplie, n'en dis pas plus ! »

Il promena son regard sur ce monde désolé, se souvenant de ses vertes prairies et du bruissement de la mer. Il ne doutait pas de lui, mais cependant ne se sentait plus tout jeune.

— « Enfin, » dit-il, « telle est ma destinée ! Ou du moins c'est ce qu'il semble. »

Woola sourit bravement.

Claude prit son bras, avec cette chevaleresque courtoisie des temps passés, et tous deux s'en allèrent vers l'Est, dans la lumière du soleil levant.

(Traduit par Richard Chomet.)



Les Maîtres

par YVES BAILLY

Yvon Bailly-Viaud, l'auteur de cette nouvelle, est né en 1919, *et a mené une vie sans unité et sans goûts bien définis jusqu'à* 29 *ans. C'est alors, à la suite d'une maladie qui l'a immobilisé cinq ans que, dans le tête-à-tête avec soi-même, il a opéré une prise de conscience, fait des études autodidactes poursuivies depuis et ressenti l'envie d'écrire.*

Le goût d'écrire des nouvelles lui est venu à la lecture de de Maupassant, et celui d'écrire dans le fantastique de la difficulté du genre et de sa propre tendance à l'étrange. Tout ce qu'il a sur le métier, d'ailleurs, baigne dans une telle atmosphère.

Le personnage de Cagli, le héros de l'histoire, a été inspiré par un vieux prestidigitateur qui mendiait — ou presque — son poisson aux Halles de Paris dans les années 47-48, *et qui régalait ses bienfaiteurs avec des tours de cartes dans les cafés du périmètre. « Qu'on voie dans son sort, » note l'auteur, « le salaire de l'obstination de l'artiste dans ses recherches. » Sous son apparente simplicité, ce récit touche en effet à de grands symboles : la quête impossible de l'œuvre d'art parfaite, et ce domaine de la création où il ne faut pas humainement entrer.*



CE vieux, on pouvait le rencontrer le matin, aux Halles de Paris. Quelques-uns se souvenaient encore de son nom d'artiste, mais on le surnommait Cagli, diminutif de Cagliostro, cette célébrité de la magie. Avec l'air d'être ici en promeneur, Cagli donnait des poignées de main aux mandataires, chuchotait un mot aimable aux caissières, s'enhardissait avec les forts jusqu'à devenir trivial, parcourant de la sorte pavillon après pavillon, de préférence ceux de la marée. Si par hasard on lui offrait un hareng blanc, un maquereau, une daurade, Cagli l'acceptait avec empressement, pour varier son menu — disait-il — comme s'il lui arrivait encore de manger du poulet, du mouton de premier choix, du bœuf même dans le jarret. De sa poche — toujours par hasard — il tirait un bout de journal et il enveloppait son poisson en prenant soin de laisser passer la tête et la queue. L'emballer tout entier, ainsi lui paraissait-il, c'eût été comme une aumône, comme une charité dissimulée au plus vite, et non point un cadeau, et non point une gentillesse qu'on se réserve de compenser tôt ou tard par une autre gentillesse. Car si l'argent pour s'acquitter lui faisait invariablement défaut, Cagli disposait toutefois de son merveilleux savoir-faire, du moins ce qu'il en restait. Il suivait son

bienfaiteur jusqu'au bar le plus proche, et là, dans un cercle attentif de consommateurs, il payait son poisson avec des tours de cartes vite faits, peu communs, exécutés d'une façon magistrale. Les paires d'as ou de valets disparaissaient, changeaient de propriétaire, passaient d'un chapeau dans une chaussure pour réapparaître ou sortir du jeu sur un signe ; puis c'étaient les pièces de monnaie que Cagli cueillait derrière l'oreille du patron ou sous sa cravate, sur le bonnet d'un fort ou entre les rondeurs d'une écaillère. Chacun, les mandataires entre deux ventes, les porteurs — qu'on appelle aussi des diables — entre deux courses, les détaillants entre deux achats, lui accordait une minute d'attention.

— « Choisissez vite, choisissez bien. Battez, coupez, recoupez. Et hop !... L'enfance de l'art, m'sieurs-dames ! L'ABC de la profession ! »

Un murmure tenait lieu d'applaudissements et d'encouragements, mais avant de lasser — sinon de s'embrouiller — Cagli saluait de son feutre couleur de muraille, relevait son col mité et, en règle avec sa conscience autant que s'il avait pu produire pour ce poisson un reçu en bonne et due forme, il s'échappait dans la cohue des Halles.



Dans un café de la rue Montorgueil, un matin, alors que Cagli opérait devant ce public de frondeurs, entra un fort du pavillon de la viande, le plus fort des forts, sacré roi des forts, élu président de leur syndicat. Il s'appelait Ferdinand.

Cette masse en bonne santé de cent trente-deux kilos — « à poil » — détenait le record de l'arrachée dans le périmètre des Halles et celui de la capacité stomacale pour la ville de Paris. A première vue, cela se conçoit, Ferdinand surprenait et inquiétait, mais cette impression ne durait pas. Il se révélait vite bon bougre, trop bon peut-être, et doux à vous manger dans la main.

Ferdinand relisait, puis relisait une lettre-exprès, laquelle, si déférente et si bien tournée qu'elle fût, n'en constituait pas moins une petite catastrophe dans sa teneur. A Médrano, le soir même, les forts offraient comme chaque année leur gala de bienfaisance, et la « tête d'affiche », étoile de l'Opéra, informait Ferdinand qu'un refroidissement l'empêcherait de danser. Sans cette participation, dès lors, le succès de la soirée devenait incertain et on pouvait s'attendre à de légitimes récriminations quand il faudrait annoncer cette défection au public, surtout le public élégant des premiers rangs. C'était lui, par son affluence, qui donnait au gala tout son éclat ; c'était lui, par ses assauts de générosité, qui remplissait la caisse du comité de bienfaisance ; aussi, pour lui, se devait-on de tenter quelque chose. Mais, à quelques heures du spectacle, quand l'engagement de la K... avait demandé des semaines de pourparlers, que pouvait-on bien espérer? Cette célébrité telle que le public n'aurait pas à regretter la danseuse, comment s'assurer son concours? Et d'abord à quelle porte frapper?... Les conséquences de ce refroidissement, réel ou non, absorbaient à ce point Ferdinand qu'il n'entendait même pas que Cagli lui

parlait, que Cagli le priait de soulever son bonnet pour y dénicher — Dieu sait comment ! — la dame et le valet de cœur. Il était là, étranger à l'animation, étranger au tour de cartes, sur le point de remettre *sine die* le gala. Il finit tout de même par retirer son bonnet et, sans savoir dans l'affirmative ce qui en résulterait, il demanda à Cagli s'il pourrait faire ses trucs dans une mosquée comme Médrano, s'il pourrait tenir un quart d'heure, enfin s'il accepterait de passer sans figurer sur les programmes.

Ferdinand n'était pas un de ces forts hâbleurs qui prennent Paris pour le centre du monde, les Halles pour le nombril de Paris, les forts pour les rois des Halles et de la terre ; sa franchise et sa réputation de brave type lui valaient l'estime de tous, et cependant Cagli, que son public réclamait, ne savait que penser de cette proposition. Son regard de maudit de la poésie fixait Ferdinand aux yeux.

— « Une minute, je te prie. Une toute petite minute. »

Il exhiba, comme annoncé, la dame et le valet de cœur. Il alla pêcher une première pièce de cinq francs au bout du nez d'une harengère, laquelle l'insulta, puis une seconde pièce, mais il dut renoncer à la troisième moins soumise. « L'enfance de l'art, » murmura-t-il, indifférent au contentement flatteur de l'assistance, et il vint s'accouder au bar, à côté du roi des forts.

— « C'est vrai, ça? C'est sérieux? »

— « Tout ce qu'il y a de sérieux, mon vieux. Tu passeras à la place d'une danseuse de l'Opéra, d'une étoile. Elle est malade, si tu veux savoir. Tu peux prendre connaissance de sa lettre... »

Il n'y avait que les très grands artistes pour assurer une telle suppléance ; tenu à l'écart des professionnels du spectacle depuis des années, qu'est-ce que Cagli aurait bien pu prétendre?

« Tu n'oserais pas? »

— « C'est que le public va compter sur elle. Moi à sa place, c'est plutôt maigre. On me suivra mal, j'en ai peur. Mais je te rendrai ce service. Et puis je connais un travail qui intéressera. »

— « Fais au mieux, mon vieux. »

— « Au mieux, Ferdinand. C'est ça, au mieux. C'est différent, évidemment, de ce qu'elle fait avec ses jambes, mais ça doit les intéresser. Ça doit. Maintenant, tu comprends bien que je ne peux pas me produire dans cette tenue. J'ai des habits, forcément, mais j'ai été obligé de les porter au Mont-de-Piété. Le matériel, il est... J'ai dû le vendre. Or, ce soir, pour être convenable... »

— « Compris, » dit Ferdinand, qui sollicita du patron l'avance de quelques billets.

— « Crois-tu qu'avec ça?... »

— « Ça ira, Ferdinand. »

Et le fort des Halles se demanda, l'empêchement de la danseuse annoncé au public, s'il n'aurait pas mieux fait de s'en tenir là au lieu d'intégrer dans son spectacle ce vieux déchet. Et pour faire quoi !

— « Sois à Médrano vers dix heures. Tu passeras peu après. »

— « Tu peux compter sur moi, Ferdinand. »



Sa daurade en poche et le bonheur en boule dans sa poitrine, Cagli prit l'autobus pour Saint-Ouen et le Marché aux Puces où, à peu de frais, il espérait trouver un matériel que son numéro exigeait. Debout sur la plate-forme, à l'arrière, ravi de paraître en scène quelques heures plus tard et soucieux d'intéresser comme de plaire, il effectua le trajet sans même s'en rendre compte. On le croyait usé, fini, quand ces tours que Ferdinand acceptait comme un pis aller, quand ces trucs pouvaient parfaitement retenir l'attention du moins indulgent des publics, surtout cette fantaisie que Cagli se réservait d'exécuter en tout dernier, un charme, un enchantement parmi les enchantements de sa conception. Sans valoir la malle mystérieuse, le chien éventré ou la partenaire décapitée, par le doigté qu'elle nécessitait, par son crescendo et son panache, cette mise au point serait le meilleur moment de l'attraction, laquelle, après tout, ne ferait peut-être pas tant que cela office de bouche-trou. Mort, Cagli?... Enterré, Cagli?... Allons donc! L'exaltation avivait le regard, accentuait la laideur et l'usure des traits. Il faisait peur et semblait avoir peur. Il avait froid. Il avait chaud. Il aurait juré qu'une dextérité nouvelle envahissait ses phalanges, ses poignets, ses bras, ses épaules ; jusqu'à son vieux cœur, grisé, qui lui en faisait mal. Mort, Cagli, quand il n'y avait plus à douter du succès?

Il passa une bonne partie de la journée à fouiller les bric-à-brac des Puces puis, ses achats rassemblés, il rentra chez lui, rue des Francs-Bourgeois. Il ressortit peu après, une mauvaise valise sous le bras, pour aller récupérer un habit au Mont-de-Piété, d'où il revint par la rue Saint-Martin, la rue des marchands d'attrapes et de farces, afin de se procurer cinq balles en caoutchouc blanc qu'il lui fallait à peine plus grosses que des noix. Au sortir de la boutique, on le salua du trottoir d'en face, un homme plutôt petit, sans âge, strictement vêtu de gris. L'impression d'avoir vu cette silhouette quelque part, peut-être pas plus tard qu'aux Puces, suffit pour que Cagli hésitât, marquât le pas, assez pour noter au passage les dents d'or blanc, l'étrange couleur rose-thé du visage et, sous le chapeau également gris, tiré jusqu'aux sourcils, l'acuité peu commune du regard. Un autre jour Cagli aurait sans doute traversé la chaussée pour savoir ce que cet homme lui voulait, mais l'urgence des tâches qui l'attendaient avant le gala exigeait qu'il ne s'attardât pas davantage. Il regagna son cinquième, non sans se retourner à plusieurs reprises ; il consacra des soins patients à son habit, le brossant, le détachant, consolidant un bouton, défripant les manches, non sans songer à cet homme de la rue Saint-Martin, à la peau de son visage, une de ces peaux de noctambule des contrées radieuses et parfumées. Et quel regard!

La nuit sur Paris allait se faire et Paris préparait sa nuit. Des serpents de lumière se mordaient la queue sous les plafonds des bars, des enseignes au néon écrivaient en rouge leurs invitations à souper, en jaune leurs invitations à la danse, en vert leurs invitations aux plaisirs illusoires et coûteux. Du brûleur à gaz jaillit le chrysanthème bleu dont Cagli régla l'épanouissement sous son poisson cuivré. Il surveilla le début de la cuisson, l'esprit ailleurs, puis il commença autour de sa chambrette une ultime revue de ses acquisitions, prenant juste assez de recul pour les trouver moins fanées. Les balles de caoutchouc blanc l'attiraient. De l'ongle, il éprouva leur vernis ; il souffla dessus ; il les passa au chiffon de laine ; puis avec aisance il se mit à jongler. Son grand tour, celui qui terminerait son numéro, débuterait par ces petits exercices qu'il avait le sentiment d'exécuter avec autant de maîtrise que par le passé. Allons ! De la chance, un tant soit peu de chance, et les spectateurs oublieraient peut-être que le programme promettait la K... et qu'ils étaient venus surtout pour elle. Et si c'était le premier pas d'un nouveau départ ? Et si c'était le regain de célébrité qui le sauverait de cette gêne, qui lui épargnerait les promiscuités de l'hospice et la fin misérable qui l'y attendait ?

Il négligea de rattraper les balles qui, à sauts de puces, se dispersèrent vers les plinthes pour s'y heurter comme des souris saoules. Il pensait à un galop, un galop de Strauss ; car pour accompagner son travail il demanderait aux musiciens de jouer quelque chose dans ce goût-là. Mais c'était un air bien différent qui parvenait à ses oreilles, un air aussi peu fait que possible pour traduire le travail, fût-ce le plus délicat, et ses bras écartés s'élevaient lentement, pris de trémulation, comme ceux d'un chef d'orchestre qui veut emplir le ciel d'une symphonie grandiose. Les accords s'amplifiaient sans que pour cela il s'interrogeât sur ce qui lui arrivait, et c'était en lui comme l'impression de pouvoir agir à distance sur les choses, de les faire obéir, de les transformer. La mansarde, les quelques meubles, les objets, la vie peut-être dépendaient de la puissance de sa volonté. Ses bras s'élevaient toujours. Il *voulait* à outrance. Il n'était plus que vouloir, que concentration maximum de sa pensée... A des coups dans la porte et à des injures sur le palier, il comprit que par l'imposte, au-dessus du réchaud, l'odeur de poisson brûlé gagnait l'escalier et indisposait les voisins. Il courut couper le gaz et, devant ce qui restait de sa daurade, il renonça à son repas. Mais il avait si peu faim !

Les cris avaient cessé et les autres locataires réintégré leurs appartements quand on frappa de nouveau, plus discrètement, et cette fois Cagli alla ouvrir. L'inconnu de la rue Saint-Martin se tenait dans la pénombre du palier et sans une parole, sans qu'il en fût prié, il passa devant Cagli pour s'avancer jusqu'au milieu de la chambre. Il y avait du mécène dans la façon dont il examinait chaque chose l'une après l'autre, surtout l'habit posé sur une chaise, dont il rassemblait du pied les balles blanches, et il s'agissait bien un peu d'un mécène puisqu'il se présenta finalement comme étant M. Ross, impresario de son état, si exigeant qu'il n'engageait que des attractions de première force, au

courant par le détail de toute la prestigieuse carrière Cagli, décidé — un peu tard, il s'en excusait — à redonner au vieux magicien la célébrité qui lui revenait. M. Ross se dépensait beaucoup en parlant, un peu comme ces camelots qui vendent des bretelles sur les trottoirs, semblant ne pas vouloir laisser à Cagli le temps de poser une question ou de formuler une objection. D'ailleurs il savait tout, absolument tout, y compris l'empêchement de la danseuse, dont il venait de prendre des nouvelles, y compris l'embarras de ce brave Ferdinand et ce que Cagli pour lui rendre service allait tenter de faire à Médrano tout à l'heure.

— « C'est non seulement généreux, » dit-il, « mais c'est gagné d'avance. Surtout avec ce travail-là. »

Et du bout de sa chaussure il montra les balles blanches tandis que du geste il empêchait Cagli de protester.

Il savait tout. Il tenait d'anciens partenaires, qu'il nommait, des précisions assez troublantes sur des convictions que Cagli croyait bien n'avoir jamais confiées à personne. Il savait qu'il n'y avait de place, et qu'il n'y en avait eu, dans la vie de Cagli, que pour son art ; que Cagli l'aimait dans sa pratique, dans ses figures illustres, dans ses annales au cours des siècles ; qu'il avait ses maîtres, qu'il vénérait, et qu'à ses maîtres il en donnait de bien plus grands, ceux, ni plus ni moins, dont les saintes Ecritures révèlent les exploits : Dieu, tirant du Néant le Ciel et la Terre, créant quelque chose là où il n'y avait rien — le sommet de la magie ; Jésus, marchant sur les flots, rendant la vue à l'aveugle-né, guérissant le lépreux, ressuscitant Lazare ; Moïse, cheminant dans la colonne de feu et séparant les flots de la mer Rouge ; Josué, arrêtant le soleil... M. Ross flattait l'enthousiasme de Cagli pour ces prodiges bibliques qu'il considérait, en temps qu'impresario, comme autant de fantastiques numéros à « faire de l'or ». Mais ce que pour édifier les foules l'Absolu s'était permis, des hommes, des surhommes en fait, pouvaient ***eux aussi*** dans une certaine mesure y prétendre. Et qui, s'il vous plaît, sinon les magiciens, les plus grands bien entendu? Et comment, sinon en concentrant au maximum leur pensée, en n'étant plus tout entiers que vouloir? Ils étaient peut-être une douzaine de par le monde, y compris Cagli, avec en eux ce qu'il fallait — leur seul regard le disait — pour fissurer ce mur dont s'entoure l'impossible. S'en doutaient-ils seulement, ces douze? Et s'ils s'en doutaient, qu'attendaient-ils pour s'y essayer ?

— « Et vous, mon cher, » dit M. Ross, « laisserez-vous passer l'occasion qui se présente sans tenter sérieusement d'aller jusqu'au bout de vos possibilités? Donnant donnant, si vous voulez bien ; sur la fin de votre grand tour, ce soir, promettez-moi... »

M. Ross se tut pour regarder le plafond, et ses bras, pris de tremblement, s'élevèrent lentement.

« ...et je vous assure en échange les contrats qui vous apporteront ce que vous désirez. Pour garantie de votre tentative, je me contenterai de votre envie bien compréhensible d'échapper à jamais à tout cela. »

Et il considéra dédaigneusement la mansarde plus misérable encore dans le jour finissant.

Il refusa le siège que Cagli avançait, s'opposa à son intention de donner de la lumière, promit de le revoir avant son entrée en piste, s'excusa une fois de plus de venir si tard à son secours et, sans rien formuler de précis, lui conseilla de dire adieu dès maintenant à toute cette pauvreté.

Il ouvrit lui-même la porte. Cagli réalisa qu'il se devait de le reconduire quand M. Ross s'enfonçait déjà dans le trou obscur de l'escalier en colimaçon.

Cagli n'avait rien dit, rien approuvé, rien contesté, mais avec ce diable d'homme comment pouvoir placer un mot? D'ailleurs son hypothèse la plus chère, M. Ross la partageait, la fortifiait, en faisait une quasi-conviction sans pour cela apporter la plus petite preuve, et pendant ce temps Cagli n'avait su que s'absorber dans l'examen du regard, lequel ne s'y prêtait pas particulièrement, et dans celui du visage au teint si bizarre. A quels soins précieux M. Ross soumettait-il son épiderme ou encore dans quelle atmosphère conditionnée vivait-il?

***

Pour Ferdinand, c'était une soirée à perdre au moins deux bons kilos tant il transpirait dans son smoking de mariage devenu trop étroit. Il assurait lui-même la présentation du spectacle, sa carrure sympathique faisant oublier un texte plus ou moins bon garçon et une diction estropiée, une escouade de forts à sa disposition dans les coulisses de Médrano, une autre dans la salle à la disposition des spectateurs. L'absence de la K... pesait comme un handicap dans cette course après le succès, ce que Ferdinand mesura d'autant mieux, sur les dix heures, quand il vit arriver Cagli, Cagli les mains dans les poches, souriant, surexcité, mais sans le moindre matériel ou accessoire. Eh quoi ! Pas une méchante table où poser un vase, un haut de forme, des bricoles? Pas une fichue malle? Pas seulement ça? Le vieux comprit l'affolement de Ferdinand rien qu'à sa mine ; il exhiba les cinq balles blanches, il cligna jusqu'à s'en tordre la bouche et, au lieu de s'expliquer, il pirouetta comme ces grands-pères cascadeurs du répertoire 1900.

Cagli poussait les portes des loges, répondait à l'indignation des occupants par des paroles sans suite, passait des écuries à la ménagerie, retournait au va-et-vient des garçons de piste qui le bousculaient dans leur précipitation. C'était l'odeur surtout qui le grisait et il s'attachait à retrouver ses composants, ravi de les identifier l'un après l'autre, se demandant comment il avait pu les oublier. La fièvre des coulisses fortifiait son assurance et les réactions de la salle le transportaient autant que s'il avait été pour quelque chose dans le succès que les autres s'attiraient. Depuis le matin, d'ailleurs, depuis qu'il savait qu'il participerait à ce gala, c'était comme une poussée de vigueur, de lucidité, de confiance en soi. Il réussirait, pas au point cependant où l'entendait M. Ross, lequel, surgi comme par enchantement, lui rappela sa promesse et disparut aussitôt. Il écartait même jusqu'à l'idée d'une défaillance, d'un incident,

et tout bas il remerciait la danseuse que la grippe retenait à la chambre.

Après les judokas, le plancher mobile débarrassé de leur tapis, ce fut son tour. Il y alla carrément, méprisant cette espèce de flottement dû aux regrets de ne pas voir la K..., et tout de suite il s'en trouva d'impressionnés par cette entrée d'un pas ferme, entrée encouragée par les acclamations des diables et des commis des halles qui, aux places du pourtour, avaient reçu de Ferdinand la consigne d'aider Cagli du mieux qu'ils le pourraient. L'habit transformait son allure et grâce à une énergie de tous les instants, le bonhomme se tenait parfaitement droit. La tête haute, le revers de soie sans une ride, les cheveux bas sur la nuque, la taille comme une guêpe et presque pas de postérieur, Cagli rappelait ces chefs d'orchestre d'un dessin enlevé qui ornent les affiches des concerts avec Offenbach ou Johann Strauss au programme. Devant le microphone, précieux auxiliaire, il trouva les mots et les tours de langage pour effacer l'humeur houleuse de cette salle à qui un inconnu, un grand-père de plus, offrait de l'illusion, alors qu'elle espérait de la danse classique d'une science incontestée. Et au tout premier rang, sans perdre une minute, Cagli recruta deux spectateurs, deux bonnes volontés, une jeune femme en corselet de taffetas et de perles, puis un quadragénaire visiblement content de sa personne, tandis que M. Ross, qui n'était là que pour Cagli, entre ses dents d'or blanc pour lui seul murmurait : « Pas mal, pas mal encore, ce vieux débris. »

Quelques exercices adroits, distraitement suivis, puis le spectateur qui assistait le vieux débris sentit glisser son pantalon. Cagli attira l'attention sur ce caprice subit ; il recueillit quelques applaudissements, les premiers, outre les gros rires des forts, et avant que la situation devînt trop grotesque il invita complaisamment son collaborateur à prendre congé.

Le vaporeux d'un tulle mauve pris dans les doigts et l'épaule nue sous la caresse d'un paradis tombé du chignon, la spectatrice se révéla aussi avisée qu'une partenaire de métier. Ils travaillèrent dix bonnes minutes, leurs manipulations aux gestes gracieux coupées de spirituels bavardages, opérant par instant non plus comme dans un cirque, mais comme dans un salon, pour un cercle d'intimes. Enjouée de tenir cachée tant de pièces de cinq francs, la dame elle-même, Cagli hésitant, retira la dernière de sa poitrine aux lignes pures, tandis que d'instinctifs soupirs gonflaient des rangées de plastrons glacés, tandis que l'ovation soulevée gagnait les moins enthousiastes. Et s'il y eut un moment de flottement, le dernier, ce fut pour confier à une compagne ou à un voisin de fauteuil que, mon dieu, on avait affaire à un maître. Ferdinand, jusqu'ici les pieds sur des épines, sentit la partie gagnée. M. Ross suivit de son regard transperçant cette femme élégante qui regagnait sa place et il déplora de ne pouvoir l'associer à ce contrat que, son numéro terminé, il allait offrir à Cagli.

Alors Cagli sortit de sa poche les cinq balles blanches et il annonça qu'il allait avoir l'honneur d'exécuter un tour de sa création, présenté

pour la première fois, il y avait de cela vingt-deux ans, sur l'une des plus grandes scènes de l'Amérique. Ceci dit, il jongla pendant quelques secondes, puis il lança les balles au hasard en priant les spectateurs de vérifier qu'elles n'étaient nullement truquées. Un temps mort s'offrait ; Cagli en profita pour faire un petit signe à l'orchestre, qui attaqua un galop, pour inspecter méticuleusement la surface du plancher mobile qu'on débarrassait du microphone et scruter l'ombre des cintres où luisait le métal des barres fixes.

Son modeste matériel récupéré, son public bien « en main » et la conviction qu'une partie capitale allait se jouer, il commença par se planter au centre de la piste et jongler, rattrapant les balles tantôt par devant, tantôt dans son dos, ou encore par dessous sa jambe repliée, dévoilant ainsi un autre aspect de son savoir-faire. Il les reçut toutes les cinq à la fois dans ses mains jointes, passereaux blancs convergeant à tire-d'aile vers le nid, et, les jambes fléchies, il les lança d'un coup à l'assaut des trapèzes. Elles amorçaient leur descente que deux douzaines de coquelicots, avec un son de flèches en rafale, vinrent se piquer autour de Cagli dans les panneaux du plancher. Il porta les mains à ses tempes, il mima la surprise de s'en sortir indemne, il récolta vivement les balles au sommet de leur rebond, puis il jongla de nouveau. L'intérêt du tour n'apparut qu'après la seconde flexion des jambes et le second lancer des balles quand, cette fois, il plut des iris bleus. On avait l'impression, des gradins, que les fleurs s'échappaient des balles au faîte de leur ascension et que d'en bas, d'un appel de l'index, Cagli accomplissait le miracle. D'une jonchée à l'autre, ce qui constituait un charme supplémentaire, l'espèce et la couleur variaient ; et le murmure bien franc, la nette approbation du public, commença lorsque Cagli fit pleuvoir des chrysanthèmes aux grosses têtes jaunes. Montées sur tiges d'acier lestées à la pointe, les fleurs descendaient avec suffisamment de vitesse pour se ficher à la perpendiculaire dans les planches. Cagli les avait longtemps cherchées, aux Puces, et malgré la puissance des projecteurs on ne remarquait ni le papier chiffonné des pétales, ni leurs teintes plus ou moins passées. Et successivement il s'abattit des œillets, des soucis, des tulipes, des iris de nouveau, et ceux qui avaient déjà vu quelque chose du même genre durent convenir qu'il y manquait cette variété et cette ampleur. On était pris par le désir de voir Cagli poursuivre sans désemparer sa petite besogne d'horticulteur sorcier en se demandant, tout de même, jusqu'où il pourrait bien mener sa réussite. Jusqu'où? N'eût été sa réserve de fleurs qui s'épuisait, il se sentait parti pour fleurir toute la piste, les coulisses, les loges, le contrôle, le boulevard, de Barbès à Clichy. La maîtrise des meilleurs jours de sa carrière atteinte et dépassée, rien ne paraissait faire obstacle à rien. Vouloir, il n'y avait plus qu'à *vouloir* de plus en plus, et cette fois-ci, et ce soir... Oui, peut-être que *ce soir*... Un état inhabituel, jamais soupçonné, le laissait espérer. Jusqu'à la fatigue qui semblait s'y prêter, une fatigue à la périphérie d'un corps absolument vide, où le cœur décomposait ses chocs vigoureux. Jusqu'au col empesé qui sauvait du laisser-aller en poussant droit dans

les chairs. Une dernière fois les balles en gerbe. Une dernière fois les balles au nid. Une flexion rapide et une goulée d'air : hop ! les balles aux cintres. Une foison de grands glaïeuls étoffaient le massif et marquaient la fin du numéro ; ils vibraient encore sur leurs tiges que, bras écartés et tout entier vouloir, Cagli suppliait les voûtes de Médrano, des ondes de chaleur aux épaules, à la gorge, à la face, des battements à tout rompre dans la poitrine. La salle l'acclamait ; l'orchestre prolongeait la finale, une note bien trop grave pour en terminer avec un galop. Ferdinand, au bord de la piste, se frottait les mains de satisfaction. M. Ross se disposait à donner beaucoup, et immédiatement, pour recevoir ensuite mais combien davantage. Postés aux dégagements et aux sorties, les forts hurlaient sans retenue leur gratitude à ce Cagli qu'on savait habile mais pas à ce point-là, à ce vieux monsieur très bien, piqué dans l'extase comme un derviche tourneur sur le point de s'abattre. Et quand l'ovation ne fut plus que le fait des exaltés et de la claque, quand déjà la fringale du public réclamait l'attraction suivante, les bravos cessèrent tout net et une clameur d'admiration déroula sa vague. Puis le charivari devint tel, surtout aux travées supérieures, que quelque chose de peu ordinaire devait se produire, ce que Cagli, s'arrachant à l'effort, finit quand même par comprendre. Ses forces se retiraient de lui, il vacilla en se retournant, et ce qu'il vit faillit l'achever mieux qu'un coup de merlin : son parterre, sa corbeille *vivait !* Ces fleurs, qui n'atteignaient pas ses genoux quand il les avait achetées, ces fleurs factices croissaient à vue d'œil ; des boutons s'épanouissaient comme on en voit — grâce au ralenti — s'épanouir au cinéma ; des feuilles naissaient aux tiges et palpitaient en se défroissant ; des corolles s'ouvraient pour un printemps exceptionnel et pressé. Et, comme sous une brise venue des cintres, une onde multicolore parcourait toutes ces têtes.

Son parterre vivait ! Ces incursions aux frontières vertigineuses où l'avaient mené, au cours de la journée, deux ou trois tentatives de concentration intense de la pensée, c'était donc pour en arriver là. C'était pour faire la preuve de cette vieille présomption, pour s'élever à ces sommets réservés aux Maîtres des maîtres. Il se traîna jusqu'à son massif, mais le reste de ses forces y passa. Une rose montait vers lui en se tortillant ; elle montait et grossissait d'autant plus vite que, cessant de lutter, ses jambes se dérobaient sous lui. Il sentit le plancher à ses genoux pour en perdre aussitôt la notion, ce qui se reproduisit avec le délicat parfum de cette rose géante dont les coquetteries lui brouillaient la vue. Le vertige s'empara de lui. Tout en essayant de se relever, il s'adressa à Dieu. Des grincements lui répondirent à travers la note que l'orchestre faussait, à travers les vivats de tous ces gens qui ne pouvaient pas savoir, de tous ces gens qui n'admettraient jamais... Admettre quoi, quand lui-même n'était sûr de rien ? Il voulut faire un geste vers le public, lui expliquer ; il voulut appeler M. Ross, le prier de tout expliquer à sa place ; mais l'épuisement lui fourrait le nez au cœur du monstre. Admettre quoi ? M. Ross l'entendait-il ? Un grand rire lui parvint du haut des cintres, le rire inquiétant de quelqu'un qui avait l'air de passer. Il

ouvrit la bouche pour appeler au secours. Les pétales s'y poussèrent comme s'ils ne se trouvaient plus là qu'à cette fin ; ils se multiplièrent sous ses dents, à son palais, à sa luette, et avec cette prolifération fraîche la mort entra en lui.

Ferdinand emporta dans ses bras ce pantin désarticulé. M. Ross, sa besogne de pourvoyeur accomplie, sortit du cirque et, sans la moindre hâte, s'en fut prévenir de cette arrivée le Maître que Cagli ne s'était jamais donné.



La planète du dieu

(*Father*)

par PHILIP JOSÉ FARMER

(FIN)

RÉSUMÉ. — *La planète Abatos n'est pas une planète comme les autres ; elle a la réputation d'être inabordable. Un astronef y a atterri sans qu'on en entende plus parler, et deux autres ont été empêchés de s'en approcher comme par une barrière. Aussi, quand l'astronef* La Mouette *est victime d'une avarie mystérieuse à proximité d'Abatos, le capitaine et son second, Givens, ne peuvent se défendre de l'inquiétude. L'appareil parvient cependant à se poser normalement sur la planète, et ses passagers y prennent pied. Parmi ceux-ci, il y a deux prêtres, l'évêque André — tourmenté par sa foi — et le père John Carmody, un bon vivant ; un jeune couple d'amoureux en fuite clandestinement, Pete Masters et Kate Lejeune (l'employé pauvre et la fille de son riche patron) ; une alcoolique invétérée, Mrs. Recka ; le médecin du bord, Chandra Blake. Au premier abord, Abatos semble un monde idyllique, mais les occupants de l'astronef, en étudiant la flore et la faune, font bientôt des découvertes singulières : tous les arbres et tous les animaux ont exactement le même âge (et celui-ci est de dix mille ans !) ; tous les animaux sont adultes et fonctionnellement parfaits, et tous sont des femelles ; dans de bizarres « arbres à gelée », se trouvent des squelettes d'animaux ; les herbivores se laissent tuer docilement par les carnivores et ce sont de grands singes qui viennent ensuite ramasser les ossements pour les déposer dans la gelée à l'intérieur des arbres... C'est alors que le père John et l'évêque André rencontrent le « propriétaire » d'Abatos : un être surhumain qui se fait appeler « Père ». Celui-ci fait montre de quelques-uns de ses pouvoirs : guérir les maux, commander aux bêtes qui sont ses « filles », les ressusciter à partir des squelettes conservés dans les arbres. Il a dit aux prêtres avant de les quitter qu'ils pouvaient « devenir comme lui » et le* remplacer *sur cette planète où il est arrivé dix mille ans plus tôt. En compagnie du capitaine Tu, le père John part ensuite rencontrer Père de nouveau et ni l'un ni l'autre ne peuvent s'empêcher d'être subjugués par sa présence.*



Au bord de la prairie, Carmody déclara :

— « Il n'y a qu'une chose à faire. Réunir un Conseil de la Question de Jairus. Heureusement, » ajouta-t-il à l'adresse du capitaine Tu, « vous avez les qualités requises d'un laïc pour agir en tant que modérateur. Je vais demander l'autorisation de l'évêque, mais je suis sûr qu'il conviendra que c'est la seule chose à faire. Nous ne pouvons pas entrer en rapports avec nos supérieurs et renvoyer à leur jugement la décision. C'est à nous qu'en incombe la responsabilité. »

— « C'est un fardeau terrifiant. »

Une fois arrivés à l'astronef, ils demandèrent l'évêque, mais on leur dit qu'il s'était enfoncé dans la forêt peu de temps auparavant. Les radios de poignet fonctionnaient, mais André ne répondit pas. Inquiets, ils décidèrent de partir tous les deux à sa recherche. Ils suivirent le sentier qui menait au lac, tandis que Tu restait en communication intermittente avec un hélicoptère qui tournoyait au-dessus d'eux. L'appareil avait signalé que l'évêque n'était pas sur les bords du lac, mais Carmody pensait qu'il pouvait être encore en route, ou peut-être assis à méditer en quelque endroit.

A deux kilomètres de la *Mouette*, ils le découvrirent étendu au pied d'un arbre à gelée de dimensions exceptionnelles. Tu s'arrêta brusquement.

— « Il a une attaque, mon père. »

Carmody s'assit sur l'herbe, le dos tourné à l'évêque. Il alluma une cigarette, mais la jeta et l'écrasa sous son talon, aussitôt.

— « J'oubliais qu'*il* ne veut pas que nous fumions dans les bois. Non par crainte d'incendie. Mais *il* n'aime pas l'odeur du tabac. »

Tu restait debout près du prêtre, le regard fixé sur la silhouette qui se tordait au pied de l'arbre.

— « N'allez-vous pas le secourir? Il va se déchirer la langue ou se démettre un membre. »

Carmody courba les épaules et hocha la tête :

— « Vous oubliez qu'*il* a guéri nos maux pour nous démontrer son pouvoir. Ma dent gâtée, l'alcoolisme de Mrs. Recka, les crises de Son Excellence. »

— « Mais, mais... »

— « Son Excellence s'est mise volontairement en état de soi-disant crise et ne risque pas de se briser les os ou de se manger la langue. Je voudrais bien que ce ne soit pas plus compliqué. Alors, je saurais que faire. En attendant, je vous conseille d'agir décemment et de vous détourner vous aussi. Cela ne m'a pas plu la première fois que j'ai vu ce spectacle. Et cela ne me plaît pas davantage maintenant. »

— « Vous refusez de le secourir, mais moi, je vais fichtre bien m'en occuper. »

Tu fit un pas et s'immobilisa, le souffle coupé. Carmody jeta un coup d'œil, puis se leva :

— « Ce n'est rien. Ne vous alarmez pas. »

L'évêque avait eu un dernier et violent spasme du bassin, qui avait

totalement soulevé du sol son corps arqué. En même temps, il avait poussé un gros sanglot. Quand il retomba, il s'abîma dans le silence et l'immobilité.

Toutefois, ce n'était pas lui que regardait Tu, mais le creux de l'arbre. Il en sortait un grand serpent blanc marqué de triangles noirs sur le dos. Il avait la tête de la grosseur d'une pastèque ; ses yeux d'un vert vitreux étincelaient ; ses écailles dégoulinaient de gelée à filaments blancs.

— « Mon Dieu, » fit Tu. « Finira-t-il jamais? Il continue à se dévider. Il doit bien avoir cent mètres de long. »

Il porta la main à sa poche où était un sono. Carmody le retint d'un signe de tête.

— « Ce serpent ne nous veut aucun mal. Au contraire, si je comprends un peu ces animaux, il sait vaguement qu'on vient de lui rendre la vie, et il en éprouve un sentiment de gratitude. Peut-être qu'*il* leur donne conscience de leur résurrection pour pouvoir se chauffer à la chaleur de leur adoration automatique. Mais, naturellement, *il* n'admettrait jamais ce que fait cette bête en ce moment. Si vous l'avez remarqué, *il* ne peut pas supporter de toucher sa progéniture d'occasion. Avez-vous remarqué qu'après avoir touché Masters, il s'est lavé les mains avec l'eau de la noix de coco? Les fleurs et les arbres sont les seuls objets qu'il manipule. »

Le serpent avait projeté sa tête au-dessus de celle de l'évêque et lui touchait le visage de sa langue rapide. André poussa un grognement et ouvrit les yeux. En voyant le reptile, il eut un frisson de peur, puis il se calma et laissa la bête le caresser. Après s'être rendu compte qu'elle ne lui voulait aucun mal, il lui caressa le dos à son tour.

— « En tout cas, si l'évêque devait prendre la succession de Père, il donnerait au moins à ces bêtes ce qu'elles ont toujours désiré et qu'elles n'ont jamais obtenu de *lui* : de la tendresse et de l'affection. Son Excellence ne déteste pas ces femelles. Pas encore. » Il ajouta en enflant la voix : « J'espère bien que cela ne se produira pas. »

Avec un sifflement d'alarme, le serpent se coula dans l'herbe. André s'assit, hocha la tête comme pour s'éclaircir les idées et se leva pour les accueillir. Son visage n'avait plus la même douceur qu'en caressant le serpent. Il était sévère et sa voix était un défi :

— « Vous trouvez que c'est décent de venir m'espionner? »

— « Pardon, Votre Excellence, nous ne vous espionnions pas. Nous vous cherchions parce que nous avons décidé que la situation exige la réunion d'un Conseil de la Question de Jairus. »

— « Nous étions inquiets parce que Votre Excellence semblait souffrir d'une attaque, » ajouta Tu.

— « Vraiment? Vraiment? Mais je croyais qu'*il* avait supprimé... je veux dire... »

— « *Il* l'a fait, » dit tristement Carmody. « Je me demande si Votre Excellence me permettra d'émettre une opinion. Je pense que vous n'avez pas eu de crise épileptoïde en même temps que le serpent reprenait une

nouvelle vie. Votre attaque n'était qu'une imitation de votre maladie.

» Je vois que vous ne me comprenez pas. Voyons. A Wildenwooly, le médecin pensait que votre mal avait une origine psychosomatique et il vous a ordonné d'aller à Ygdrasil pour vous faire soigner par un spécialiste. Avant de partir, vous m'avez dit qu'il pensait que vos symptômes étaient un comportement symbolique et indiquaient l'origine du mal : le refoulement de... »

— « Je pense que cela suffit, » dit froidement l'évêque.

— « Je n'avais pas l'intention d'en dire davantage. »

Ils se remirent en marche vers l'astronef. Les deux prêtres restèrent en arrière du capitaine qui avançait les yeux droit devant lui.

L'évêque reprit d'une voix hésitante :

— « Vous aussi, à notre première rencontre avec *lui*, vous avez fait l'expérience de la gloire — peut-être dangereuse, mais magnifique — de ramener les morts à la vie. Je vous ai observé, comme vous l'avez fait pour moi. Vous n'êtes pas resté insensible. D'accord, vous n'êtes pas tombé sur le sol, vous n'avez pas à moitié perdu connaissance. Mais vous avez tremblé et gémi d'extase. »

Il baissa les yeux, puis, comme honteux de ses hésitations, il les releva pour fixer durement son interlocuteur.

« Avant votre conversion, vous étiez un fort bon vivant. Dites-moi, John, est-ce que cette sorte de paternité ne ressemble pas à ce qu'on éprouve avec une femme? »

Carmody détourna les yeux.

« Je ne veux ni votre pitié ni votre dégoût, » dit André. « Je ne vous demande que la vérité. »

Carmody poussa un profond soupir.

— « Oui, les deux sensations sont très proches. Mais la paternité en question est encore plus intime, parce qu'une fois qu'on l'a commencée, il n'y a absolument pas moyen de rompre l'intimité ; tout votre être — corps et âme — se fond et se concentre dans l'acte. Le sentiment d'unité — si désiré dans l'autre forme d'union et qui fait si souvent défaut — est ici inévitable. Vous avez l'impression d'être à la fois le recréateur et le recréé. Après, vous avez en vous une part de l'animal — comme vous le savez — parce qu'il y a dans votre cerveau une petite étincelle qui est une parcelle de sa vie, et quand l'étincelle bouge, vous savez que l'animal que vous avez ressuscité est en train de bouger. Et quand l'étincelle faiblit, vous savez qu'il dort ; quand elle s'allume vivement, vous savez qu'il est pris de panique ou qu'il éprouve une émotion violente. Et quand l'étincelle meurt, vous savez que la bête est morte aussi.

» Le cerveau de Père est une constellation d'étincelles analogues, de millions d'étoiles qui reflètent brillamment la vitalité de leurs propriétaires. *Il* sait où se trouve chaque unité de vie sur la planète, *il* sait quand la bête meurt, *il* attend que la chair se soit reformée sur les os, et alors, *il* fait acte de paternité...

» Extase, oui, mais quel en est le prix? De quel châtiment la paye-

t-on? Ce monde est beau, certes, mais n'est-il pas stérile? N'est-il pas un cul-de-sac? Bon, n'en parlons plus pour le moment. Je voulais simplement rappeler à Votre Excellence que ce pouvoir et cette gloire procèdent d'un sentiment d'union et de domination sur des animaux. Ce monde est *son* lit, mais qui voudrait y demeurer couché à jamais? Et pourquoi désire-t-*il* le quitter à présent, s'il est si magnifique? Pour faire le bien? Ou le mal?

V

Une heure après, ils entraient tous les trois dans la cabine de l'évêque et s'installaient autour de la table ronde et nue qui en occupait le centre. Carmody portait un petit sac noir qu'il mit sous son fauteuil, sans commentaires. Ils étaient vêtus de robes noires et, dès qu'André eut prononcé la prière initiale et rituelle, ils mirent les masques du fondateur de l'ordre. Pendant un instant, le silence régna tandis qu'ils se contemplaient sous la sécurité d'un anonymat présumé, avec leurs traits artificiels et identiques : peau brune, cheveux crêpus, nez épaté, lèvres épaisses. En même temps que l'expression concentrée d'un Africain de l'Ouest, le fabricant des masques avait réussi à leur conférer la douceur et la noblesse légendaires de l'âme qui avait été celle de Jairus Cbwaka.

Le capitaine Tu parla entre ses lèvres serrées :

— « C'est sous le signe de son amour et de Son amour que nous sommes réunis ici pour définir — s'il y a lieu — la tentation à laquelle nous sommes soumis et pour nous défendre contre elle — s'il y a lieu. Parlons en frères, en nous souvenant chaque fois que nous nous entre-regardons et que nous voyons ainsi le visage du fondateur, qu'il ne se mit jamais en colère — sauf une unique fois — et n'oublia jamais son amour — sauf une unique fois. Rappelons-nous les tortures que lui fit éprouver cet oubli, ainsi que ce qu'il nous a instruits de faire, prêtres ou laïques. Montrons-nous dignes de son esprit en la présence de l'apparence de ses traits. »

— « Je préférerais que vous ne débitiez pas les paroles si vite, » dit l'évêque, « une telle allure détruisant l'esprit de la chose. »

— « Cela n'arrange rien que vous me critiquiez. »

— « Le blâme est mérité. Je vous prie de me pardonner. »

— « Naturellement, » dit Tu, un peu gêné. « Naturellement. Voyons, si nous passions aux affaires importantes? »

— « Je parle au nom de Père, » dit l'évêque.

— « Je m'élève contre Père, » dit Carmody.

— « Voici ma thèse : Père représente les forces du bien. *Il* a offert à l'Eglise le monopole du secret de la résurrection. »

— « Antithèse. Père représente les forces du mal, car *il* va déchaîner sur la Galaxie une force qui détruira l'Eglise si cette dernière tente de la monopoliser. En outre, même si l'Eglise refusait de s'y intéresser,

cette force détruirait l'humanité en tous lieux et, par conséquent, notre Eglise même. »

— « Développement de la thèse. Toutes *ses* actions tendent au bien. Exemple : *il* nous a guéris de nos maux grands et petits. Exemple : *il* a empêché les rapports charnels entre Masters et Kate Lejeune et a peut-être fait de même envers Mrs. Recka et Givens. Exemple : *il* a amené les premiers à avouer qu'ils avaient volé l'argent du père de Kate Lejeune et, depuis lors, celle-ci est venue me demander mes conseils spirituels. Elle semble avoir pris très sérieusement ma suggestion de ne plus avoir de rapports avec Masters et de retourner vers son père, si l'occasion s'en présente, en vue de trouver une solution au problème, avec son consentement. Elle étudie un manuel que je lui ai prêté et peut éventuellement se rapprocher de l'Eglise. Ce sera dû à l'influence de Père, et non de Masters qui a toujours négligé l'Eglise bien qu'il soit nominalement un adepte de notre religion. Exemple : Père est miséricordieux, car *il* n'a pas permis au léopard de faire du mal à Masters, alors même que ce dernier avait tenté de *le* tuer. Et *il* a dit au capitaine de faire sortir Masters de la prison, car *il* n'a peur de rien et notre code criminel est au-dessous de son entendement. *Il* est sûr que Masters ne recommencera pas ; par conséquent, pourquoi ne pas oublier que celui-ci a dérobé une arme dans le magasin de la fusée, pourquoi ne pas lui rendre la liberté? Nous usons de la force pour appliquer le châtiment et ce n'est pas nécessaire, car selon les lois de la psychodynamique qu'*il* a dégagées au cours de dix mille ans de solitude, quiconque use de la violence comme d'un moyen pour parvenir à une fin se punit soi-même, se prive d'une partie de ses pouvoirs. Même *son* premier acte de faire descendre la nef ici *lui* a causé tant de peine qu'il se passera un certain temps avant qu'*il* retrouve la plénitude de *son* énergie psychique.

» Je propose donc que nous acceptions *son* offre. Il ne peut résulter aucun mal du fait qu'*il* veuille voyager comme passager. Bien que, naturellement, je ne dispose pas de fonds personnels, j'établirai une traite sur l'Ordre pour le prix de *son* billet. Et je prendrai *sa* place sur Abatos pendant *son* absence.

» Rappelez-vous également que la décision du présent conseil n'engage nullement l'Eglise à accepter *son* offre. Nous *le* prendrons seulement sous notre protection pendant un temps limité. »

— « Antithèse. J'ai une déclaration d'ensemble qui répond à la plupart des points de la thèse. C'est que le pire des maux est celui qui affecte les apparences du bien, de telle sorte qu'il faut chercher assidûment pour distinguer le vrai visage qui se cache sous le masque. Il ne fait aucun doute que Père ait appris notre code moral auprès de la survivante du *Hoyle*. *Il* évite tous rapports trop étroits avec nous pour que nous n'ayons pas l'occasion d'étudier son comportement en détail.

» Toutefois, il ne s'agit encore que de spéculations. Ce qu'on ne saurait nier, c'est que cet acte de résurrection constitue un stupéfiant, le plus insidieux et le plus puissant auquel l'humanité ait jamais été soumise. Dès qu'on a connu les extases qui en découlent, on en souhaite

davantage. Et, comme le nombre de ces actes est limité par le nombre des morts disponibles, on souhaite augmenter le nombre des morts pour jouir d'actes plus fréquents. Et l'organisation de Père sur cette planète combine un maximum de tentations à un maximum d'occasions. Une fois qu'un homme a goûté le plaisir de l'acte, il envisage sérieusement de transformer son propre monde à l'image d'Abatos.

» Est-ce là ce que nous souhaitons? Je réponds : non. Je prédis que si Père quitte cette planète, *il* ouvrira la voie à cette possibilité. Est-ce que tout homme qui sera doué de ce pouvoir n'aura pas tendance à se considérer comme un dieu? Ne se montrera-t-il pas, à l'instar de Père, mécontent du chaos originel de la planète? Ne jugera-t-il pas insupportable la réussite du progrès et le manque de perfection? Ne modifiera-t-il pas les squelettes de ses créatures pour en éliminer toutes traces évolutives et fabriquer des squelettes parfaits? Ne supprimera-t-il pas l'accouplement entre animaux — et peut-être entre ses semblables humains — en laissant les mâles périr sans les ressusciter, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des femelles plus soumises et aimables, et qu'il n'y ait plus la moindre chance de voir naître des petits? Ne fera-t-il pas un jardin de sa planète, un beau paradis, mais stérile et incapable de progrès? Pensez, par exemple, à la façon de chasser de ces grosses et paresseuses bêtes de proie. Pensez à ces désastreuses conséquences, du point de vue de l'évolution. Au commencement, elles choisissaient de tuer les herbivores les plus lents et les plus stupides. Cela a-t-il eu pour résultat de faire naître de nouvelles générations plus agiles et intelligentes? Pas du tout. En effet, les morts étaient ranimés, repris et tués de nouveau. Et ainsi de suite. De telle sorte que maintenant, lorsque le léopard ou la louve partent en chasse, les bêtes qui ne sont pas encore conditionnées se sauvent, alors que les conditionnées restent paralysées et tremblantes et se soumettent gentiment au massacre comme des animaux domestiques à l'abattoir. Et celles qui n'ont pas été dévorées se remettent à paître paisiblement tout près de la tueuse tandis qu'elle dévore leur sœur. Nous sommes sur une planète façonnée, où le même événement se reproduit jour après jour selon la même glissière bien polie.

» Et pourtant, Père, cet amoureux de la perfection, a fini par s'ennuyer et désire trouver un monde brut où *il* puisse travailler jusqu'à ce qu'*il* l'ait amené au même point qu'Abatos. Cela se poursuivra-t-il à jamais, jusqu'à ce que la Galaxie ne soit plus cette multitude de mondes magnifiquement différents les uns des autres, mais ne compte plus que des reproductions d'Abatos, sans la moindre distinction? Je vous avertis que c'est là un des dangers les plus réels.

» Quelques points de moindre importance : *il* est un meurtrier, car *il* a causé l'avortement de Kate Lejeune et... »

— « Objection. *Il* soutient que c'est accidentellement que Kate a fait une fausse couche, qu'*il* n'avait lancé ses deux bêtes aux trousses de Masters et elle que parce qu'ils se livraient à l'acte charnel. Et *il* n'a pu le tolérer.

» Remarque. Cette attitude plaide en *sa* faveur et démontre qu'*il* est bon et *se* range du côté de l'Eglise et de Dieu. »

— « Remarque. Cela n'aurait fait aucune différence à *ses* yeux si Pete et Kate avaient été unis par les liens sacrés du mariage. *Il* s'oppose aux rapports charnels *en soi*. Pourquoi, je n'en sais rien. Peut-être que cet acte le blesse dans ses attributs, car *il* est le seul créateur de vie sur ce monde. Mais je prétends que *son* intervention était mauvaise puisqu'elle a eu pour résultat la perte d'une vie humaine. Et qu'*il* savait qu'il en serait ainsi... »

— « Remarque, » fit l'évêque un peu irrité. « Autant que nous sachions, nous sommes sur une planète où n'existent ni la mort vraie ni le péché réel. Nous avons apporté avec nous ces deux monstruosités, et *il* ne les supporte ni l'une ni l'autre. »

— « Remarque. Nous n'avons pas demandé à venir, nous y avons été forcés. »

— « Point d'ordre, » dit le modérateur. « D'abord, la Question, puis l'énoncé de la tentation, comme l'exigent les règles. Si nous acquiesçons et que Père vienne avec nous, l'un de nous doit rester pour *le* remplacer. Autrement, maintient-*il*, ce monde se détruira et tombera en ruines en *son* absence. »

Le modérateur s'interrompit, puis reprit : « Pour quelque raison particulière, c'est à vous deux qu'*il* a limité son choix d'un remplaçant. »

— « Remarque, » dit l'évêque. « Nous sommes les deux seuls candidats parce que nous avons juré abstinence totale de l'acte de chair. Père semble croire que les femmes sont encore de plus vastes vases d'impureté que les hommes. *Il* dit que la copulation physique entraîne une diminution de l'énergie psychique indispensable à l'acte de résurrection et *il* insinue également que l'acte charnel a quelque chose de sale — ou devrais-je plutôt dire de trop purement physique et animal. Naturellement, je ne pense pas que *son* attitude se justifie totalement, et je ne conviens pas que toutes les femmes soient sur le même plan que les bêtes. Mais vous devez vous rappeler qu'*il* n'a pas vu une femme depuis dix mille ans et que peut-être la femelle de *son* espèce justifie *sa* réaction. J'ai cru comprendre d'après sa conversation qu'il existe un large fossé entre les sexes de *sa* race, sur *sa* planète d'origine. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de manifester de la bonté envers nos passagères. *Il* se refuse à les toucher, c'est entendu, mais *il* dit aussi que tout contact physique avec nous *lui* est pénible, parce que cela *le* prive de *sa* — comment dirai-je — sainteté. D'autre part, avec les fleurs et les arbres... »

— « Remarque. Ce que vous venez de nous dire souligne l'anomalie de *sa* nature. »

— « Objection, objection. Vous avouez vous-même que vous n'oseriez pas dire une pareille chose en *sa* présence, que vous êtes écrasé par l'impression de puissance qu'*il* dégage.

» Remarque. *Il* se comporte comme un être qui a fait vœu de chasteté ; peut-être que *sa* nature est telle que le contact trop étroit *le* salit,

au sens figuré. Je considère cette attitude religieuse comme un point de plus en *sa* faveur. »

— « Remarque. Le diable lui-même peut se montrer chaste. Mais dans quel but? Par amour de Dieu ou par peur de la saleté? »

— « Il est temps, » dit Tu, « temps de se rétracter s'il y a lieu. La thèse et l'antithèse ont-elles modifié leurs vues sur un point ou sur l'ensemble? N'hésitez pas à l'avouer. L'orgueil doit tomber devant l'amour de la vérité. »

La voix de l'évêque demeura ferme :

— « Pas de changement. Et permettez-moi d'affirmer à nouveau que je ne pense pas que Père soit Dieu. Mais *il* a des pouvoirs comparables à ceux de Dieu. Et l'Eglise devrait les utiliser. »

Carmody se leva et empoigna le bord de la table. Il penchait agressivement la tête en avant, son attitude en contraste frappant avec la douceur triste de son masque.

— « L'antithèse ne signale non plus aucune modification. Très bien. La thèse déclare que Père a des pouvoirs comparables à ceux de Dieu. Moi je dis : l'homme aussi, dans une certaine mesure. L'homme est limité à ce qu'il peut faire subir aux choses matérielles par des moyens matériels. Je soutiens que Père est également limité par ces mêmes moyens, et qu'il n'y a absolument rien de surnaturel dans *ses* soi-disant miracles. En fait, l'homme même peut faire ce que fait Père, même si ce n'est qu'à un niveau élémentaire.

» J'ai discuté sur le plan spirituel, espérant influer sur la thèse par des arguments spirituels avant de vous révéler mes découvertes. Mais je n'ai pas réussi. Très bien. Je vais vous dire ce que j'ai appris. Peut-être alors la thèse changera-t-elle de position. »

Il se tut pour ramasser son petit sac noir qu'il posa sur la table devant lui. Il se remit à parler, la main sur le sac, comme pour y concentrer l'attention.

« J'ai pensé que les pouvoirs de Père n'étaient peut-être que le prolongement de ce que nous, humains, sommes capables de faire. Les *siens* sont sans doute plus subtils, parce qu'*il* bénéficie de connaissances beaucoup plus anciennes que les nôtres. Après tout, nous sommes capables de rajeunir les vieux, de telle sorte que notre vie couvre à présent cent cinquante ans. Nous fabriquons des organes de chair artificielle. Nous pouvons ranimer les morts pour un temps limité, à condition de les réfrigérer suffisamment vite et de nous mettre aussitôt au travail. Nous avons même façonné un cerveau organique élémentaire — à peu près au niveau de celui du crapaud. Le sentiment du surnaturel et la panique que nous ressentons devant *lui* ne sont pas choses nouvelles non plus. Nos propres rayons-sono créent un effet semblable. Pourquoi n'utiliserait-*il* pas des méthodes analogues?

» Le seul fait que nous *l*'ayons vu entièrement nu et sans machine à la main ne signifie nullement que *ses* effets soient causés par une émission mentale. Nous ne pourrions imaginer de science sans l'apport

d'un mécanisme. Mais s'*il* disposait d'autres moyens? Par exemple, les arbres à gelée, qui manifestent des phénomènes électromagnétiques? Qu'est-ce que ce faible bourdonnement que nous avons perçu?

» J'ai donc emprunté à l'ingénieur un microphone et un oscilloscope, fabriqué un détecteur de son, j'ai mis le tout dans un sac, et je suis allé fureter. Et j'ai pu observer que Son Excellence employait également bien son temps avant le conseil, en allant *lui* parler de nouveau. Pendant cette conversation, les arbres à gelée du voisinage émettaient des infrasons à quatre et treize cycles. Vous connaissez leurs effets. Les premiers effectuent un massage des entrailles et causent des mouvements péristaltiques. Les seconds déclenchent une vague insurmontable d'oppression. Il y avait encore d'autres sons — infra et ultra.

» J'ai quitté le voisinage de Père pour faire des recherches ailleurs. Et aussi pour réfléchir. C'est un fait significatif, je pense, que nous n'ayons eu que peu d'occasions ou d'envies de méditer depuis que nous sommes ici. Père nous a bousculés sans cesse, nous a empêchés de retrouver notre équilibre. Visiblement, *il* cherche à nous embrouiller l'esprit par une succession trop rapide d'événements.

» J'ai réfléchi promptement, et je suis arrivé à la conclusion que l'acte de résurrection lui-même n'était pas déclenché par *son* étincelle génétique. Loin de là. L'acte est complètement automatique, et se produit quand le corps nouvellement reconstitué est prêt à recevoir le choc de la bio-électricité dégagée par la gelée protoplasmique.

» Toutefois, *il* sait quand le corps est prêt et *il* recueille les longueurs d'onde de la vie renaissante, *il* s'en nourrit. Comment? Il doit exister une inter-liaison entre *ses* ondes cervicales et celles de la gelée. Nous savons que nous pensons par symboles, et qu'un symbole mental est la combinaison complexe d'ondes cervicales émettant une série d'images isolées. *Il* déclenche par *sa* pensée des mécanismes préétablis dans la gelée, en agissant par la projection mentale d'un symbole.

» Cependant, tout le monde n'en est pas capable, puisque nous deux, prêtres, abstinents de l'acte charnel, sommes les seuls qui puissions en dehors de lui recueillir les ondes. Evidemment, il faut que l'homme présente une certaine disposition psychosomatique. Pourquoi? Je ne sais pas. Peut-être le processus a-t-il une phase spirituelle. Mais n'oubliez pas que le diable lui-même est d'essence spirituelle. Néanmoins, les interactions corps-esprit demeurent un domaine obscur. Je ne saurais résoudre les problèmes, je ne peux qu'émettre les hypothèses.

» Quant à *sa* capacité de guérir à distance les maux, *il* doit en établir le diagnostic et le traitement par l'intermédiaire de l'arbre à gelée. L'arbre reçoit et transmet, il recueille les ondes anormales ou malsaines que nos cellules malades émettent et il envoie les ondes saines qui suppriment ou annulent tout ce qui est malsain. Il n'y a rien de miraculeux dans le processus. Il est conforme aux données de la science matérialiste.

» Je présume que lorsqu'*il* est arrivé ici pour la première fois, Père

a pleinement compris que les arbres déterminaient l'extase, et que *lui* ne faisait que s'y accorder. Mais après des milliers d'années de solitude et un état quasi continu d'extase stupéfiante, *il* s'est créé l'illusion que c'était *lui* qui donnait l'étincelle à la nouvelle vie.

» Quelques points demeurent mystérieux. Comment s'est-il emparé de notre astronef? Je ne sais pas. Mais *il* était au courant du système d'un moteur de translation grâce à la survivante du Hoyle et c'est ainsi qu'*il* a pu émettre les ondes voulues pour neutraliser le fonctionnement de la protéine dans nos réserves mnémoniques de l'espace normal. *Il* a pu faire émettre à la fois tous les arbres à gelée d'Abatos, piège qui ne pouvait manquer d'attraper une nef au passage.

— « Qu'est devenu *son* astronef d'origine? » demanda Tu.

— « Si nous abandonnions la *Mouette* pendant dix mille ans pour vivre au grand air, qu'arriverait-il? »

— « Elle se transformerait en un tas de rouille. Même pas. »

— « Tout juste. Je présume sérieusement que Père avait un laboratoire bien équipé à son bord quand *il* a débarqué ici. *Sa* science avait la possibilité de modifier les gènes à volonté et *il* s'est servi de ses instruments sur les arbres originaux pour les muter en arbres à gelée. Ceci nous explique pourquoi *il* a pu transformer les caractéristiques génétiques des animaux de telle sorte que leurs corps aient perdu leurs vestiges évolutifs et soient devenus des organismes fonctionnels parfaits. »

Le petit homme masqué se rassit. L'évêque se leva. Il parlait d'une voix étouffée :

— « En admettant que vos recherches et vos présomptions indiquent que les pouvoirs de Père sont des truquages d'où la spiritualité est absente — et en toute sincérité, je dois avouer que vous semblez avoir raison — tout en l'admettant, je n'en parle pas moins en faveur de Père. »

Le masque de Carmody s'inclina à gauche :

— « Comment? »

— « Oui. Nous devons à l'Eglise de lui remettre ce merveilleux instrument, cet outil, qui, comme toute chose dans l'univers, peut être orienté vers le mal ou vers le bien. En vérité, il est impératif qu'elle en ait le contrôle, de façon à pouvoir prévenir ceux qui voudraient en faire mauvais usage, de façon à devenir plus forte et à s'attirer davantage de fidèles. Pensez-vous que la vie éternelle ne constitue pas une puissante attraction?

» Voyons, vous dites que Père nous a menti. Moi, j'affirme que non. *Il* ne nous a jamais dit que *ses* pouvoirs fussent purement spirituels. Peut-être, étant d'une autre race, a-t-*il* surestimé notre capacité de compréhension, pensant naturellement que nous comprendrions par nous-mêmes de quelle façon *il* opère.

» Toutefois, ce n'est pas là l'essence de ma thèse. Cette essence, c'est que nous devons emmener Père et laisser à l'Eglise le soin de décider si elle *l*'accepte ou non. Ce faisant, nous ne courons aucun danger, car

il sera seul parmi des milliards d'êtres. Et si nous *le* laissons ici, nous risquons de nous attirer des reproches, et peut-être une sanction plus lourde de la part de l'Église, pour nous être montrés assez pusillanimes pour refuser *son* don.

» Je resterai donc ici, même si mes raisons paraissent douteuses à certains qui n'ont aucun droit de me juger. Je suis l'instrument de Dieu tout comme Père ; il est juste que nous soyons utilisés tous les deux au mieux de nos possibilités ; Père ne fait de bien ni à l'Église ni à l'homme tant qu'*il* reste ici ; je supporterai ma solitude en attendant votre retour grâce à la pensée que je le fais comme un serviteur qui prend plaisir à accomplir son devoir. »

— « Et quel plaisir ! » s'écria Carmody. « Non ! Je demande que nous rejetions Père une fois pour toutes ! Je doute fort qu'*il* nous permette de repartir, car *il* pensera que, pris entre la nécessité de passer notre vie ici et la mort — et je ne crois pas qu'il nous ressusciterait si nous ne disions pas oui — nous consentirons à sa volonté. Et *il* fera également en sorte que nous soyons confinés à bord de la nef. Nous n'oserons pas mettre le pied dehors, car nous serons aussitôt bombardés d'ondes de panique ou attaqués par *ses* bêtes. Toutefois, ceci reste à voir. Je désire poser une question à la thèse : pourquoi ne pas nous contenter de *lui* refuser, et *lui* laisser le soin de quitter Abatos sur un autre astronef? *Il* peut facilement en attraper un autre. Ou peut-être, si nous parvenons à nous échapper, pourrions-nous envoyer une fusée gouvernementale pour enquête. »

— « Père m'a expliqué que nous sommes *sa* seule chance. *Il* risque d'attendre encore dix mille ans avant qu'un autre astronef se laisse prendre. Ou une éternité. Voici ce qui se passe. Vous savez que la translation d'une nef d'un point de l'espace normal à un autre se produit instantanément, du point de vue d'un observateur à l'extérieur. Théoriquement, l'engin fait pivoter les deux coordonnées de son axe particulier, sans tenir compte du temps, disparaît de son point de départ et reparaît simultanément à son point d'arrivée. Toutefois, à la suite d'un effet de décharge, il se produit des simulacres de l'astronef, formés de champs magnétiques, qui s'irradient en six points à partir du lieu de départ et poursuivent ensuite une accélération continue selon six angles droits à partir de ces points. On appelle ces images des « fantômes ». Leur existence s'appuie sur les équations de Guizot qui expliquent comment les ondes électromagnétiques peuvent dépasser la vitesse de la lumière, bien que nous sachions déjà grâce à Auschweig qu'Einstein se trompait en affirmant que la vitesse de la lumière constituait la vitesse absolue.

» A présent, si vous traciez une ligne droite de Wildenwooly à Ygdrasil, vous verriez qu'Abatos ne se situe pas entre les deux, mais qu'elle est sur le côté d'Ygdrasil. Toutefois, elle se trouve sur le prolongement d'un angle droit. Ainsi, un des « fantômes » se trouve y passer. Le filet électromagnétique projeté par les arbres a arrêté net le « fantôme ». En conséquence, la *Mouette* a été litttéralement aspirée le long de la ligne de force et a suivi ce « fantôme » sur Abatos au lieu d'aller sur Ygdrasil.

J'imagine que nous avons dû faire une apparition d'une milliseconde à notre destination, puis nous avons été ramenés brutalement ici. Naturellement, nous ne nous en sommes pas plus rendu compte que les habitants d'Ygdrasil ne nous ont vus.

» Donc... les voyages de Wildenwooly à Ygdrasil sont peu fréquents et il faut que le filet soit en concordance parfaite avec le fantôme, autrement ce dernier passe entre les mailles. Par conséquent, *il* a peu de chances d'effectuer une autre capture. »

— « D'accord, et c'est bien pourquoi *il* ne nous permettra jamais de repartir. Si nous partons sans *lui* et que nous envoyions un croiseur pour enquêter, il sera peut-être muni de dispositifs de défense pour lutter contre les radiations des arbres. Nous représentons donc *son* unique chance. Et je répète *non*, même si nous devons rester ici à l'abandon ! »

La discussion se poursuivit orageusement pendant quelques minutes, puis Tu demanda les résolutions finales :

— « Très bien. La cause est entendue. L'antithèse a exposé le danger de cette tentation, à savoir, faire de l'homme un pseudo-dieu stérile et anarchiste.

» La thèse soutient que le péril serait de repousser un don qui rendrait à nouveau notre Eglise universelle, par le nombre comme par les possibilités, parce qu'elle détiendrait littéralement et physiquement les clefs de la vie et de la mort.

» Thèse, voulez-vous voter? »

— « Je vote que nous acceptions l'offre du Père. »

— « Antithèse? »

— « Non. Je refuse. »

Tu posa ses grandes mains osseuses sur la table.

— « En mes qualités de modérateur et d'arbitre, je suis d'accord avec l'antithèse. »

Il ôta son masque. Les autres, comme s'ils répugnaient à reprendre à la fois leur identité et leurs responsabilités, se défirent lentement de leurs déguisements. Ils se regardaient farouchement, sans faire attention au capitaine qui toussait bruyamment. De même qu'ils avaient laissé tomber leurs faux visages, ils avaient effacé toute trace de leur soi-disant amitié fraternelle.

— « En toute franchise, » dit Tu, « je dois vous signaler une chose. En tant que membre laïc de l'Eglise, je peux me montrer d'accord pour rejeter Père en qualité de passager, mais comme capitaine d'une nef de la Compagnie Saxwell, il est de mon devoir en cas d'arrêt non prévu de prendre à mon bord tout naufragé qui désire s'en aller, à la condition qu'il ait le prix de son transport et qu'il y ait place pour lui. Telle est la loi de la Fédération. »

— « Je ne pense pas que nous ayons à présent à nous inquiéter que quelqu'un *lui* paye le transport, » dit le Père. « Cependant, si par hasard, *il* en avait le prix, cela vous poserait un beau dilemme. »

— « Oui, n'est-ce pas? Il faudrait naturellement que je fasse rapport sur mon refus. Je passerais en jugement et je risquerais de perdre mon

poste, pour rester à terre tout le reste de ma vie, sans doute. Une telle pensée... m'est intolérable. »

— « La séance a été fatigante, » dit André en se levant. « Je vais me promener dans les bois, et si je rencontre Père, je *lui* ferai part de notre décision. »

Tu se leva à son tour :

— « Le plus tôt sera le mieux. Demandez-*lui* de réactiver notre translateur immédiatement. Nous ne perdrons même pas de temps à décoller de façon orthodoxe. Nous nous transférerons, quitte à faire un relèvement ultérieurement. L'essentiel, c'est de partir. »

Carmody fouilla dans sa robe pour prendre une cigarette.

— « Moi, je pense que je vais aller dire deux mots à Pete Masters. J'arriverai peut-être à lui mettre un peu de plomb dans la cervelle. Ensuite, j'irai aussi dans les bois. Il y a encore beaucoup à apprendre dans le coin. »

Il suivit des yeux l'évêque qui sortait.

— « Cela m'a été pénible de devoir m'opposer à mon supérieur, » dit-il à Tu. « Mais il manque à Son Excellence, ce grand homme, la compréhension qu'on acquiert quand on a soi-même beaucoup péché. »

Il tapota son ventre rebondi et sourit comme si tout était pour le mieux, mais il manquait de conviction.

« Il n'y a pas que de la graisse sous ma ceinture. Il y a des années de vie et d'expériences emmagasinées là. Rappelez-vous que j'ai pu survivre à la Joie de Dante, ma planète natale. J'ai eu ma pleine ventrée de mal. Dès que j'en découvre le goût, je le recrache. Je vous le dis, Capitaine, ce Père, c'est de la pourriture vieille de dix mille ans ! »

— « Vous n'avez pas l'air d'en être tellement sûr. »

— « Et qui peut se montrer assuré dans ce monde aux apparences changeantes où l'on manque de connaissances vraies? »

VI

Masters avait été relâché après avoir promis à Tu qu'il ne causerait plus de difficultés. Carmody, ne trouvant pas le jeune homme à l'intérieur, sortit pour l'appeler avec sa radio de poignet. Pas de réponse.

Toujours porteur de son sac noir, le père s'enfonça dans les bois aussi vite que le lui permettaient ses courtes jambes. Il chantonnait en passant sous les puissants branchages, il appelait les oiseaux ; il s'arrêta pour s'incliner gravement devant un héron avec des cercles violet foncé autour des yeux, puis partit d'un éclat de rire quand l'oiseau répondit d'un cri qui ressemblait à un écoulement d'eau dans un évier. Finalement, il s'assit sous un bouleau et s'épongea le visage avec son mouchoir.

— « Seigneur, Seigneur, il y a plus de choses dans Votre univers... Sûrement Vous devez avoir le sens de l'humour, » fit-il à haute voix. « Toutefois, je ne dois pas identifier mon point de vue purement humain avec le Vôtre et tomber dans l'hérésie anthropomorphique. »

Il s'interrompit et reprit d'une voix plus basse, comme pour éviter que Quelqu'un l'entende :

« Et, en définitive, pourquoi pas? Ne sommes-nous pas en un certain sens le centre de la Création, l'image même du Créateur? Sûrement que *Lui* aussi éprouve parfois le besoin de se détendre et trouve son soulagement dans le rire. Peut-être que *Son* rire ne se traduit pas par un bruit sans signification, mais s'exprime à un niveau hautement économique et didactique. Peut-être qu'*Il* fabrique une nouvelle Galaxie, au lieu de rire aux éclats. Ou qu'*Il* remplace un gloussement par la propulsion, sur l'échelle de Jacob de l'évolution, d'une espèce nouvelle vers un état plus humain.

» Ou, pour désuet que cela puisse paraître, qu'*Il* se délecte de faire un miracle, pour démontrer à *Ses* enfants que *Son* univers ne marche pas absolument comme une horloge. Les miracles sont le rire de Dieu. Hum, pas mal. Voyons, où ai-je laissé mon carnet de notes? Je le savais. Dans ma cabine. Cela m'aurait fait un magnifique début d'article. Bon, tant pis. Je m'en souviendrai sans doute, et si je l'oublie, la postérité n'en mourra pas. Mais elle en sera d'autant plus pauvre et... »

Il s'arrêta en entendant Masters et Kate Lejeune tout près. Il se leva et se dirigea vers eux en les appelant pour qu'ils ne pensent pas qu'il les épiait.

Ils étaient face à face, de part et d'autre d'un énorme champignon. Kate s'était tue, mais Pete, le visage aussi rouge que sa chevelure, continua de parler d'une voix coléreuse tout comme si le prêtre n'avait pas existé. Il brandissait le poing et, de son autre main, tenait fortement le manche d'une scie énergétique.

— « C'est mon dernier mot ! Nous ne rentrons pas à Wildenwooly. Et ne te figure pas que ton père me fait peur. Je n'ai peur de personne. Naturellement, qu'il ne portera pas plainte contre nous. Il peut se permettre la grandeur d'âme, c'est la Fédération qui nous poursuivra à sa place. Es-tu assez bête pour oublier que la loi exige que le Corps de Santé emprisonne quiconque a été signalé comme coupable de pratiques malsaines? Ton père a dû prévenir les autorités d'Ygdrasil, maintenant. On nous arrêtera dès que nous y débarquerons. Et nous serons mis dans une institution. Qui ne sera pas la même pour nous deux. Ils n'envoient jamais dans le même lieu ceux qui ont été partenaires en méfaits. Et qu'est-ce qui me dit que je ne te perdrai pas alors? Ces foyers de réhabilitation transforment les gens, leur donnent un point de vue différent. Tu pourrais ne plus m'aimer. Sans doute que ça leur plairait. Ils diraient que tu reprends une attitude saine en te débarrassant de moi. »

Kate le fixa de ses grands yeux violets.

— « Oh ! Pete, cela n'arrivera jamais. Ne parle pas ainsi. En outre, papa ne nous signalera pas. Il sait qu'on m'emmènerait pour longtemps et il ne pourrait pas le supporter. Il ne renseignera pas le gouvernement ; il enverra ses propres gens nous chercher. »

— « Ouais? Et la dépêche adressée à la *Mouette* juste avant le départ? »

— « Papa n'y parlait pas de l'argent. On ne nous aurait détenus que comme délinquants juvéniles. »

— « Bien sûr, et ses bandits m'auraient rossé, puis abandonné dans la Forêt de Twogee. Ça te ferait plaisir? »

Les yeux de Kate s'emplirent de larmes.

— « Je t'en prie, Peter, tu sais bien que je t'aime plus que n'importe qui au monde. »

— « Bon, c'est vrai ou ce ne l'est pas. En tout cas, tu sais que le curé est au courant du vol et que c'est son devoir de nous moucharder. »

— « Je suis peut-être prêtre, » intervint Carmody, « mais cela ne m'empêche pas d'être humain. Je n'aurais pas la moindre envie de vous signaler. Tout curieux que je sois, je ne suis pas mal intentionné. Je voudrais vous aider dans vos difficultés, quoique pour le moment, je l'avoue, j'aie plutôt envie de vous expédier mon poing sur le nez, étant donné votre façon de parler à Kate. Mais là n'est pas la question. L'important, c'est que je ne suis nullement forcé d'en parler aux autorités, même si votre acte ne m'a pas été avoué en confession.

» Je pense, cependant, que vous devriez suivre le conseil de Kate et aller tout avouer à son père en lui demandant son consentement. Peut-être consentirait-il à votre mariage si vous lui promettiez d'attendre d'être en mesure de subvenir dans l'aisance aux besoins de Kate. Et si vous lui prouviez ainsi que votre amour pour elle ne se borne pas au désir physique. Pensez à ses sentiments. La question l'intéresse tout autant que vous. Plus encore, car il la connaît depuis plus longtemps que vous, et il y a plus longtemps qu'il l'aime. »

— « Ah ! que le diable l'emporte et toute la séquelle ! » cria Pete.

Il alla s'asseoir sous un arbre à vingt mètres de distance. Kate pleurait silencieusement. Carmody lui tendit un mouchoir et lui dit :

— « Il est un peu mouillé de sueur, mais il est purifié par la sanctification. »

Il sourit de sa saillie avec tant de joie et de moquerie à son propre égard que Kate ne put s'empêcher de lui sourire en retour. Tandis qu'elle séchait ses larmes, il lui tendit la main.

« Vous êtes douce et patiente, Kate, et fort amoureuse d'un homme qui, je le crains, souffre d'un tempérament emporté et violent. Maintenant, dites-le-moi franchement, votre père n'est-il pas très semblable? N'est-ce pas en partie pour cette raison que vous vous êtes enfuie avec Pete, pour vous éloigner d'un père jaloux, à la tête chaude, trop exigeant? Et ne vous êtes-vous pas aperçue, depuis, que Pete ressemble tellement à votre père que vous avez simplement échangé une image pour son double? »

— « Vous êtes très perspicace, mais j'aime sincèrement Pete. »

— « Néanmoins, vous devriez rentrer chez vous. S'il vous aime vraiment, Pete vous suivra et tentera d'aboutir à une entente honnête

avec votre père. Après tout, vous devez bien avouer que ce n'était pas bien de lui prendre cet argent. »

— « C'est exact, » fit-elle en fondant de nouveau en larmes. « Je ne veux pas montrer de faiblesse et rejeter toute la faute sur Peter, car j'étais d'accord pour prendre l'argent, même si l'idée venait de lui. Je l'ai fait dans un moment de faiblesse. Et depuis, cela n'a pas arrêté de me tourmenter. Même quand j'étais dans la cabine avec lui et que j'aurais dû éprouver un bonheur délirant, cela me tourmentait encore. »

Masters se leva d'un bond et s'avança vers eux en balançant sa scie. C'était un outil dangereux, avec une mince lame, large et ajustable, qui s'étalait en éventail à partir du boîtier du moteur. Il tenait la scie à la façon d'un pistolet, une main autour de la crosse, le doigt sur la détente.

— « Bas les pattes, » dit-il.

Kate retira sa main à l'étreinte de Carmody, mais elle se tourna vers le jeune homme d'un air de défi.

— « Il ne me fait pas de mal. Il m'apporte une chaleur et une compréhension sincères, il veut m'aider. »

— « Je les connais, ces vieux curés, il fait pression sur toi pour pouvoir te peloter et te pincer et... »

— « Vieux? » éclata le père. « Ecoutez, Masters. Je n'ai que quarante ans... » Puis il éclata de rire. « Vous avez failli me faire mettre en colère, hein? » Il se retourna vers Kate. « Si nous réussissons à quitter Abatos, retournez chez votre père. Je serai installé à Breakneck pendant un certain temps; venez me voir aussi souvent que vous le désirez et je ferai de mon mieux pour vous venir en aide. Bien que j'entrevoie pour vous quelques années de martyre, prise que vous serez entre deux feux comme Pete et votre père, je pense que vous avez des qualités solides. Même sous votre apparence fragile, extrêmement séduisante, et tout à fait pelotable et pinçable, » ajouta-t-il avec une lueur malicieuse dans les yeux.

A ce moment, une biche arriva en gambadant dans la petite clairière. De couleur rouille, marquée de petites taches blanches bordées de noir, sans frayeur dans ses grands yeux liquides et noirs, elle s'approcha d'eux en dansant et tendit des narines curieuses vers Kate. Elle paraissait se rendre compte que Kate était la seule femelle présente.

« Evidemment, celle-ci n'est pas conditionnée à se faire tuer par les bêtes de proie, » dit Carmody. « Viens, ma beauté. Je crois bien que j'ai apporté un peu de sucre en prévision d'une occasion semblable. »

La jeune fille poussa une exclamation de joie et caressa le museau humide de la biche. La bête lui lécha la main. Pete renifla de dégoût.

— « D'ici à ce que tu l'embrasses... »

— « Pourquoi pas? » Elle posa les lèvres sur le museau de la bête.

Il devint encore plus rouge. En grimaçant, il poussa le tranchant de la scie contre le cou de l'animal et appuya sur la détente. La biche s'abattit, entraînant Kate dans sa chute, car cette dernière n'avait pas

eu le temps de dénouer ses mains passées autour de la bête. Le sang jaillit sur la scie, sur la poitrine de Pete et sur les bras de Kate. Le bord en éventail de l'instrument, qui émettait des ondes supersoniques capables de couper dans le granit, avait découpé une mince tranche à travers les cellules de l'animal.

Masters était livide, les yeux écarquillés.

— « Je l'ai à peine touchée. Je ne voulais pas presser sur la détente. J'ai dû lui entamer la jugulaire. Ce sang, ce sang... »

Carmody était pâle lui aussi et sa voix tremblait :

— « Heureusement, la biche ne restera pas morte. Mais j'espère que vous vous souviendrez de la vue de ce sang la prochaine fois que vous vous mettrez en colère. Il aurait tout aussi pu s'agir d'un être humain, vous savez. »

Il se tut pour tendre l'oreille. Les bruits de la forêt avaient cessé, suivis d'une vague de silence, comme l'ombre d'un nuage. Alors, apparurent les grandes jambes et les yeux de pierre de Père.

Sa voix tonnait autour d'eux comme s'ils eussent été sous une cascade.

— « Colère et mort dans l'air ! Je les sens quand les bêtes de proie ont faim. Je suis venu rapidement, car je savais que ces tueurs-là n'étaient pas carnassiers. Et je suis venu également pour une autre raison, Carmody ; l'évêque m'a parlé de vos recherches et de vos conclusions erronées, ainsi que la décision que vous avez imposée au capitaine et à lui. Je suis venu pour vous démontrer à quel point vous vous êtes trompé sur mes pouvoirs et pour vous enseigner l'humilité envers vos supérieurs. »

Masters poussa un cri étranglé, prit de sa main sanglante la main de Kate et s'enfuit, mi-courant, mi-trébuchant, la traînant derrière lui. Carmody, qui tremblait, n'en resta pas moins immobile.

— « Arrêtez vos ondes soniques. Je sais de quelle manière vous faites naître la crainte et la panique en mon cœur. »

— « Votre appareil est dans votre sac. Vérifiez. Voyez si les arbres émettent des radiations. »

Obéissant, le père John réussit après quelques maladresses à ouvrir le sac. Il fit tourner une aiguille. Ses yeux s'agrandirent quand elle eut fait le tour du cadran.

— « Vous êtes convaincu? Pas de soniques à ce niveau? Maintenant... gardez un œil sur votre oscilloscope et l'autre sur moi. »

Père ramassa dans la cavité d'un arbre voisin une pleine poignée de gelée et l'appliqua sur la partie ensanglantée du cou de la biche.

— « Cette chair liquide va refermer la blessure, qui est d'ailleurs petite, et reconstituer les cellules détruites. La gelée envoie des ondes sondeuses dans les régions voisines de la blessure, identifie leur structure, en déduit celle des cellules manquantes ou endommagées et commence à les rétablir. Mais seulement si je dirige le processus. Et je peux, quand c'est nécessaire, me passer de la gelée. Je n'en ai pas besoin, car mon pouvoir est bénéfique, venant de Dieu. Il faudrait que vous passiez

dix mille ans sans personne autre que Dieu à qui parler. Alors, vous comprendriez qu'il m'est impossible de faire autre chose que le bien, que je lis dans le cœur mystique des choses, que je sens les battements de ce cœur plus proches encore que ceux de mon corps. »

Il avait placé sa main devant les yeux vitreux. Quand il la retira, les yeux étaient de nouveau humides, noirs, brillants, et les flancs de la biche s'élevaient et s'abaissaient. Aussitôt, elle se redressa sur ses sabots, poussa son museau vers Père, se trouva écartée par sa main levée, fit demi-tour et partit en bondissant.

— « Peut-être auriez-vous envie de convoquer une nouvelle Question, » rugit Père. « Si je comprends bien, des preuves nouvelles l'autorisent. Si j'avais su que vous étiez aussi curieux qu'un singe — et que vous aviez la faculté de raisonner d'un singe également — je vous aurais montré exactement de quoi je suis capable. »

Le géant s'éloigna à grands pas. Carmody le suivit des yeux. Ebranlé, il se demanda : « Erreur? Erreur? Aurais-je manqué d'humilité, aurais-je méprisé le sens de perception de Son Excellence parce qu'il n'a pas mon expérience... Je le croyais. Ai-je lu trop de choses dans son mal? Me suis-je trompé sur les origines de celui-ci? » (Il prit une profonde inspiration.) « Eh bien, si je me suis trompé, je le confesserai. Et en public. Mais comme cela me rend petit. Un pygmée qui piétine entre les jambes de géants, les faisant trébucher dans ses efforts pour se montrer plus grand qu'eux. »

Il se mit en marche. D'un geste distrait, il tendit la main vers une branche d'où pendaient de gros fruits semblables à des pommes.

« Hmm. Délicieux. Facile de vivre dans ce monde. Pas besoin d'avoir faim ni de craindre la mort. On pourrait s'engraisser dans la paresse, se trouver à l'aise à Sion, jouir de l'extase de la recréation. C'est bien ce qu'une partie de ton âme désirait, n'est-ce pas? Dieu sait que tu es assez gros, et si tu donnes aux autres l'impression de déborder d'énergie, ce n'est souvent qu'au prix d'un grand effort. Tu dois ignorer la fatigue, paraître impatient de travailler. Et tes paroissiens, et tes supérieurs même, qui sont mieux placés pour savoir, trouvent naturel que tu te donnes du mal et ne se demandent jamais si tu n'es pas, toi aussi, fatigué, découragé, ou sceptique. Ici, tout cela ne se poserait plus. »

La pomme à demi mangée fut jetée pour être remplacée par les fruits brun-rouge d'un buisson. Il les mangeait en fronçant le sourcil et en marmonnant, les yeux toujours fixés sur les épaules et la chevelure dorée de Père.

« Et pourtant...? »

Au bout d'un moment, il rit doucement.

« C'est vraiment paradoxal, John Carmody, que tu en sois réduit de nouveau à envisager la possibilité de te laisser tenter après en avoir dissuadé André et Tu. Et ce serait une leçon éternelle — une leçon dont tu aurais, j'espère, l'intelligence de tirer profit — si tu parvenais à te persuader de changer d'avis. Peut-être te fallait-il cela parce que tu n'as pas réfléchi combien la tentation était forte pour l'évêque, parce

que tu éprouvais à son égard un certain mépris — oh, à peine ! — du fait qu'il avait si facilement cédé et toi si facilement résisté.

» Ha, tu te croyais si fort, tu avais tant d'années d'expérience sous ta ceinture ! Tu n'étais enflé que de graisse et de vent, Carmody. Gonflé d'ignorance et d'orgueil. Et maintenant, tu dois accoucher de l'humiliation. Non, de l'humilité plutôt, car il y a une différence entre les deux, selon l'attitude qu'on prend. Que Dieu te donne la clairvoyance d'y accéder.

» Et avoue-le, Carmody, avoue-le. Même encore sous le choc d'avoir vu mourir la biche, tu as éprouvé de la joie parce que tu avais un prétexte pour ranimer éventuellement la bête et ressentir à nouveau cette extase dont tu sais qu'elle devrait être interdite, car elle constitue bien un stupéfiant et arrache ton esprit à la tâche essentielle de ton sacerdoce. Et tout en te disant que tu ne le ferais pas, ta résolution était faible, elle manquait de conviction.

» D'autre part, Dieu n'éprouve-t-il pas l'extase quand Il crée, puisqu'Il est l'Artiste? Cela ne fait-il pas partie de la Création? Ne devrions-nous pas l'éprouver également? Mais si nous l'éprouvons, ne tendrons-nous pas à nous assimiler à Dieu? Pourtant, Père affirme qu'*il* sait d'où *lui* viennent *ses* pouvoirs. Et s'*il* agit en se tenant à l'écart — *noli me tangere* — on pourrait *l'*en excuser en raison de *ses* dix mille années de solitude. Dieu sait qu'il y eut des saints assez excentriques pour avoir subi le martyre des mains mêmes de l'Église qui devait par la suite les canoniser.

» Mais c'est un stupéfiant, cette histoire de résurrection. Et si oui, tu as raison alors, et l'évêque a tort. Cependant, l'alcool, les aliments, les livres et des tas d'autres choses peuvent à la longue devenir des drogues. On peut dominer l'envie qu'on en a, on peut les prendre avec modération. Pourquoi pas la résurrection, une fois surmonté le premier flot d'ivresse? Pourquoi pas, en vérité? »

Il jeta les baies et prit un fruit qui ressemblait à une banane, avec une écorce brune et tendre, au lieu d'une peau molle.

« Hmm. *Il* fait bien la cuisine. On dirait du rôti de bœuf avec de la sauce et une pointe d'oignon. Bourré de protéine, je parie. Rien d'étonnant que Père soit si massivement, si fantastiquement mâle, viril, tout en étant rigoureusement végétarien.

» Ah ! tu te parles trop. Une mauvaise habitude que tu as contractée sur la Joie de Dante et dont tu ne t'es jamais débarrassé, même après la nuit de ta conversion. Terrible époque, Carmody, et ce n'est que par la grâce... Bon, pourquoi ne la boucles-tu pas, Carmody? »

Il s'accroupit soudain derrière un buisson. Père était arrivé à une grande colline qui s'élevait par-delà la forêt et qui ne portait aucune végétation, à l'exception d'un unique arbre géant à son sommet. L'énorme O qui s'ouvrait à sa base indiquait sa nature, mais alors que les autres de la même espèce avaient le tronc rougeâtre et des feuilles vert clair, celui-ci avait une écorce d'un blanc brillant et un feuillage d'un vert si foncé qu'il paraissait noir.

Autour de ses monstrueuses racines blanches qui se gonflaient au-dessus du sol, il y avait une foule de bêtes. Lionnes, léopards, louves, une grosse vache noire, un rhinocéros, un gorille à face écarlate, un éléphant, un oiseau géant capable d'éventrer un éléphant d'un coup de bec, un lézard vert à crête, de la taille d'un homme, et bien d'autres encore. Elles restaient toutes ensemble, s'agitant nerveusement, mais ne faisant pas attention les unes aux autres, et silencieuses.

En voyant Père, toutes poussèrent ensemble un rugissement étouffé, profond. Et, s'écartant de son chemin, elles lui firent une haie.

Carmody eut le souffle coupé. Ce qu'il avait pris pour les racines blanches de l'arbre, c'étaient des ossements entassés, des monceaux de squelettes.

Père s'arrêta devant eux, il se retourna et s'adressa aux bêtes sur un ton rythmé, dans une langue inconnue, en faisant des gestes comme pour décrire des roues grandes et petites qui s'emmêlaient. Puis il se baissa et se mit à ramasser les crânes un à un, les embrassant sur leurs dents grimaçantes et les reposant doucement. Pendant ce temps, les bêtes restaient couchées, silencieuses, immobiles, comme si elles eussent compris ce qu'il disait et ce qu'il faisait. Peut-être était-ce la vérité, en un sens, car une vague les parcourait comme un signe avant-coureur.

Le père John, les yeux fixes, murmura :

— « Des crânes humanoïdes. De *sa* taille. Est-*il* arrivé ici en compagnie d'êtres semblables à *lui* et sont-ils morts? Ou les a-t-*il* tués? Dans ce cas, pourquoi ces simulacres d'amour, ces embrassades? »

Père reposa le dernier de ces objets funèbres, leva les mains au ciel, puis les abaissa à se toucher les épaules.

« *Il* est venu du ciel? Ou veut-*il* exprimer qu'*il* s'identifie au ciel? A tout l'univers, peut-être? Panthéisme? Ou quoi? »

Père se mit à crier si fort que Carmody faillit bondir et se découvrir. Les bêtes grondèrent en antiphonie. Le prêtre serra les poings et leva les yeux, le regard farouche. Il semblait pris de rage. Il avait l'air d'une bête de proie, tellement son visage grimaçant ressemblait aux masques des bêtes assemblées. Celles-ci aussi étaient prises de fureur. Les félins miaulaient. Les pachydermes barrissaient. La vache et les ours mugissaient. Le gorille se battait la poitrine. Le lézard sifflait comme une machine à vapeur.

De nouveau Père cria. Alors, l'enchantement qui les contenait se brisa. La meute se jeta en masse sur le géant. Sans résister, il s'abattit sous le flot agité des dos poilus. Une fois, sa main se leva au-dessus de la mêlée, en un geste circulaire comme pour accomplir un rite. Puis elle disparut dans la gueule d'une lionne, et le bras d'où jaillissait le sang retomba.

Carmody se tordait sur le sol, les doigts emmêlés à l'herbe, se retenant visiblement de bondir pour prendre part à la curée. Au moment où il vit arracher la main de Père, il se leva, mais son expression n'était plus la même. Il y avait dans ses traits de la frayeur et de l'horreur. Il s'enfuit dans les bois, courbé pour que les buissons le dissimulent à la

vue des animaux. Une fois, il s'arrêta contre un arbre et vomit, puis il reprit sa course.

Derrière lui s'enflait la clameur des tueuses enivrées de sang.

VII

L'énorme lune striée comme un melon se leva peu après le coucher du soleil. Ses rayons brillaient sur l'hémisphère de la *Mouette* et sur les visages blancs des hommes réunis à l'orée du bois. Le père John sortit des ténèbres. Il s'arrêta et s'écria :

— « Que se passe-t-il? »

Tu se dégagea du groupe. Il montra le hublot principal ouvert au flanc de la nef, d'où sortait un flot de lumière.

— « *Lui?* Déjà ! » souffla Carmody.

La majestueuse silhouette restait immobile au pied de l'échelle mobile, attendant comme si elle pouvait se permettre de patienter encore dix mille ans.

La voix de Tu, malgré sa colère, laissait percer le doute.

— « L'évêque nous a trahis ! Il *lui* a parlé de la loi qui nous oblige à *l'*accepter et *lui* a donné l'argent du voyage ! »

— « Et que comptez-vous faire? » dit Carmody d'une voix plus rude qu'à l'ordinaire.

— « Faire? Que puis-je faire d'autre que *le* prendre à bord? Le règlement l'exige. Si je refuse... eh bien, je perds ma place. Vous le savez. Je peux au maximum retarder le départ jusqu'à l'aube. L'évêque changera peut-être d'avis d'ici là. »

— « Où est Son Excellence? »

— « Ne lui donnez pas de l'Excellence, à ce traître ! Il est parti dans les bois pour devenir un nouveau Père. »

— « Il faut le retrouver et le sauver de lui-même ! »

— « Je vous accompagne. Je le laisserais bien aller tout seul en enfer, sauf que les ennemis de notre Eglise se moqueraient de nous. Mon Dieu, et un évêque, en plus ! »

Quelques minutes plus tard, les deux hommes, munis de torches, de navitropes et de sonos s'enfoncèrent dans la forêt. Tu avait également un pistolet. Ils étaient seuls parce que le père ne voulait pas exposer son évêque à la gêne de se trouver en face d'une foule d'hommes irrités. En outre, il y avait plus de chances de le ramener à la maison, s'il n'était qu'avec ses vieux amis.

— « Où diable le dénicher? » grogna le capitaine. « Dieu qu'il fait noir là-dessous. Et regardez ces yeux autour de nous. Il doit y en avoir des milliers. »

— « Les bêtes savent qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Ecoutez, toute la forêt est éveillée. »

— « Pour célébrer le changement de règne. Le Roi est mort, vive le Roi. Où peut-il être? »

— « Probablement au lac. C'est l'endroit qu'il préfère. »

— « Vous auriez dû me le dire. On y serait allés en deux minutes avec un hélicoptère. »

— « Il ne faut pas essayer de se servir d'un héli cette nuit. »

Le père John éclaira son navitrope :

— « Regardez comme l'aiguille tourbillonne. Je parie que nos radios de poignet sont muettes. »

— « Allô, *Mouette, Mouette,* parlez, parlez... Vous avez raison. Ça ne marche pas. Dieu, ces yeux luisants ! Il y en a plein les arbres. Nos sonos sont également fichus. Pourquoi nos torches ne s'éteignent-elles pas ? »

— « Sans doute parce qu'*il* sait qu'elles permettent à *ses* bêtes de nous repérer plus facilement. Essayez votre automatique. Le mécanisme est électrique, n'est-ce pas ? »

— « Il ne fonctionne pas, » grogna Tu. « Ah ! vivent les vieux modèles ! »

— « Vous pouvez encore retourner en arrière, » dit Carmody. « Il se peut que nous ne ressortirons pas vivants de la forêt, si nous ne trouvons pas l'évêque. »

— « Qu'est-ce qui vous prend ? Vous me prenez pour un capon ? Je ne permets à personne, prêtre ou non, de me traiter ainsi ! »

— « Pas du tout. Mais votre premier devoir est envers l'astronef, vous le savez. »

— « Et envers mes passagers. Marchons. »

— « Je pensais m'être trompé. J'avais failli changer d'avis au sujet de Père : peut-être se servait-il de *ses* pouvoirs — non entièrement dépendants de sources matérielles — pour le bien. Et puis je *l*'ai suivi et j'ai assisté à *sa* mort. Alors, j'ai su que j'avais raison, qu'il ne pourrait que résulter du mal si on tentait de se servir de *lui*. »

— « *Sa* mort ? Mais *il* était à la *Mouette* il y a un instant. »

Carmody raconta rapidement la scène à laquelle il avait assisté.

— « Mais, mais... je ne comprends pas, » fit le capitaine. « Père ne peut pas supporter le contact de *ses* propres créatures, et *il* les domine parfaitement. Pourquoi cette mutinerie ? Comment aurait-*il* pu revenir si vite à la vie, surtout s'*il* a été mis en pièces ? Dites, peut-être qu'il y a plus d'un Père, qu'il y a des jumeaux, et qu'*il* nous joue des tours. Peut-être qu'*il* ne domine que quelques animaux. C'est un dompteur extraordinaire, et *il* se sert d'animaux apprivoisés quand *il* est près de nous. Et *il* est tombé sur une meute qu'*il* n'a pas pu maîtriser. »

— « Vous avez à moité raison. D'abord, c'était bien une mutinerie, mais c'est *lui* qui les y a poussés, c'était un rite. J'ai senti *ses* commandements mentalement. J'ai failli sauter pour *le* déchiqueter, moi aussi. Ensuite, je pense que s'*il* a ressuscité si rapidement, c'est parce que l'arbre blanc a une puissance supérieure qui agit plus vite. Troisièmement, *il* nous joue des tours effectivement, mais pas du genre que vous croyez. »

Carmody ralentissait l'allure et haletait.

« Je suis en train de payer pour mes péchés. Avec l'aide de Dieu, je vais me mettre au régime. Et je prendrai de l'exercice une fois cette affaire terminée. Je déteste ma grosse carcasse. Mais que se passe-t-il quand je me trouve attablé devant une table bien garnie des trop bonnes choses de la vie, créées pour qu'on les savoure, et que j'ai faim? Alors? »

— « Je pourrais vous dire ce qui vous arrive alors, mais nous n'en avons pas le temps. Soyons à notre affaire. »

Tu grognait. Son mépris envers les gourmands était bien connu.

— « Très bien. Comme je le disais, c'était un rite d'autosacrifice. C'est cela qui m'a lancé à la recherche de l'évêque. Je voulais lui dire que Père ne mentait qu'à demi quand *il* prétendait tenir *ses* pouvoirs de Dieu et qu'*il* adorait bien Dieu.

» C'est vrai. Mais son dieu, c'est *lui-même*. Dans *son* vaste égoïsme il ressemble aux anciennes divinités païennes de la Terre qui étaient censées se tuer, puis, ayant fait le sacrifice suprême, se ressuscitaient elles-mêmes. Odin, par exemple, qui s'était pendu à un arbre. »

— « Mais *il* ne peut en avoir entendu parler. Pourquoi les imiterait-*il* ? »

— « *Il* n'est pas nécessaire qu'*il* connaisse nos mythes terrestres. Il existe des rites et des symboles religieux universels qui jaillissent spontanément sur des centaines de planètes. Le sacrifice au dieu, la communion avec le dieu en le mangeant, les cérémonies d'ensemencement et de récolte, le concept du peuple élu, les symboles du cercle et de la croix. Père peut très bien en avoir apporté l'idée de *sa* propre planète d'origine. Ou *il* peut l'avoir conçue comme étant l'acte le plus sublime dont *il* fût capable. Il faut à l'homme une religion, même si elle consiste à s'adorer lui-même.

» N'oubliez pas non plus que *son* rite, comme la plupart, combine le religieux et le pratique. *Il* a dix mille ans et *il* maintient sa longévité en allant de temps en temps dans l'arbre à gelée. *Il* a pensé que s'*il* partait avec nous, il *lui* faudrait un certain temps pour faire pousser un arbre à gelée sur un monde étranger. Le traitement de jouvence fait partie de la recréation. On ressort rajeuni et tout frais de l'arbre. »

— « Et les crânes? »

— « La recréation n'exige pas nécessairement la totalité du squelette, bien que de coutume ce soit le cas. Un éclat d'os suffit, car une unique cellule renferme déjà toutes les possibilités génétiques. Mais j'avais négligé une chose. C'était le problème du conditionnement de certains animaux à se faire tuer par les carnivores. Si leur chair est reconstituée autour des os selon les seules données génétiques, alors l'animal ne peut pas garder souvenir de sa vie antérieure. De ce fait, son système nerveux ne devrait pas comporter de réflexes conditionnés. Et comme il en comporte néanmoins, il faut, par conséquent, que la gelée reproduise également le contenu du système nerveux. Comment cela? Je présume qu'au moment même de la mort, le dépôt de gelée le plus voisin enregistre la totalité des ondes émises par les cellules, y

compris le complexe d'ondes irradiées par les molécules « nouées » de la mémoire. Puis il le reproduit.

» C'est ainsi que les crânes de Père restent à l'extérieur, et quand *il* ressuscite, *il* est accueilli par leur amoncellement, ce qui constitue pour *lui* une vision fort réconfortante. Rappelez-vous qu'*il* les embrasse au cours du sacrifice. *Il* démontre son amour envers *sa* propre personne. C'est la vie embrassant la mort ; *il* sait qu'*il* domine la mort. »

— « Pouah ! »

— « Oui, et c'est ce qui menace la Galaxie si Père part d'ici. L'anarchie, et une lutte sanglante jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une seule personne par planète, la stagnation, la fin de toute vie sensible telle que nous la connaissons, plus de but... Regardez, voici le lac ! »

Carmody s'arrêta derrière un arbre. André se tenait près du bord, le dos tourné. Il avait la tête penchée comme pour prier ou méditer. Ou peut-être était-il accablé de chagrin.

— « Votre Excellence, » murmura le père John en s'approchant.

André sursauta. Ses mains, qui devaient être jointes sur sa poitrine, se détendirent de part et d'autre. Mais il ne se retourna pas. Il respira profondément, plia les genoux et plongea dans le lac.

Carmody hurla : « Non ! » et plongea à son tour. Tu, qui le suivait de près, s'immobilisa près du bord. Il s'accroupit tandis que les vaguelettes soulevées par la disparition des deux autres s'étalaient, puis mouraient progressivement en petits cercles concentriques. La clarté lunaire se reflétait en halo sur le miroir sombre des eaux. Il ôta son veston et ses chaussures, mais il ne se jeta pas à l'eau. A ce moment, une tête émergea et il y eut un bruit de respiration forcée.

Tu appela : « Père Carmody? L'évêque? »

L'autre disparut de nouveau. Tu plongea à son tour et disparut. Une minute s'écoula. Puis trois têtes émergèrent simultanément. Bientôt, le capitaine et le petit prêtre se tenaient, haletants, au-dessus de la forme inerte d'André.

— « Il m'a combattu, » fit Carmody d'une voix rauque, tandis que sa poitrine se soulevait et retombait rapidement. « Il a voulu me repousser. Alors... je lui ai appliqué mes pouces derrière les oreilles... où les mâchoires se joignent... j'ai appuyé... il a molli, mais je ne sais pas s'il a inspiré de l'eau... ou si c'est moi qui l'ai mis sans connaissance... ou les deux... pas le temps de parler... »

Le prêtre retourna l'évêque sur le ventre, lui plaça la tête de côté et s'agenouilla sur son dos. Les paumes appliquées sur les omoplates d'André, il commença les pressions rythmées dans l'espoir de lui faire expulser l'eau et aspirer de l'air.

— « Comment a-t-il pu faire cela? » demanda Tu. « Comment a-t-il pu, lui, né et grandi dans la foi, un évêque consacré et respecté, nous trahir ainsi? Qui l'eût cru? Pensez à ce qu'il a fait pour l'Eglise à Lazy Fair ; c'était un grand homme. Et, sachant ce que cela impliquait, comment a-t-il pu tenter de se tuer? »

— « Taisez-vous ! » fit durement Carmody. « Avez-*vous* été soumis

aux mêmes tentations que *lui?* Connaissez-vous ses tortures? Cessez donc de le juger. Donnez-moi la cadence avec votre montre, que je puisse régler mes mouvements. Allons-y... un... deux... trois... »

Au bout d'un quart d'heure, l'évêque put s'asseoir. Il se tenait la tête entre les mains. Tu s'était éloigné, le dos tourné. Carmody s'agenouilla et dit :

— « Pensez-vous être en état de marcher, à présent? Nous devrions sortir de la forêt le plus vite possible. Je sens du danger dans l'air. »

— « C'est plus que du danger, c'est la damnation, » dit faiblement André.

Il se leva, faillit retomber, mais fut retenu par la poigne solide de l'autre.

— « Merci. Marchons. Ah! mon vieil ami, pourquoi ne m'avoir pas laissé couler au fond et mourir en un lieu où *il* n'aurait pas retrouvé mes os. Nul homme n'aurait âlors connu ma honte. »

— « Il n'est jamais trop tard, Votre Excellence. Le fait que vous ayez regretté le marché passé et que vous vous repentiez... »

— « Dépêchons-nous avant qu'il soit trop tard. Ah! je sens l'étincelle d'une vie qui recommence. Vous savez ce que c'est, John. Elle brille, grandit et s'enflamme jusqu'à vous emplir le corps, et vous manquez éclater en flammes et en lumière. Celle-ci est puissante. Elle doit se trouver dans un arbre voisin. Tenez-moi, John. Si je fais une nouvelle crise, emportez-moi, même si je me débats.

» Vous avez vous-même éprouvé ce que j'éprouve, vous paraissez avoir la force de combattre, mais j'ai luttté toute ma vie contre quelque chose d'analogue, sans jamais le révéler à personne, le niant même dans mes prières — le pire péché que je pouvais commettre — jusqu'à ce que mon corps trop longtemps châtié ait pris le dessus et se soit exprimé dans ma maladie. Maintenant, je crains que... Pressons, pressons! »

Tu prit André par le coude et aida Carmody à le pousser dans les ténèbres que seul trouait le faisceau de la lampe du prêtre. Au-dessus de leur tête, les branches entrelacées formaient un toit.

Quelque chose toussa. Ils s'immobilisèrent, glacés.

— « Père? » murmura Tu.

— « Non. Un de ses représentants, je crains. »

A vingt mètres de distance, leur barrant le passage, était accroupi un léopard, masse énorme de chair prête à bondir. Ses yeux verts clignaient et se contractaient sous la lumière. Ses oreilles rondes s'orientaient vers l'avant. Brusquement, la bête se leva et s'avança lentement vers eux. Elle se déplaçait avec un mélange comique de grâce féline et de lourdeur graisseuse. En tout autre moment, ils eussent ri de voir cette bête aux muscles empâtés, au ventre enflé. Pas maintenant, car elle était très capable de les mettre en pièces — et elle allait sans doute le faire.

Brusquement, sa queue qui remuait doucement de droite et de gauche se raidit. Elle poussa un rugissement et bondit sur le père John qui s'était placé devant Tu et André.

Le père John cria. Sa lampe de poche vola dans l'air et alla retomber

dans le taillis. Le félin miaula et se sauva en bondissant. Deux bruits se mêlèrent : celui d'un grand corps se frayant passage dans les buissons et les jurons bien sentis du père John. Ils n'étaient nullement blasphématoires, mais exprimaient son profond soulagement.

— « Que s'est-il passé? » demanda Tu. « Et qu'est-ce que vous fabriquez là, à quatre pattes? »

— « Je ne fais pas ma prière. Cela viendra plus tard. Cette fichue lampe s'est éteinte et je ne la retrouve pas. Venez donc m'aider à chercher. Salissez-vous les mains, pour une fois. Vous n'êtes pas à bord de votre engin, vous savez. »

— « Mais qu'est-il arrivé? »

— « J'ai fait comme le rat acculé dans un coin, je me suis battu. Pris de désespoir, j'ai donné accidentellement un coup en plein sur les narines de la bête. Je n'aurais pas pu rêver parade plus efficace. Ces bêtes de proie sont devenues grasses, paresseuses et peureuses après dix mille ans de vie facile grâce à des victimes conditionnées. Elles n'ont aucun courage. La résistance les effraye. Je suis sûr que celle-ci ne nous aurait pas attaqués si elle n'y avait été poussée par Père. N'est-ce pas, Votre Excellence? »

— « Oui. *Il* m'a enseigné à dominer n'importe quelle bête sur Abatos. Je ne suis pas encore capable de reconnaître l'animal quand il est hors de ma vue ni de lui transmettre des ordres mentalement, mais je peux le faire de près. »

— « Ah! j'ai retrouvé cette sale lampe! »

Carmody l'alluma et se releva.

« Alors, je me trompais en pensant que mon pauvre poing avait suffi à chasser ce monstre? C'est vous qui avez causé sa panique? »

— « Non. J'ai annulé les ondes de Père, et j'ai laissé la bête agir à sa guise. Trop tard, évidemment — une fois l'attaque commencée, son instinct la pousse à continuer. C'est bien votre courage qui l'a mise en fuite. »

— « Si mon cœur voulait bien cesser de battre comme ça, je pourrais peut-être croire un peu plus à mon courage. Bon, en route. Votre Excellence se sent-elle mieux? »

— « Je vous suivrai à n'importe quelle allure. Et ne me donnez plus de titre. Mon action, en agissant contre la décision du Conseil, constitue automatiquement un acte de démission. Vous le savez. »

— « Tout ce que je sais, c'est ce que Tu m'a rapporté de sa conversation avec Père. »

Ils poursuivirent leur route. De temps à autre, Carmody braquait la lampe derrière lui. Il se rendit ainsi compte que le léopard ou une de ses sœurs les suivait à une quarantaine de mètres.

— « Nous ne sommes pas seuls, » dit-il.

André ne répondit pas, et Tu, qui l'avait mal compris, se mit à prier à voix très basse. Carmody ne s'expliqua pas davantage, mais les pria d'accélérer.

Soudain l'ombre de la forêt fit place à la clarté de la lune. Il y avait

toujours une foule dans la prairie, mais elle s'était rassemblée sous la courbure de la nef. Père n'était pas en vue.

— « Où est-*il ?* » cria le père John. Un écho lui répondit de l'autre bout de la prairie, immédiatement suivi de l'apparition du géant dans le sas principal. Se courbant, Père le franchit et descendit les échelons jusqu'au sol, pour reprendre sa garde immobile.

— « Donnez-moi la force... » murmura André.

Carmody s'adressa au capitaine.

— « A vous de choisir. Faites ce que vous recommandent votre foi et votre intelligence. Ou alors obéissez aux règlements de Saxwell et à la loi de la Fédération. Que décidez-vous? »

Tu, rigide et silencieux, semblait une pensive statue de bronze. Sans attendre sa réponse, Carmody se mit en marche vers la nef. Au milieu de la prairie, il s'arrêta et leva les poings en criant :

— « Inutile d'essayer de nous jouer le tour de la panique. Père ! Nous savons ce que *vous* voulez faire, nous sommes prêts à combattre, car nous sommes des hommes ! »

Les gens groupés près de la nef n'entendirent pas ses paroles. Ils criaient à tue-tête et se bousculaient pour grimper l'échelle et se réfugier à l'intérieur. Père devait avoir fait appel à toute une vague d'ondes des arbres voisins, plus puissante que celles qu'il avait utilisées jusqu'alors. Elle s'abattait comme un raz-de-marée, emportant tout devant elle. Tous, sauf Carmody et André. Même Tu les abandonna et courut vers la *Mouette.*

— « John, » gémit l'évêque, « je suis navré, mais je ne peux pas le supporter. Pas les subsoniques, non... La trahison. La reconnaissance de ce contre quoi je lutte depuis mon âge d'homme. Ce n'est pas vrai que lorsqu'on voit pour la première fois le visage d'un ennemi inconnu, on a à demi gagné la bataille. Je ne peux pas le supporter. Le besoin que j'éprouve de cette communion de damné... je suis navré, croyez-moi, mais je dois... »

Il pivota et fonça dans la forêt. Carmody le poursuivit en criant, mais ses jambes courtes furent rapidement distancées. Devant lui, dans les ténèbres, résonna un rugissement creux. Un cri. Le silence.

Sans hésiter, le prêtre plongea, sa lampe braquée devant lui. Quand il vit le félin accroupi sur sa victime écroulée, lui déchirant le ventre de ses griffes, il poussa encore un cri et chargea. En grondant, le léopard arqua le dos, prêt en apparence à se dresser et à frapper de ces pattes sanglantes l'homme qui fonçait, puis il rugit, se retourna et se sauva en bondissant.

Il était trop tard. Impossible de ranimer l'évêque, cette fois. A moins...

Carmody frissonna et souleva la forme inerte dans ses bras, puis il revint dans la prairie, d'un pas hésitant. Père l'accueillit.

— « Donnez-moi son corps, » tonna la voix.

— « Non ! Vous ne le mettrez pas dans votre arbre. Je l'emmène à bord. Une fois rentrés, nous lui donnerons une sépulture chrétienne. Et vous ferez aussi bien de rentrer vos ondes de panique. Je suis en colère,

mais je n'ai pas peur. Et nous allons partir, en dépit de vous, et nous ne vous emmenons pas. Par conséquent, allez-y de toutes vos diableries, si vous voulez ! »

La voix de Père se fit plus douce. Il paraissait triste et étonné.

— « Homme, vous ne me comprenez pas. Je suis monté sur votre nef et je suis allé dans la cabine de l'évêque. J'ai voulu m'asseoir dans un fauteuil trop petit pour moi. J'ai dû m'asseoir sur un plancher dur et froid et, pendant un moment, j'ai pensé à un nouveau départ dans l'espace immense et vide, ainsi qu'à tous ces mondes étrangers, sans confort, écœurants dans leur manque de développement. Il m'a semblé que les murs me serraient trop et allaient s'abattre sur moi. Ils allaient m'écraser. Soudain, je n'ai plus été capable de supporter leur proximité pour si peu de temps que ce fût et j'ai compris que, même après ce court voyage, je me retrouverais bientôt dans d'autres pièces trop étroites. Et il y aurait d'innombrables pygmées autour de moi, s'entr'écrasant et m'écrasant peut-être moi-même pour s'efforcer de me voir, de me toucher. Ils seraient des millions à vouloir poser leurs sales petites pattes velues sur moi. Et j'ai pensé à toutes les planètes fourmillantes de femelles malpropres prêtes à mettre bas d'un moment à l'autre, avec toute la saleté que cela implique. Et les mâles en rut qui ne pensent qu'à les engrosser. Et les villes affreuses puantes d'ordures. Et les déserts comme des croûtes malsaines sur ces mondes négligés, le désordre, le chaos, l'incertitude. J'ai dû sortir un instant respirer l'air propre et sain d'Abatos. »

— « Vous avez été terrifié à la pensée d'un changement. J'aurais pitié de vous, n'était ce que vous lui avez fait, » dit Carmody en désignant du menton le corps qu'il portait.

— « Je n'ai que faire de votre pitié. Après tout, je suis Père. Vous n'êtes qu'un mortel qui retournerez en poussière à jamais. Mais ne me faites pas de reproches. Il est mort à cause de ce qu'il était, non par ma faute. Demandez à son vrai père pourquoi il ne lui a pas donné son amour en même temps que des coups, pourquoi il lui a fait honte sans lui expliquer pourquoi il devait avoir honte, et pourquoi il lui a enseigné le pardon pour les autres et non pour lui-même.

» Mais cela suffit. Donnez-le-moi. Je l'aimais, je pouvais presque supporter de le toucher. Je le ranimerai et j'en ferai mon compagnon. Même moi, j'ai besoin de parler à quelqu'un qui me comprenne. »

— « Hors de mon chemin, » commanda Carmody. « André a choisi. Il m'a fait confiance pour m'occuper de lui, je le sais. J'aimais cet homme, sans toujours approuver ce qu'il était ou faisait. C'était un grand homme, malgré ses faiblesses. Nul de nous ne peut élever la voix contre lui. Hors de mon chemin, avant que je me laisse aller à la violence que vous prétendez craindre, ce qui ne vous empêche pas de charger des bêtes sauvages d'accomplir vos volontés. Allez-vous-en ! »

— « Vous ne comprenez pas, » murmura le géant en se tiraillant fortement la barbe. Ses yeux noirs mouchetés d'argent fixaient durement

Carmody, mais il ne leva pas la main contre lui. En une minute, le prêtre eut transporté son fardeau à bord de la *Mouette*. Le sas se referma doucement, mais définitivement, derrière lui.



Quelques instants plus tard, le capitaine Tu, après s'être acquitté de ses devoirs essentiels pour la translation de l'astronef, entra dans la cabine de l'évêque. Carmody y était agenouillé près du lit sur lequel reposait le corps.

— « Je suis en retard parce que j'ai dû arracher à Mrs. Recka sa bouteille et la mettre sous les verrous pour un temps, » expliqua-t-il. « Ne croyez pas que je sois haineux. Mais la justice est la justice. L'évêque s'est tué et ne mérite pas d'être enterré en terre consacrée. »

— « Qu'en savez-vous? » fit Carmody sans relever la tête.

— « Je ne veux pas manquer de respect envers le mort, mais il avait pouvoir de dominer les bêtes, il doit donc avoir ordonné au léopard de le tuer. C'est un suicide. »

— « Vous oubliez que les vagues de panique lancées par Père pour vous faire réintégrer ainsi qu'à moi la nef au plus vite ont également affecté toutes les bêtes aux alentours. Le léopard n'a peut-être tué l'évêque que parce qu'il se trouvait sur son chemin pendant sa fuite. Comment le savoir?

» En outre, Tu, n'oubliez pas ceci. L'évêque est peut-être un martyr. Il savait que la seule chose qui pourrait forcer Père à rester sur Abatos serait de mourir lui-même. Père n'aurait pu supporter d'abandonner *sa* planète sans un père. André était le seul parmi nous à pouvoir prendre la place de Père. A ce moment, naturellement, il ignorait que Père eût changé d'idée en raison de *sa* claustrophobie soudaine.

» Tout ce qu'il savait, c'était que sa mort enchaînerait Père à Abatos et nous permettrait de recouvrer notre liberté. Et s'il s'est volontairement fait dépecer par le léopard, n'en est-il pas moins un martyr? Il y a des femmes qu'on a canonisées parce qu'elles ont préféré la mort au déshonneur.

» Nous ne connaîtrons jamais le vrai mobile de l'évêque. Nous laisserons à un Autre le soin d'en juger.

» Quant au maître d'Abatos, mon ressentiment contre *lui* était justifié. Rien de ce qu'*il* a dit n'était vrai, et *il* était aussi couard que n'importe laquelle de *ses* grosses bêtes paresseuses. *Il* n'était pas un dieu. *Il* n'était que le Père... des Mensonges. »

(*Traduit par Bruno Martin.*)



Le rêve au fond d'un verre

(*Gemini*)

par GLADYS B. STERN

Gladys B. Stern, romancière célèbre aux U.S.A., est beaucoup moins connue, même de ses compatriotes, comme auteur de contes fantastiques. C'est l'un d'eux que nous présentons aujourd'hui au public français. Un captivant et singulier récit, qui roule autour de deux mystérieuses sœurs jumelles, d'une Hongrie de légende... et de l'étrange pouvoir magique d'un certain cocktail.



« DITES donc... Qu'est devenu David Merriman? »

Ils se l'étaient demandé bien des fois, mais ce soir, ils ressentaient plus que jamais le besoin d'aller se renseigner sur place. Car l'absence de Merriman leur pesait. Ce qui leur manquait, c'étaient sa vitalité et sa bonne humeur, et son habitude absurde de se jeter sur les questions d'intérêt secondaire, quel que fût le sujet en discussion, avec l'impétuosité d'un torrent qui menaçait de tout submerger et qu'il fallait endiguer, endiguer au plus vite.

Jusqu'à six semaines auparavant, Merriman était resté accessible chaque fois qu'ils voulaient le voir, les uns ou les autres, ou tous ensemble. Mais, depuis peu, d'étranges rumeurs circulaient. Car il n'avait pas disparu comme quelqu'un pris du désir subit d'aller errer à travers le monde... Matériellement, il était toujours présent à Londres, dans son appartement. Il l'avait bien quitté pendant un mois, sur un coup de tête et sans laisser d'indication sur l'endroit où il se rendait, mais on le savait de retour. C'était socialement qu'il avait faussé compagnie à ses camarades. D'où ces bruits surprenants : « Il paraît qu'il a lâché son emploi à la *Gazette*. Il paraît qu'il est devenu expert chimiste... ou quelque chose de ce genre. Il paraît qu'il est à la recherche de l'élixir de longue vie — comme si Vardaroff ne nous l'avait pas déjà obligeamment découvert. Il paraît qu'il bricole toute la journée et la plus grande partie de la nuit, en robe de chambre, les joues couvertes d'une barbe broussailleuse, s'affairant avec des bouteilles pleines de liquides. Il paraît qu'il casse les bouteilles et que, dans son appartement, ce ne sont que monceaux d'éclats de verre. Il paraît qu'il ne veut voir personne, qu'il a l'air... Oh ! Il paraît... il paraît... »

— « Venez, j'en ai assez de cette comédie. On va aller le dénicher ;

l'obliger à s'habiller, à se raser et à passer la soirée avec nous, comme quelqu'un de raisonnable. »

C'est ainsi que Prentice alla chercher sa voiture au garage et qu'ils partirent en quête de David Merriman.

Ses trois amis avaient beau prétendre ne le regretter que pour sa gaieté exubérante et communicative, ils étaient inquiets à son sujet. Le quatrième personnage restait indifférent. C'était un nouveau venu parmi eux, que Johnny Carfax avait amené par hasard ce soir-là. Plus jeune, mieux habillé et de meilleure allure que les autres, ce garçon avait une physionomie agréable, mais qui trahissait un goût pour le mystère et l'aventure, et qui plus est l'aventure que ne devaient pas freiner les scrupules. Imaginez-le avec sa veste négligemment jetée sur ses épaules, les manches pendantes — vous voyez le type d'homme? Un homme avec qui il était facile de se lier. Il semblait amusé par tout ce bruit autour de David Merriman. Un sourire gouailleur se dessinait sur ses lèvres.

— « Si le pauvre diable veut qu'on le laisse casser ses flacons en paix... » L'idée d'avoir à quitter l'appartement confortable de Prentice maintenant qu'on l'y avait amené ne l'enchantait aucunement. La nuit était venteuse et le whisky excellent ; qu'importait Merriman après tout?

— « Pourquoi ne pas l'appeler au téléphone? » suggéra-t-il.

Mais les autres feignirent de ne pas l'entendre. Il était le plus jeune, et un étranger parmi eux — un étranger assez sans-gêne — et ils n'avaient pas besoin d'étrangers ; ils avaient besoin de leur ami Merriman. Johnny Carfax commençait à se demander pourquoi il s'était embarrassé de ce Theo Strake.

Mais qu'avait donc David?

Son appartement se trouvait dans la City. Le quartier était abandonné ce soir-là ; toutes les rues désertes étaient pleines de vent au lieu de la bousculade et de la foule habituelles. Merriman habitait au dernier étage. Ils cognèrent à la porte à coups répétés et ils en étaient à attendre une réponse quand, tout à coup, ils entendirent fracasser un objet à l'intérieur et aperçurent un liquide sombre qui suintait sous la porte. C'était trop mélodramatique pour être vrai et Theo Strake éclata de rire en voyant les visages blancs de peur de ses compagnons.

— « Ce n'est pas du sang, *ça,* » dit-il avec une nuance de raillerie dans la voix. « Du sang, j'en ai vu pas mal. Tenez, reniflez si vous ne me croyez pas. C'est... oui, c'est du vermouth. »

...Mais Prentice avait perdu son sang-froid et martelait les panneaux de la porte comme s'il avait l'espoir de les briser. Et alors la porte s'ouvrit brusquement et ils se trouvèrent en face d'un Merriman qui eût fait un parfait modèle pour une illustration des histoires inquiétantes qui couraient sur son compte ; l'image même de Lucifer tombé du ciel dans un grand coup de tonnerre. Il avait une barbe hirsute et était en robe de chambre et en pantoufles. Mais ce qui frappait, outre le négligé de sa tenue, c'était son air hagard, traqué et effaré. Et l'arrivée de

visiteurs ne semblait pas lui procurer le plaisir qu'on aurait pu attendre chez un homme d'un naturel habituellement si débonnaire.

— « Vous voulez entrer? » demanda-t-il avec brusquerie.

— « Ne sois pas stupide, Merriman ! » s'écria Carfax avec impatience. « Tu ne supposes pas que nous voulions rester dehors et nous égosiller pour te parler à travers la porte? Si tu as un secret, dépêche-toi de l'enfermer dans ton placard : lui, ou elle, ou quoi que ce soit. Nous te donnons cinquante secondes de répit. »

Merriman haussa les épaules.

— « J'ai quelque chose à retrouver, rien à cacher. »

— « Un trésor perdu? »

Il fit une grimace comique qui leur rappela davantage le Merriman qu'ils connaissaient.

— « Non, un cocktail... » dit-il. « Entrez, entrez ! Après tout, je ne suis pas fâché de vous voir. Cette chambre est pleine d'énigmes et je suis las de tâtonner. Si tu voulais aller en Hongrie, Johnny, comment ferais-tu? Irais-tu à la gare pour prendre un billet? Prendrais-tu le train, le bateau, puis de nouveau le train? Est-ce ainsi que tu procéderais? Eh bien, c'est justement ce que je ne peux pas faire, tu vois. Oh ! la splendide et insolente simplicité de l'achat d'un billet à la gare. Pendant que je suis là — bloqué ! Je vous le dis, ça me rend fou ! »

Fou?... Le plancher de la chambre disparaissait sous les bouteilles, et il en était de même des tables, des chaises et des étagères. Des verres entiers, d'autres cassés, traînaient partout ; et des verres à moitié pleins de liquides pâles, incolores ou légèrement dorés, ou encore vert sombre, ou d'un rouge profond, agressif, à vous faire cligner des yeux. Et David Merriman se dressait au milieu de cet invraisemblable amoncellement de décombres, de ce chaos d'alchimie... se dressait là comme un djinn au désespoir, vêtu d'une robe de chambre et brandissant ses bras en criant : « Sésame, ouvre-toi !... Au nom de tous les diables, ouvre-toi ! » à un invisible guichet de vente de billets qui aurait dû lui donner le moyen d'atteindre la Hongrie et qui le laissait dans la City... Qu'est-ce que tout cela signifiait? C'était tout à fait incroyable, et tout à fait incroyablement idiot.

— « Tu ferais mieux de nous raconter ton histoire, David, » suggéra Carfax d'une voix douce. Lui, Prentice et Richardson auraient souhaité que leur nouveau camarade n'eût pas l'occasion de contempler ce spectacle d'un Merriman en pleine désagrégation.

— « Ecoute, » fit remarquer Richardson, dont l'esprit était le plus lent du groupe. « Tu sais, Merriman, si tu veux aller en Hongrie — et que quelqu'un puisse vouloir aller en Hongrie, voilà qui me dépasse ! — Si tu veux aller là-bas... bon sang, pourquoi ne laisses-tu pas Cook ou Lunn ou une de ces boîtes organiser ton voyage? Je suppose que tu cours après une femme du pays — elles sont brunes et ont l'allure bohémienne, n'est-ce pas? Ce n'est pas mon genre... Mais de rester calfeutré là, de refuser de recevoir tes amis et de boire trop, cela ne te mènera pas loin. »

Leur hôte éclata d'un rire bruyant.

— « Ça ne me mènera pas loin ! » s'écria-t-il. Et ses bras décrivirent involontairement une série de mouvements qui leur étaient familiers à tous : le rythme flamboyant sur lequel on agite un cocktail... dans l'air et sans rien dans les mains ! Carfax tressaillit devant ce spectacle grotesque et se fraya un chemin jusqu'à la fenêtre en broyant des morceaux de verre sous ses pieds. Là au moins, il pouvait regarder autre part, il n'avait pas besoin de contempler la pantomime à laquelle se livrait le fantôme d'un Merriman naguère sensé et plein d'esprit.

— « Ça ne me mènera pas loin? Eh bien, je vous dis que ça me mènera plus loin, quand je réussirai, *si* je réussis, que tous vos Cook et vos Lunn et vos wagons-lits ! Ça me mènera aussi loin que je voudrai : aussi loin que le Paradis et la Hongrie... Oh ! Horace, gros lourdaud, crois-tu réellement que si je bois trop, c'est simplement pour le plaisir de m'enivrer? » Soudain, il parut s'apercevoir que Carfax, celui des trois qu'il avait toujours préféré, était nettement désolé de le voir en cet état. « C'est bon, Johnny, c'est bon, » dit-il. « Je vais tout te raconter pour que tu puisses te faire une opinion. Horace ne veut pas croire un mot de ce que je dis et il sera amusant de voir Horace continuer à ne pas me croire — je ne me serai jamais autant amusé depuis des semaines. Je ne suis pas sûr de me croire moi-même...

» Vous vous rappelez que, cet été, j'ai vagabondé à travers l'Europe centrale. Je m'en suis tenu à des endroits peu fréquentés. Je ne me suis pas approché de Prague, de Budapest ni d'aucune des grandes villes ; je n'étais d'ailleurs pas habillé assez correctement. Dans un village des Carpathes, St. Rudigund, le patron du café, m'invita à goûter du Slivovitz du cru : non pas de sa récolte à lui, mais d'une récolte du temps de son père. Ce Slivovitz était très vieux, me dit-il. Il ne lui en restait plus que quelques bouteilles. C'était un breuvage peu commun, pas trop doux, avec un parfum de prune que l'on gardait longtemps à la bouche. J'en voulus une bouteille pour rapporter avec moi. En fait, ce devait être un petit cadeau pour Horace... Remercie-moi, Horace, bien que tu ne l'aies jamais reçue ! Le vieux cabaretier me la fit payer un tel prix que je décidai de ne pas la donner à Horace.

» Quand je rentrai chez moi... vous vous rappelez ce soir où je vous ai invités à dîner et où vous ne m'avez pas trouvé là? »

Prentice fit oui de la tête. Il avait été au nombre des invités. Et ç'avait été le commencement de l'étrange comportement de Merriman, le commencement des rumeurs extravagantes...

« J'allais me mettre à mélanger les cocktails pour les tenir prêts juste avant l'arrivée du premier d'entre vous, quand je m'avisai que je pourrais en inventer un nouveau dans lequel je ferais entrer un rien de Slivovitz. Je débouchai donc la bouteille et je me préparai un verre de ce cocktail pour moi, juste pour l'essayer. C'était une expérience et je n'avais mis dedans qu'une larme de Slivovitz...

» ...Et alors je me trouvai transporté très loin d'ici, buvant mon cocktail à une table d'un cabaret dans une ville étrangère. Des bohémiens jouaient de la musique, des airs tziganes authentiques, et je pensai

aussitôt que je devais être en Hongrie, à Budapest probablement. Je reconnus le genre d'instrument en forme de piano nu dont ils jouent en frappant sur les touches avec des baguettes terminées par une boule. »

*
* *

Non, non (continua Merriman), ne croyez pas qu'il y avait eu un tapis magique ou quelque baliverne enchantée de cette sorte. Je ne me suis pas endormi, je n'ai pas rêvé, je ne me suis pas envolé dans les airs. J'étais *là-bas,* c'est tout — là-bas et non ici. C'est assez simple. Tu ajoutes foi à pas mal de choses plus absurdes chaque jour de ta vie, Horace, seulement tu y es habitué. Tu aurais de la peine à *croire* le nombre de choses que tu crois !

J'étais donc là-bas et n'en éprouvai nulle surprise. C'était un de ces cafés où règne une atmosphère légère et agréablement dévergondée et où vous ne seriez pas autorisé à emmener votre sœur et ne voudriez pas l'emmener de toute façon. Un lieu de plaisirs, cher et pittoresque. Fort bien fréquenté, d'ailleurs.

La musique tzigane se coule dans la salle comme de l'eau irisée. On ne peut saisir l'air ni le retenir, mais sur le moment, grands dieux ! elle vous donne la sensation d'être un animal indompté ! Je vous ai dit que les femmes n'étaient pas admises dans cet établissement, n'est-ce pas? Ce café portait le nom de Kiss Ludo, que je lisais à l'envers au-dessus de l'entrée. Ce n'était pas une plaisanterie. En Hongrie, on rencontre fréquemment des gens qui se nomment Kiss (1)... Kiss Ludo : le nom de famille en premier Bientôt, on apporta au milieu de la salle trois énormes plateaux, chacun supportant un volumineux couvercle de plat en argent. Toute l'assistance applaudit quand les couvercles furent enlevés prestement, laissant apparaître trois jeunes filles reposant sur d'épais lits de fleurs. Toi aussi, tu aurais applaudi, Horace... (A ce moment, Merriman lança à Theo Strake un regard glacé, comme s'il venait seulement de s'apercevoir qu'il y avait là un intrus, un intrus dont la vue lui causait une vive répulsion.) Oui, la surprise classique des cabarets du Continent. Mais des filles vraiment belles. L'une des trois... (Il laissa tomber sa voix. Et, de nouveau, ses mains se remirent à décrire les gestes mécaniques du brassage de cocktail comme si elles les faisaient depuis si longtemps qu'elles agissaient maintenant sans que sa volonté y fût pour rien...) L'une des trois était ravissante. Elle me fit penser à ces jolies filles dessinées par Kirschner que nous accrochions au mur dans nos cantonnements au début de la guerre, vous vous souvenez? Agile, jeune et espiègle. Délectable ! Des cheveux blonds coupés court qui lui faisaient une coiffe ronde et luisante, comme une pomme d'or. Elle sauta à bas du plateau, éparpillant des fleurs parmi les spectateurs et, d'un pied léger, s'élança droit vers moi, oui, droit jusqu'à ma table, et s'agenouilla sur la chaise à côté de moi. Pensez un peu si j'étais flatté !

---

(1) La plaisanterie eût porté sur *kiss* (en anglais : un baiser).

Elle connaissait un peu de français, à peu près autant que moi. Elle attendit que la salle fût pleine de bruit et de musique et murmura :

— « Remmenez-moi. J'ai peur. Vous me plaisez. Je vous aime. Mais j'ai peur. »

— « Vous remmener où? » demandai-je.

Je fus abasourdi quand elle me répondit : « A l'école ! »

L'école, me dit-elle, était à environ cinquante kilomètres de Budapest, dans la plaine. Elle ne parvint pas tout à fait à m'expliquer (son français était trop pauvre, à moins que ce ne fût le mien !) comment il se faisait qu'elle se trouvait un instant auparavant sur le plateau et sous le couvercle de plat dans le café de Kiss Ludo. Cela ne me semblait pas une place normale pour une élève d'un pensionnat de jeunes filles, mais je crus comprendre qu'il s'agissait d'une plaisanterie ; qu'elle avait voulu voir la vie ; qu'elle s'ennuyait à l'école et qu'elle avait permuté avec une certaine Marishka dont le nom revint plusieurs fois dans l'histoire, mais que maintenant elle en avait assez de la plaisanterie et qu'elle me suppliait de la remmener. « Vous me plaisez. Je vous aime. J'ai peur. » Ces mots revenaient comme un leitmotiv. Je me demandais comment elle se serait tirée de sa fâcheuse posture si elle n'avait trouvé personne à qui faire part de sa sympathie ou de son amour en espérant avec tant de charmante candeur que la sympathie lui serait payée de retour, mais pas l'amour. Quoi qu'il en soit, il y a un peu de Don Quichotte en chacun de nous. Je pris donc ma petite beauté dans mes bras, la hissai sur mes épaules et me dirigeai vers la sortie, crânement et en poussant des cris de joie comme si elle était ma prisonnière légitime. Cela parut normal et personne ne nous arrêta. Nous laissâmes derrière nous les deux autres jeunes filles et ces musiciens tziganes qui raclaient leurs violons comme des enragés... Leur musique était une marée montante, sombre et envahissante... Nous en traversâmes le flot et débouchâmes dans la rue. Deux ou trois voitures attendaient sur le pavé et je dis à la jeune fille d'obtenir d'un des conducteurs — moi je ne connaissais pas leur langue — qu'il nous emmène à cet endroit où se trouvait son école. De ce que je devrais dire à la directrice — la directrice, remarquez-le bien ! — je n'avais pas la moindre idée. J'ignore maintenant ce que j'aurais dit s'il y avait eu une directrice, mais voilà, il n'y en avait pas, comme vous allez le voir.

Elle n'avait toujours sur elle que son costume à la Kirschner, une sorte de tunique de soie légère couleur jonquille, aussi je l'enveloppai dans mon pardessus. Nous roulâmes pendant près de deux heures à travers ces mornes plaines hongroises qui, au jour, sont d'un pourpre velouté et décorées de tournesols géants et de grasses oies blanches, ces plaines qui s'étendent avec une monotonie poignante jusqu'à l'horizon... Mais comme il faisait nuit, je ne pus voir où nous allions.

Elle se blottit dans mes bras et s'endormit... Il serait temps que quelqu'un réfute la légende continentale qui veut que les Anglais soient des gens froids... Une légende bougrement idiote !

Finalement, nous nous arrêtâmes devant une grande grille, de toute évidence l'entrée d'un très vaste jardin, sinon d'un domaine.

— « Maintenant je connais le chemin, » dit Carla. (Elle m'avait dit son nom.) Et elle ajouta : « Adieu. Et merci ! » Et elle leva son visage pour que je l'embrasse, la friponne !

— « Vous reverrai-je? »

— « Cela dépend. » Elle se tenait en équilibre sur un pied, prête à partir.

— « Cela dépend de *quoi?* » J'avais une peur bleue de la perdre tout à fait, tandis que j'attendais sa réponse.

Réponse que, soit dit par parenthèse, je n'entendis jamais, car, avant qu'elle fût faite j'étais de retour ici.

Non, je ne peux vous expliquer comment cela s'est passé. Inutile de me le demander. Tout ce que je sais, c'est que je ne me suis pas réveillé, que je ne suis pas dégringolé ici par la cheminée, et que je n'ai pas voyagé sur un rayon de lune. Rien de la sorte. Si c'est un talisman qui a eu cet effet magique — et cela ne ressemblait pas à la magie, tout était beaucoup trop naturel — si c'est un talisman qui a tout fait, alors c'était le cocktail... parce que je me retrouvai serrant le verre vide de toute la force de mes doigts.

***

Combien de temps je suis resté parti? Oui, j'étais sûr que vous me poseriez cette question. Je suis resté là-bas exactement le temps que je n'étais plus ici — sans qu'il soit question d'une durée quelconque de trajet d'ici en Hongrie et retour. J'ai dû être environ une heure au café, et environ une heure trois quarts dans la voiture. Or je suis parti à... voyons voir : à quelle heure vous avais-je invités à dîner, Prentice? Huit heures? Et j'ai préparé le cocktail à... mettons huit heures moins le quart. Il était onze heures moins vingt quand l'aventure s'est terminée, évanouie en fumée. Et je restais là, mon verre à la main et le rire limpide de Carla toujours dans mes oreilles, et sans la moindre idée de ce qu'il me fallait faire pour aller la retrouver !

Il s'écoula une semaine avant que je commence à prendre conscience que la bouteille de Slivovitz avait pu jouer son rôle en l'affaire. Aussi je m'habillai avec autant de soin que si je partais pour me marier — car il se pouvait fort bien que je revoie Carla à tout moment ! — et je bus une petite quantité de Slivovitz pur. Vous auriez ri si vous aviez vu comme ma main tremblait quand je l'ai versé. J'en ai répandu une bonne dose sur la table.

Et alors, voyez-vous, je n'ai pas bougé d'un centimètre ! Rien, absolument rien, ne s'est passé ! Vous auriez ri encore davantage en me voyant là, debout, m'attendant à être transporté instantanément quelque part en Hongrie à travers la quatrième dimension, mais restant indéfiniment immobile devant ma propre table de salle à manger !

Je fouillai dans ma mémoire pour en extirper toutes les histoires d'enchantement que j'avais lues, et j'en vins à la conclusion que chaque détail devait être exactement le même pour que le charme opère de la même façon et me fasse atteindre le même but. J'attendis donc qu'il soit huit heures moins le quart et je me confectionnai un cocktail exactement semblable... Je me rappelai les ingrédients parce que je les avais dosés avec assez de précision la première fois ; j'avais eu l'intention d'étonner Dicky Foster qui a tendance à se monter la tête avec ses recettes personnelles.

Je bus...

Ce fut parfait cette fois. J'étais de nouveau en Hongrie. C'est-à-dire, pas exactement au même endroit, mais dans une espèce de grande salle dans un château. En vérité — parce qu'il est inutile que je vous ennuie en vous révélant mes découvertes dans l'ordre chronologique — j'appris par la suite que je me trouvais à l'intérieur et non plus à l'extérieur de l' « école » de Carla. Son école?... La petite diablesse ! Ce n'était pas plus une école que cette maison en est une. C'était le château de son mari, et son mari était un comte ou un feld-maréchal ou les deux. En tout cas, ses domestiques lui faisaient le salut militaire.

...Carla parut bientôt. Elle vint dans la salle où j'étais assis à regarder tristement les grandes têtes ornées d'andouillers accrochées aux murs tout en me demandant où diable je me trouvais cette fois-ci et ce qui allait se passer maintenant. Elle descendit l'escalier en bois sculpté avec l'allure d'une très grande dame, très gracieuse, très cérémonieuse, et me dit avec une infinie politesse combien elle était heureuse de me recevoir et combien elle regrettait que son mari fût parti à la chasse.

A tout prendre ce fut une soirée décevante. Car elle resta de glace, ne me rappelant en rien la gamine que j'avais vue enfouie dans un amoncellement de roses sur un plateau. Elle montrait tant de froideur que je n'osais pas lui parler de cette escapade ni lui demander pourquoi elle m'avait fait la farce de prétendre qu'elle était encore écolière alors qu'elle était mariée. Mais finalement je rassemblai suffisamment de courage. Elle commença par froncer les sourcils, étonnée et irritée. Puis un sourire illumina son visage — un très pâle sourire.

— « Ce devait être ma coquine de petite sœur, Carla. Ma sœur jumelle. Je suis Zena, et non Carla. Nous nous ressemblons tellement qu'il est difficile de nous distinguer l'une de l'autre. »

— « Est-elle... » interrompis-je, le cœur battant, « est-elle ici au château en ce moment? »

— « Oui, elle vit avec moi. J'aurais préféré la laisser plus longtemps à l'école, mais on n'a pas voulu la garder. Elle est trop turbulente et désobéissante. C'est pourquoi nous allons nous dépêcher de la marier à un ami de mon mari. »

Après cela, elle ne voulut plus parler de Carla. Je lui fis des compliments en un français tarabiscoté. Mais Zena, qui était plus précisément la comtesse Janoschoza, ne m'aimait pas beaucoup, ou bien elle était trop vertueuse pour le laisser paraître. Aussi garda-t-elle ses distances... J'au-

rais aussi bien pu être un vassal ; ces Hongrois sont décidément des féodaux ! On m'apporta des rafraîchissements et des gravures à regarder. Mais je restais là assis, brûlant du désir de voir paraître Carla. Je ne l'aperçus pas cette fois-là...

Comment les gens du château pouvaient-ils bien faire pour s'expliquer ma présence? Je ne pouvais certes pas l'expliquer pour ma part. Mais personne ne manifestait d'étonnement à me voir là.

Et tout à coup, je me retrouvai ici, dans mon appartement. Dix heures sonnaient. Quarante minutes de moins par rapport à ma première attribution de Paradis. Mon cocktail avait dû être un peu moins copieux.

Vous vous imaginez naturellement comment j'ai passé le temps après cela. Je n'osais pas continuer à faire sans cesse des voyages là-bas. Supposez que j'aie épuisé tout mon temps et cette précieuse bouteille de Slivovitz en de longues et graves conversations avec la comtesse Zena, qui ressemblait tant à ma petite Carla adorée ! Zena, si jolie et si étonnamment semblable à Carla au physique, mais si différente dans son comportement !

Cependant, je réussis à revoir Carla lors de ma cinquième visite au château. Il était temps ! Je commençais à sentir la folie me gagner. Donc, à ma cinquième visite, ce fut Carla que je vis, et non Zena. Carla, aussi provocante et aussi impétueuse que jamais — et toujours aussi éprise de moi. Elle se contenta de rire quand je lui demandai, avec autant de sévérité que je pus, comment elle avait osé se jouer ainsi de moi lorsque nous nous étions vus pour la première fois.

— « C'était si amusant ! » s'écria-t-elle.

Dans les intervalles de temps que je passais ici, à Londres, dans cet appartement — car ce n'étaient plus pour moi désormais que des intervalles ; ma nouvelle vie, celle qui comptait, c'était ce morceau fantastique d'existence qui s'était détaché pour flotter à l'aventure ! — dans ces intervalles, donc, je m'efforçais d'apprendre le hongrois, afin que mes rapports avec les sœurs jumelles ne se limitent plus à faire des compliments à Zena ou à embrasser Carla. Avez-vous essayé d'apprendre le hongrois, les uns ou les autres? C'est pire que le chinois ! J'avais beau bûcher, il n'y avait rien à faire : chaque fois que j'avais besoin de m'exprimer, je ne parvenais pas à me rappeler autre chose que *hideg* et *meleg,* chaud et froid. « Chaud », dans mon esprit, était associé à Carla et « froid » à Zena et je ne faisais aucun progrès. Et pendant ce temps le Slivovitz baissait dans la bouteille. Il n'y avait pas à Londres un seul négociant en vins qui eût entendu parler de cette boisson, à plus forte raison qui en eût jamais vendu. Je me consolais en me disant que, naturellement, sitôt ma bouteille finie, je pouvais aller en Hongrie par la voie normale comme tout le monde et y rester aussi longtemps que je voudrais. Il serait relativement facile de retrouver le café de Budapest où mes aventures avaient commencé et facile aussi de découvrir le château du comte Janoschoza. Cependant, je commençais à m'inquiéter — des tas de choses m'intriguaient... Je ne voyais jamais les sœurs jumelles ensemble ; cela était étrange. Et, d'autre part, ni l'une ni

l'autre ne semblait s'étonner de mes arrivées et de mes départs soudains et imprévisibles. Je ne pouvais leur donner d'explications ; tout cela était tout à fait incroyable et aucun de nous trois ne parlait suffisamment bien le français. Et puis je ne restais pas assez longtemps là-bas ; et je désirais avoir Carla toujours auprès de moi. J'avais le sentiment horrible que Carla aurait pu dire de la même manière à n'importe quel étranger catapulté dans un cocktail (si j'ose ainsi dire) : « Vous me plaisez. Je vous aime. J'ai peur ! » Et si j'avais perdu le pouvoir qui me permettait de refaire mon apparition? Et s'il passait à quelqu'un d'autre? A quelqu'un de plus beau, de plus... de plus brillant que moi? A la seule idée d'avoir un tel rival...

Oh ! certes, rien ne sert de se laisser emporter par la colère.

C'est à peu près à ce moment que mon journal me remercia. On prit pour prétexte que je devenais trop distrait, que j'avais l'esprit ailleurs. C'était littéralement le cas en effet... mon esprit n'était plus là. Mon âme, mon esprit, mon cœur étaient absents et seul mon corps déambulait à regret ici dans Londres.

Quand je fis mon cocktail avec la fin de la bouteille de Slivovitz — une dose plus forte que d'habitude ! — je calculai qu'il allait me transporter, dans la quatrième dimension ou n'importe où que ce fût, pendant environ quatre heures. Je m'étais bien promis de m'arranger cette fois pour obtenir un rendez-vous ferme de Carla, afin de retourner ensuite en Hongrie par la bonne voie, la voie réelle.

Mais, le moment venu, j'oubliai !

Vous auriez du mal à me croire, mais si vous aviez eu la même révélation... vous auriez oublié comme moi. Elle flanquait tout le reste par terre !

Cette révélation, c'était simplement ceci : Carla était Zena et Zena était Carla. Et elle croyait qu'elle était deux jumelles à elle seule. Telle était son illusion.

Rien d'étonnant à ce que je ne les aie jamais vues ensemble ! Elles avaient mis chacune tant de conviction pour dire : « ma sœur » ; Zena sur un ton un peu triste, comme si elle regrettait que la petite Carla fût si turbulente et indocile et fît tant d'espiègleries ; et Carla, parlant de Zena, prenant un air rebelle, une moue aux lèvres, une lueur sombre au fond des yeux : Zena était si grave et casanière ! Elle s'était mariée un an auparavant, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans ! Et Zena était si sage ; elle ne faisait jamais rien de mal ; ce n'est pas elle qui aurait été infidèle !...

J'appris tout cela — ce complexe des Gémeaux — par un Hongrois assez âgé, un homme charmant qui parlait anglais et dont je fis la connaissance ce soir-là à un dîner auquel je n'avais pas eu le moindre désir d'aller, mais au milieu duquel j'avais atterri, à peu près au moment où l'on servait le troisième plat, en sorte que je ne pouvais raisonnablement pas me lever de table et sortir. Mais mon temps était trop précieux pour être gaspillé de cette façon et je restais assis à maudire mon voisin et à me demander où était Carla. Où se cachait-elle donc toujours? Elle

aurait pourtant pu être présente, sachant que je l'adorais ! que j'étais fou d'elle ! — fou comme un air tzigane courant la nuit sur les plaines...

Zena était assise en bout de table. Elle me souriait avec grâce, mais je savais que je ne lui plaisais toujours pas. Je compris que le gentilhomme âgé qui parlait anglais était l'ami du comte Janoschoza à qui on destinait Carla, parce qu'on la trouvait bonne à marier. Bonne à marier... à dix-huit ans, à la mode du Continent ! Si seulement je l'avais enlevée cette première fois, au lieu de la ramener à sa sœur... c'est-à-dire à elle-même ! Mais j'avais été trop ébloui sur le moment pour savoir que faire, et maintenant j'étais impuissant et tenu en laisse — tenu de court par cette duègne stimulante, une bouteille de Slivovitz ! Quelle situation pour un amoureux !

Si je pouvais seulement revoir Carla et la mettre pour de bon sur la route de l'Angleterre d'ici que mon charme ait cessé d'opérer — et alors la retrouver à l'autre bout — vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Non évidemment, vous ne saisissez pas... Horace me fait des yeux comme s'il avait envie de prendre ma température !

Le Tokay Aszúbor — soixante-dix ans de bouteille — fut mis sur la table avec le dessert et les dames se retirèrent dans une salle voisine. Elles étaient très guindées, ces réceptions au château. C'est alors que j'entrai en conversation avec le seul invité parlant anglais ; mon rival, comme je l'appelai en moi-même d'une façon assez mélodramatique.

Il me dit : « Ne trouvez-vous pas que notre hôtesse est vraiment ravissante ? »

— « Si, mais pas autant que sa sœur, sa sœur jumelle, » répondis-je d'un ton de défi.

Et c'est alors qu'il me mit au courant.

... Je ne fus pas si surpris que vous pourriez le supposer. Inconsciemment, j'avais déjà des soupçons. Je ne les avais jamais vues ensemble. Ç'avait toujours été Carla ou Zena : jamais Carla *et* Zena.

Si j'en voulais au sort, c'était parce que, trop souvent, par une capricieuse ironie, il me faisait rencontrer le côté Zena de Carla, c'est-à-dire le côté froid et vertueux et légèrement hostile, alors que trop rarement — oh ! combien trop rarement ! — j'avais la bonne fortune d'arriver juste au moment propice pour rencontrer le côté Carla de Zena...

Je pris la résolution farouche de ne pas attendre davantage et, à la première occasion où Carla prédominerait — bref, quand l'illusion Carla prévaudrait, je ne sais comment vous voyez la chose — de prendre ce que les dieux du cocktail m'avaient envoyé. Je n'avais pas lieu d'en faire un cas de conscience. L'enfant avait un mari, un protecteur. Là où il avait été normal d'avoir des scrupules, c'était alors que je pensais à elle comme à la petite sœur — la délicieuse gamine qui regardait avec de grands yeux l'étranger venu d'Angleterre et lui murmurait : « Vous me plaisez. Je vous aime. »

Après le dîner, je sortis prendre l'air dans le jardin. Ce Tokay était épais, capiteux et lourd. Tandis que nous le dégustions, au dessert, le

comte avait fait venir son orchestre tzigane et celui-ci avait joué pour nous. Aussi mon pouls battait-il à un rythme accéléré cette nuit-là.

En bas du jardin, près de la grille où je l'avais laissée la première fois, je rencontrai Carla — à l'intérieur, cette fois-ci. Elle portait évidemment la même robe que lorsqu'elle était assise en tant que Zena au bout de la table. Mais je vis tout de suite qu'elle n'était plus Zena, car elle vint en courant se blottir dans mes bras.

*
* *

... A ce moment, les démons me redéposèrent brutalement ici. Je ne sais qui ils sont, ni ce qu'ils sont, ni pourquoi ils le font, mais je les maudis. Je les maudis ! Les démons ! Ils savent que je ne peux plus aller la retrouver... Je les maudis !

Je ne l'ai pas revue. J'ai été directement en Hongrie, en prenant le train, le bateau, et encore le train, mais je n'ai pas pu retrouver le café de Kiss Ludo. Il y a des douzaines de Kiss... tout le long des rues de Budapest. C'est un nom aussi répandu que Smith en Angleterre. Mais ce café n'existait pas, et voilà tout. Quant au château du comte Janoschoza, je dus également renoncer à le chercher ; il n'existait pas non plus — pas sur le plan normal et conscient en tout cas. Je parcourus les environs de Budapest dans un rayon de trente, cinquante, soixante kilomètres comme un chien billebaudant. J'en devenais presque fou. Je demandais des renseignements partout.

... Mais tout cet univers et tous ces gens qui l'habitaient, on ne pouvait les atteindre de façon directe. Peut-être n'avaient-ils pas d'existence propre, à part celle qu'ils tenaient d'un cocktail profane.

Pourtant je n'allais pas renoncer à Carla. Evidemment, la première chose à faire était d'aller à St. Rudigund, dans les Carpathes, et de me procurer une ample provision de Slivovitz... autant que je pourrais persuader le tenancier de m'en vendre. Peu importait le prix. Dût-il me coûter jusqu'à mon dernier penny, Carla valait bien la dépense. Non pas Zena, vous comprenez, qui adorait son mari. Mais *Carla*.

A St. Rudigund, le brave homme que j'avais connu était mort et son successeur avait bu le reste du Slivovitz à l'exception de sept bouteilles. Il me les vendit un prix pharamineux, parce que, malgré tous mes efforts, je ne parvins pas à cacher l'ardent désir que j'avais de les posséder. Je rentrai chez moi le plus vite possible. Je n'osais pas partir d'un autre endroit, au cas où le charme n'aurait opéré que si j'utilisais la même chambre, la même table, le même verre, le même shaker. Carla m'attendait et quelqu'un d'autre pouvait se présenter — elle était comme un fruit ayant atteint son point parfait de maturité et qu'une seule petite tape peut précipiter à terre.

Carla !... Si vous aviez entendu mon cœur battre lorsque je versai les ingrédients, attentif à ne pas gaspiller le Slivovitz, puis lorsque je mélangeai le cocktail, le versai et finalement l'absorbai... Carla... Carla...

Une fois de plus, rien ne se passa. Je restai là où j'étais.

La différence provenait soit de la qualité du contenu de la bouteille, soit des proportions utilisées. Combien de gin avais-je mis les autres fois? Et combien au juste de vermouth français? Je n'employais pas de vermouth italien, avec le Slivovitz c'était inutile. Une goutte de citron, un soupçon de bitter... Bien, mais une évaluation approximative des gouttes et des soupçons n'était pas suffisante. Il fallait que je me rappelle exactement. Mon cocktail n'avait pas le goût voulu. Je connaissais la couleur et la saveur qu'il devait normalement avoir, mais cette randonnée agitée en Europe avait ébranlé ma mémoire. Combien au juste de vermouth français? Combien de gin? Avais-je ajouté deux fois ou trois fois de l'Angostura avec le stilligoutte?

« Tout fut inutile, » conclut David Merriman d'un ton morose. « Je n'ai pas cessé de chercher depuis. Inutile ! J'y ai presque renoncé. »

Pendant la dernière partie de son récit, il n'avait cessé de verser machinalement des liquides contenus dans les bouteilles qui encombraient la table, comme s'il ne pouvait plus s'en empêcher désormais, comme s'il était condamné à mélanger des cocktails toute sa vie, jusqu'à ce que peut-être un accident pût lui faire retrouver la recette dont il ne se souvenait plus. Ses compagnons remarquèrent une bouteille carrée, de couleur prune, sans étiquette. Il versa tout ce qu'elle contenait encore, la basculant verticalement pour en recueillir jusqu'à la dernière goutte. Puis, pris d'une rage soudaine, il agita interminablement le cocktail, le shaker tenu haut au-dessus de sa tête, avec les mêmes gestes rythmés que les autres fois, l'air désespéré, comme s'il ne savait plus quel résultat il obtiendrait et ne s'en souciait plus, mais comme si, pour se divertir, quelque fantomatique Conseil des Dix l'avait forcé à continuer d'agiter des cocktails. Finalement, remarquant avec un sourire distrait ce qu'il était en train de faire, il versa le mélange dans le verre et tendit nonchalamment celui-ci à Johnny Carfax.

— « Tu veux y goûter? » demanda-t-il. « C'est le seul rafraîchissement que je puisse t'offrir. C'est quelque chose comme le cent septième d'une longue série. Il faut que j'arrête maintenant, il ne me reste plus de Slivovitz. Et Horace, Dieu le bénisse ! peut m'emmener sans attendre dans un asile d'aliénés. »

— « Non merci, je n'y tiens pas, » répondit Carfax. « J'aime bien le xérès, mais les cocktails... » Il secoua la tête et passa le verre au jeune Strake, son plus proche voisin.

— « A la vôtre ! » dit Theo Strake. Et il vida le verre d'un trait.

... Ils regardèrent tous avec stupéfaction l'endroit où il s'était tenu. Theo n'était plus là.

(Traduit par Roger Durand.)



Bucolique

(*Process*)

par A. E. VAN VOGT

C'est avec plaisir que nous publions, pour la première fois en France, une nouvelle du plus curieux auteur de S. F. contemporain : l'extraordinaire Van Vogt (qu'il aurait, s'il n'existait pas, fallu inventer).

On en vient à se demander parfois en lisant Van Vogt s'il n'est pas :

1° *Un remarquable bluffeur ;*

2° *Un paranoïaque de génie ;*

3° *Un faux nom dissimulant une équipe de techniciens de l'imagination hautement spécialisés ;*

4° *Un être étrange et immortel, à l'image du Gilbert Gosseyn du* « Monde des A », *parcourant l'espace en racontant çà et là les aventures qu'il a vécues ailleurs...*

C'est pour essayer de répondre à cette question : « Qui est Van Vogt ? », que nous publions dans ce numéro une importante étude qui entretiendra l'intérêt de ses admirateurs, et incitera peut-être ceux qui l'ignorent à réparer cette désastreuse lacune.

Car un véritable amateur de science-fiction ne peut pas plus ignorer Van Vogt qu'une rivière ne pas aller à la mer. Et la science-fiction, sans les hyperboliques, nébuleuses et fabuleuses spéculations de Van Vogt, ne serait pas la science-fiction.

Faites l'expérience d'ouvrir « La faune de l'espace » *(« Rayon Fantastique ») si cela ne vous est jamais arrivé... et essayez de* résister *à Van Vogt !*

(Il y a aussi ceux qui ont fait l'expérience d'ouvrir « Le monde des A » *et qui l'ont refermé sans y avoir rien compris. Mais c'est qu'ils n'aimaient* pas vraiment *la science-fiction.)*

D'ailleurs, les lecteurs enthousiastes de Van Vogt se recrutent aussi parmi les très jeunes gens. Honte aux adultes qui le déclarent « incompréhensible » !

Que dire enfin de « Bucolique » *? Rien, sinon que ce petit bijou « technique » est du pur Van Vogt. Il a écrit des nouvelles beaucoup plus éclatantes, beaucoup plus démesurées, mais c'est lui aussi tout entier, cet exposé scientifique sec comme une épure sur un sujet que tout autre aurait transformé en aventure pleine de terreurs et de merveilles. Les terreurs et les merveilles sont à la mesure de l'homme ; Van Vogt ne s'en préoccupe pas, lui qui est à la mesure de l'univers.*

BAIGNANT dans la lumière brillante d'un soleil lointain, la Forêt vivait et respirait. Elle captait la présence de ce vaisseau qui venait d'apparaître, après avoir traversé les brumes légères de la haute atmosphère. Cependant, son hostilité systématique envers cette chose étrangère ne s'accompagna pas immédiatement d'alarme.

Sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés, ses racines s'entrelaçaient sous la terre et les cimes de ses innombrables arbres se balançaient nonchalamment sous les multiples caresses d'une brise paresseuse. Au-delà, s'étendant par les collines et les montagnes et tout au long d'un bord de mer presque interminable, se dressaient d'autres forêts, toutes aussi vastes et puissantes qu'elle-même.

Aussi loin que sa mémoire remontât, la Forêt se souvenait d'avoir sauvegardé le sol d'une menace quelque peu inintelligible. La nature de cette menace commençait maintenant à lui apparaître. Elle provenait de vaisseaux analogues à celui qui, présentement, descendait du ciel. La Forêt ne parvenait pas à se remémorer clairement la façon dont, dans le passé, elle avait réussi à assurer sa défense, mais elle se rappelait nettement qu'elle avait dû se battre.

Au fur et à mesure qu'elle devenait plus consciente de l'approche du navire filant au-dessus d'elle dans un ciel gris-rouge, ses feuilles se murmurèrent le récit sans âge de batailles livrées et remportées. Des pensées, dans leur course lente, se répandaient tout au long des canaux sensoriels et les branches maîtresses de milliers d'arbres se mirent à trembler presque imperceptiblement. L'étendue de ce frémissement, en affectant bientôt tous les arbres, créa graduellement un son, puis une sensation de tension. Tout d'abord ce fut presque insensible, telle une brise musardant au travers d'un vallon verdoyant, mais bientôt cela prit de l'ampleur et acquit de la substance. Le son se fit envahissant et la Forêt toute entière se dressa, vibrante d'hostilité, guettant l'arrivée de cet engin dans le ciel.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.



Le vaisseau grandit, infléchissant sa trajectoire. Maintenant qu'il s'était rapproché du sol, sa vitesse et sa masse se montrèrent plus grandes qu'elle ne les avait tout d'abord jugées. Il plana, menaçant, au-dessus de la Forêt proche, puis s'abaissa encore, insoucieux de la cime des arbres. Des taillis s'enflammèrent, des branches se rompirent et des arbres entiers furent balayés comme s'ils n'étaient que des êtres insignifiants, sans poids ni vigueur. Le vaisseau continuait sa descente, s'ouvrant un chemin au travers de la Forêt gémissante ou hurlante sur son passage. Il se posa, s'enfonçant lourdement dans le sol, trois kilomètres après avoir frôlé sa première cime. Derrière lui, la trouée d'arbres brisés

frémissait et palpitait dans la lumière du soleil. Un long et droit chemin de destruction se dessinait maintenant. La Forêt s'en souvint brusquement, ce n'était là que la répétition de ce qui s'était déjà produit dans le passé.

Elle commença de s'amputer des secteurs atteints. Elle fit refluer sa sève et stoppa son frémissement dans l'aire affectée. Plus tard, elle enverrait de nouvelles pousses pour remplacer ce qui avait été détruit, mais pour le moment elle acceptait cette mort partielle qu'elle avait subie et connaissait la peur. C'était une peur teintée de colère. Elle endurait ce vaisseau gisant sur ses troncs écrasés, sur une partie d'elle-même qui n'était pas encore morte. Elle sentait le froid et la dureté des parois d'acier et sa peur comme sa colère s'accrurent.

Un chuchotis de pensée se propagea le long de ses canaux sensoriels. Attends, disait cette pensée, il y a en moi le souvenir du temps où d'autres vaisseaux semblables à celui-ci vinrent.

Sa mémoire cependant refusait de s'éclaircir. Tendue mais incertaine, la Forêt se prépara à mener sa première attaque. Elle se mit à croître tout autour du navire.

Il y avait bien longtemps qu'elle avait pris conscience de ses formidables pouvoirs de croissance. C'était à une époque où elle était encore loin de sa superficie présente.

A ce moment-là, un jour, elle s'aperçut qu'elle allait bientôt se trouver en contact avec une autre forêt analogue à elle-même. Les deux masses d'arbres en croissance, les deux colosses de racines entrecroisées s'approchèrent l'un de l'autre lentement, avec prudence, dans un émerveillement mutuel mais vigilant, étonnés de découvrir qu'une autre forme de vie identique eût pu exister tout ce temps. Les deux forêts se rapprochèrent, se touchèrent... et se combattirent pendant des années.

Durant cette lutte prolongée, pratiquement toute croissance de la végétation dans les portions centrales de la Forêt stoppa. Les arbres cessèrent de se fournir en branches. Les feuilles, par nécessité, s'endurcirent et remplirent leur fonction pendant de bien plus longues périodes. Les racines se développèrent lentement. Toute la force disponible de la Forêt était concentrée sur les moyens d'attaque et de défense. Des murs d'arbres s'édifiaient en une nuit. D'énormes racines, s'infiltrant verticalement dans le sol, creusaient des tunnels longs de plusieurs kilomètres. Se frayant un passage à travers rocs et métaux, elles construisaient une muraille de bois vivant, pour endiguer la végétation envahissante de l'adversaire.

A la surface, les barrières végétales s'épaissirent au point que sur plus d'un kilomètre les arbres se dressaient presque tronc contre tronc.

Sur cette formule, la grande bataille finalement s'arrêta. Chaque forêt accepta l'obstacle créé par son ennemi.

Plus tard elle contraignit au même statu quo une seconde forêt qui l'attaquait sur une autre front.

Ces limites devinrent bientôt pour la forêt une démarcation aussi naturelle que la grande mer qui s'étalait au sud ou le froid glacial qui régnait tout au long de l'année sur les cimes enneigées des montagnes.

*
* *

A l'exemple des batailles avec les deux autres forêts, la Forêt concentra son entière énergie contre le vaisseau envahisseur.

Des arbres s'érigèrent à raison d'un mètre par minute. Des plantes grimpantes escaladèrent ces arbres et se jetèrent elles-mêmes par-dessus le haut du navire. Ce torrent végétal courut bientôt sur le métal pour aller se nouer aux arbres du côté opposé. Les racines de ces arbres prirent profondément assise dans le sol et s'ancrèrent au sein d'une couche rocheuse plus résistante qu'aucun vaisseau jamais construit. Les troncs s'épaissirent et les lianes grossirent jusqu'à devenir d'énormes câbles.

Lorsque la lumière de ce premier jour fit place au crépuscule, le navire était enfoui sous des milliers de tonnes d'une végétation si dense que rien n'en était plus visible.

Le temps était venu, pour la Forêt, de passer à l'action destructrice finale.

Presque immédiatement après la chute du jour, de minuscules racines commencèrent à tâtonner sous le vaisseau. Elles étaient microscopiques, si petites dans cette phase initiale que leur diamètre ne dépassait pas celui de quelques douzaines d'atomes. Si fines se faisaient-elles que des parois métalliques apparemment solides s'avéraient pour ces radicules n'être que du vide. Elles pénétraient sans effort, tant elles étaient menues, l'acier trempé lui-même.

Ce fut à ce moment que le vaisseau réagit. Le métal s'échauffa, devint brûlant, puis rouge vif. Cela suffit. Les minuscules racines se ratatinèrent et moururent. Les racines plus importantes implantées près de ce métal se consumèrent lentement au fur et à mesure que cette chaleur desséchante les atteignait.

Au-dessus du sol une autre violence débuta. Une flamme jaillit d'une centaine d'orifices ouverts dans la paroi du vaisseau. D'abord les lianes, puis les arbres se mirent à brûler. Ce n'était pas l'explosion d'un feu incontrôlable ni l'incendie furieux sautant d'arbre en arbre avec une irrésistible ardeur. Depuis fort longtemps, la Forêt avait appris à maîtriser les feux engendrés par la foudre ou par une combustion spontanée. Il s'agissait uniquement d'envoyer de la sève aux arbres frappés par l'incendie. Plus vert était l'arbre, plus la sève l'imbibait et plus le feu aurait alors à prendre d'ampleur pour se maintenir.

La Forêt ne put sur-le-champ se souvenir d'avoir affronté un feu qui pût ainsi tailler dans une rangée d'arbres laissant chacun suinter un liquide visqueux par les crevasses de son écorce. Mais cette flamme le pouvait, elle était différente. Elle n'était pas seulement flamme mais

aussi énergie. Elle ne se nourrissait pas de bois mais vivait sur une force contenue en elle-même.

Finalement, cette constatation rendit à la Forêt sa mémoire. C'était un souvenir aigu, sans méprise possible, de ce qui avait été accompli dans le passé pour délivrer elle-même et sa planète d'un vaisseau comme celui-là.

Elle commença par se retirer de la périphérie du navire. Elle abandonna l'échafaudage de bois et de feuillage avec lequel elle avait tenté d'emprisonner cette structure étrangère. A mesure que la précieuse sève réintégrait les arbres qui maintenant devraient former la seconde ligne de défense, les flammes devinrent plus vives et l'incendie s'amplifia, illuminant tout le paysage d'une lueur féerique.

Il s'écoula un certain temps avant que la Forêt sût que les rayons incandescents ne jaillissaient plus du navire et que ce qui restait de flammes et de fumée provenait uniquement de bois brûlant normalement. Cela aussi correspondait au souvenir qu'elle avait de ce qui s'était déroulé bien longtemps auparavant.

Frénétiquement bien qu'avec répugnance, la Forêt mit en chantier ce qui, elle s'en rendait maintenant compte, était la seule méthode pour se débarrasser de l'intrus.

Frénétiquement, parce qu'elle était terriblement convaincue que la flamme émise par le vaisseau était en mesure de dévaster des forêts entières.

Avec répugnance, car le moyen de défense envisagé l'amènerait à souffrir de brûlures par énergie à peine moins violentes que celles qu'avait engendrées la machine.

Des dizaines de milliers de racines s'enfoncèrent vers des terrains et des formations rocheuses qu'elles avaient soigneusement évitées depuis la venue du vaisseau précédent. En dépit d'une hâte nécessaire, le processus en lui-même était lent.

De microscopiques racines, frémissantes d'impatience, se contraignirent à s'enfouir dans d'inaccessibles poches de minerai et par un procédé osmotique complexe tirèrent des grains de métal pur du minerai impur originel. Ces grains étaient presque aussi petits que les racines qui précédemment avaient pénétré les parois d'acier du navire. Ils étaient suffisamment menus pour être transportés, en suspension dans la sève, au travers du labyrinthe des grosses racines.

Bientôt il y eut des milliers, puis des millions de ces grains en mouvement tout au long des canaux du bois. Bien que chacun fût en lui-même imperceptible, le sol où ils furent déposés étincela avant peu à la lumière de l'incendie mourant. Au moment où le soleil de cette planète s'élança au-dessus de l'horizon, un reflet argenté large de trois cents mètres entourait tout le vaisseau.

Ce fut tôt après midi que le navire réagit. Une douzaine de sas s'ouvrirent et des engins volants en sortirent. Ils se posèrent et se mirent à écrémer cette poussière blanchâtre avec des buses qui aspiraient la fine pellicule de métal de façon ininterrompue.

Ils travaillaient avec de grandes précautions et une heure avant la chute du jour ils avaient amassé plus de douze tonnes de l'Uranium 235 finement dispersé.

A la tombée de la nuit, tous les êtres à deux jambes disparurent dans le navire dont les sas se fermèrent. Le long vaisseau profilé en torpille décolla en douceur et fila vers le ciel où le soleil brillait encore.

La première connaissance de cette nouvelle situation parvint à la Forêt lorsque les racines qui étaient profondément enterrées sous le vaisseau rapportèrent une diminution de pression. Il lui fallut plusieurs heures pour décider que le vaisseau ennemi avait été chassé. D'autres heures s'écoulèrent encore avant qu'elle réalisât la nécessité de déménager la poussière d'uranium demeurée sur le terrain, car les radiations émises s'étendaient trop à l'entour.

L'accident qui se produisit eut une cause fort simple. La Forêt avait extrait des rocs cette substance radio-active et, pour s'en débarrasser, elle n'avait simplement qu'à la remettre dans les plus proches couches uranifères, particulièrement dans ce genre de roc qui absorbe la radioactivité. Pour la Forêt, la situation apparaissait aussi claire que cela.

Une heure après qu'elle eût entrepris la réalisation de son plan, une explosion atomique fusa vers le ciel.

Cette explosion fut vaste, vaste au-delà de la capacité de compréhension de la Forêt. Elle n'entendit ni ne vit cette effroyable silhouette messagère de mort. Ce qu'elle ressentit fut suffisant. Un ouragan rasa des kilomètres carrés de végétation. L'onde calorique et la vague de radiations provoquèrent des incendies qui demandèrent, pour les éteindre, des heures d'effort.

La peur s'effaça peu à peu lorsqu'elle se remémora que cela aussi s'était produit dans le passé.

Plus nette de beaucoup que ce souvenir fut la vision des possibilités d'action future grâce à ce qui venait de se produire. L'opportunité de l'occasion ne lui échappa pas.

Dès l'aube le matin suivant elle lança son attaque. Sa victime fut la forêt qui, selon sa mémoire défaillante, avait originellement envahi son territoire.

Tout le long du front qui séparait les deux colosses, de petites explosions atomiques se déclenchèrent. La solide muraille d'arbres qui formait les défenses extérieures de l'autre forêt s'effrita devant les attaques successives d'une aussi irrésistible énergie.

L'ennemi, réagissant normalement, mit en ligne ses réserves de sève. Lorsqu'il fut pleinement engagé dans sa tâche de reconstruction d'une nouvelle barrière, de nouvelles explosions se déclenchèrent. Elles aboutirent à la complète destruction du gros des réserves en sève de l'adversaire. Dès lors, puisqu'il ne comprenait pas ce qui lui advenait, celui-ci fut perdu.

Dans le no man's land où avaient eu lieu les explosions, la Forêt attaquante envoya une innombrable armée de racines. Chaque fois que la résistance se manifestait, une explosion atomique se produisait. Tôt

après le midi suivant, une explosion gigantesque détruisit les arbres composant le centre sensitif de l'adversaire — et la bataille se termina.

Cela prit des mois à la Forêt de pousser dans le territoire de son ennemi défait, d'éjecter les racines mourantes de l'adversaire, de déborder des arbres maintenant sans défense et de s'installer elle-même en pleine et complète possession de son nouvau territoire.

Dès que cette tâche fut accomplie, elle se tourna comme une furie contre la forêt résidant sur son autre flanc. Une fois de plus elle attaqua avec la foudre atomique et tenta de submerger son opposant sous une pluie de feu.

Elle fut contrée net par une force égale d'atomes en explosion !

Ses connaissances avaient transpiré à travers la barrière de racines entrelacées qui formait la séparation entre les deux forêts.

Les deux monstres se détruisirent mutuellement presque totalement. Chacun d'eux devint un être mutilé qui dut remettre en branle le pénible processus d'une lente croissance. Comme les années passaient, le souvenir de ce qui s'était écoulé s'estompa. Cela n'avait d'ailleurs que peu d'importance. A cette époque-là, en effet, les vaisseaux affluaient. Même si la Forêt s'en était souvenue, ses explosions atomiques, de toute façon, n'auraient pu avoir lieu en présence d'un navire.

La seule méthode pour chasser les vaisseaux consistait à les entourer chacun d'une fine poussière de matériau radio-actif. Dès lors, le navire raflait le métal pulvérulent et se repliait aussitôt.

Et la victoire lui fut toujours aussi aisée.

(Traduit par Richard Chomet.)



A. E. VAN VOGT
OU LA DÉMENCE RATIONALISÉE

par MARK STARR

Par nature la science-fiction est surprenante, mais il arrive parfois que ceux qui l'écrivent soient plus extraordinaires que leurs œuvres.

Tel est bien le cas d'Alfred Van Vogt, Canadien d'origine, né en 1912.

De son propre aveu il apprit à écrire en composant des « drames vécus » et des « confessions véridiques » pour différents magazines populaires à gros tirage. Ce n'est qu'au cours de l'année 1939 qu'il débuta dans « *Astounding science-fiction* » avec « *Black destroyer* », qui obtint d'emblée un gros succès. Cela sans doute décida Campbell, rédacteur en chef de la revue, à publier par la suite la première nouvelle de Van Vogt, « *Vault of the beast* », qu'il avait primitivement refusée. D'ailleurs Campbell s'habitua certainement au style et aux idées de Van Vogt, puisque pendant près de dix ans celui-ci demeura avec Asimov, Heinlein, Kuttner et Williamson, un des auteurs « maison » du célèbre magazine où il publia successivement en feuilletons « *Slan* », « *The weapon makers* », « *The world of A* », « *The players of A* », qui furent autant de réussites.

Il a pêché un peu partout les éléments d'une culture plutôt hétéroclite, bourrée de notions scientifiques, sociologiques, axiomatiques, souvent déformées, plus ou moins exactes, mais obligatoirement paradoxales. Ayant absorbé, malaxé, assimilé, parfois assez mal il faut l'avouer, ces matières peu digestes, il en a tiré une quantité incroyable d'histoires.

En effet, Van Vogt est un des plus grands spécialistes américains de la nouvelle de S. F. et l'on retrouve son nom dans la plupart des anthologies du genre publiées depuis plus de quinze ans.

Il mène son existence au rythme terrifiant de ses romans. En dix ans il a écrit à peu près un million et demi de mots, soit la valeur de quelque trois cents nouvelles. Cela explique peut-être qu'il n'ait pas joint une grande qualité formelle à une indéniable intelligence.

Entre temps, il a épousé Edna Mayne Hull, autre auteur de S. F. fort prisée en Amérique, spécialiste du *space opera*, et qui a fait partie elle aussi de l'équipe d' « *Astounding Science Fiction* ».

L'imagination de Van Vogt n'a d'égale que sa curiosité. Cela lui a valu de participer activement aux théories ou aux écoles les plus ahurissantes qu'ait pu produire l'Amérique en un demi-siècle de démence.

Myope, il adopta la méthode du Dr Bates (celui qui soigna Huxley avec plus de succès?) et l'abandonna le jour où il s'aperçut en jouant aux échecs qu'il maniait les pièces de l'adversaire. Puis il entra dans le groupe de sémantique de l'essayiste Alexander Korzybscki, qui par la suite l'excommunia et même l'expulsa un soir avec vigueur et rapidité.

A l'heure actuelle, il s'occupe de dianétique, nouvelle science (?) inventée par son collègue et ami, l'écrivain de science-fiction L. Ron Hubbard, et qui cherche à débarrasser l'esprit humain de ses « démons » par une technique se rattachant à l'auto-psychanalyse. En outre Van Vogt s'est intéressé à l'astrophysique, la cosmographie, la neurologie, l'ethnologie et la théorie cyclique de l'histoire.

Depuis 1950, date de sa conversion à la dianétique, il ne produit presque plus rien, au grand regret de ses nombreux admirateurs. Récemment, cependant, il fit sa réapparition dans les suppléments du dimanche de divers journaux américains.

Toutes les conceptions qui ont été ses dadas ont naturellement passé dans ses livres. L'époque sémantique correspond par exemple au « *Monde des A* » et à « *Players of A* ». Dans « *The weapon makers* », il a déversé un flot de conceptions technico-sociologiques. Il a même inventé, pour son usage personnel, une demi-douzaine de sciences et au moins une philosophie, le nexialisme, qui permet, dit-il, d'éviter le retour cyclique des catastrophes cosmiques qui menacent

les civilisations. Il lui arrive même de cultiver la pure démence, la vraie fantaisie dans des œuvres aussi surprenantes que difficilement compréhensibles. « *Book of Ptath* » est une manière de chef-d'œuvre du genre.

Van Vogt, qui jongle, avec une diabolique habileté, avec les concepts les plus baroques et les plus alléchants, est un auteur passé maître en l'art d' « accrocher son lecteur ». On peut cependant lui reprocher une trop nette tendance à l'obscurité inutile et à une incroyable complication des situations. De fait, c'est dans la nouvelle de moyenne longueur que les critiques s'accordent à reconnaître sa maîtrise. Il a ainsi créé des personnages attachants qu'il suit généralement au cours d'une série de contes que, par la suite, il réunit pour composer un roman. Tel fut par exemple le cas de « *La faune de l'espace* » (c'est pourquoi ce livre est abordable par tous les lecteurs).

D'autre part, son œuvre purement fantastique, totalement inconnue en en France, mérite une grande attention car on y rencontre l'ampleur d'inspiration et le sens inné du mystérieux qui donnent à certaines de ses nouvelles une envergure toute lovecraftienne.

C'est que Van Vogt voit les choses sous un angle naturellement démentiel, disproportionné. Les individus s'effacent devant les dynasties, les planètes devant les galaxies, les galaxies devant l'univers. Ce n'est pas en vain que le thème de l'immortalité revient en leitmotiv dans nombre de ses romans. Les époques l'intéressent moins que les ères et cet homme entend dominer non seulement l'histoire d'une branche de la vie mais encore celle de tout un *continuum*. Son imagination est d'ailleurs à la hauteur de cette conception cosmique. Le monde de Van Vogt est un monde immense dans l'espace et dans le temps. Un univers coloré, grouillant d'hommes, de machines parfaites et de monstres. Et il semble bien que Van Vogt ait *vu* ces êtres et ces mondes lointains qu'il décrit, glacés ou enflammés, tandis que s'effondraient en un tourbillon d'astronefs les civilisations. Flâneur et baladin de l'univers...



Van Vogt est-il, en science-fiction, un « utopiste »? On est tenté à première vue de répondre négativement. Le monde de Van Vogt est un monde fantastique, animé, mais ni un monde souhaitable, ni une démonstration de quelque idée utopique. Il semble bien que Van Vogt bâtisse sans plan son univers pour le seul plaisir de le raconter.

L'univers de Van Vogt est en effet un univers physiquement possible quoique assez peu probable. Il est construit de façon scientifique, objective si l'on veut. Il ne sert presque jamais une idée.

La faune propre à Van Vogt apporte une éclatante démonstration de ce fait. Les êtres imaginés par lui sont généralement plus puissants que l'homme, pris individuellement, bien qu'il leur manque presque toujours la force que donne seul le groupe social. Mais cela ne saurait s'inscrire dans une conception d'ensemble comme c'est le cas pour un écrivain comme Lovecraft. Chez Van Vogt, le goût de l'aventure domine l'idée.

Quand bien même Van Vogt ne laisserait-il pas une réputation d'écrivain, il conserverait en tout cas le titre de plus grand animalier de la S. F. Ses créatures sont à la mesure d'une planète ou d'un univers. Elles sont dangereuses ou amicales, ont leurs défauts, leur psychologie, leur cadre. Ce sont par exemple les Rulls, ces sortes de vers géants qui peuplent la galaxie M. 31, qui sont doués d'une très vive intelligence et adorent les humains, surtout sous forme d'un de leurs plats favoris. Ce sont les Riims, dont l'étrange qualité télépathique détermine la structure sociale. Certaines races ont dominé l'univers, telle celle des Ixtl, dont les survivants déchus rêvent à leur puissance perdue. Ce peuvent être de farouches individualistes comme l'Ezwal, ce monstre énorme de la planète de Carson, doté d'une prodigieuse intelligence, mais répugnant à toute forme de coopération.

Mais nulle part ne semble exister, chez ces êtres, une société parfaite, idéale.

L'attitude de Van Vogt vis-à-vis d'eux est celle du naturaliste étudiant des cas qui lui sont imposés par la nature, et non celle du dieu construi-

sant selon son goût ou ses idées. Et cela sans doute est à la source de l'intérêt que sait susciter Van Vogt autour de ses monstres. Ses erreurs biologiques sont souvent grossières. Il est préférable de ne pas insister sur sa métaphysique ou sur sa psychologie. Mais ses monstres, tout imparfaits qu'ils soient, ont quelque chose, une précision dans le détail, une insistance dans la description, qui force l'attention. Nous n'assistons pas à la formation de ces êtres, nous sommes obligés de les prendre dès l'abord tels qu'ils sont et nous finissons par les admettre très bien. Mais cela suppose une familiarité extraordinaire de l'auteur avec ses créations. Il ne suffit pas qu'elles naissent sous sa plume, il est nécessaire qu'il en ait déterminé le moindre détail avant de commencer à écrire.

C'est effectivement une des qualités maîtresses de Van Vogt, qui rachète bien des faiblesses, que ce pouvoir de visualisation. Il est indéniable que Van Vogt vit dans un univers, et à force de précision, cet univers devient cohérent, ou tout au moins autant que peut l'être le nôtre. Mais cet univers n'a pas intellectuellement de sens. Il n'appartient pas au monde de l'Utopie, mais bien, selon le mot d'un critique américain, à celui de la Futopie, ce monde étonnant qui commence demain. Sa seule signification est, en quelque sorte, *artistique.* Il vaut par lui-même et pour lui-même.

Nulle différence lorsque Van Vogt décrit des sociétés humaines. « *The weapon shops of Isher* » et « *The weapon makers* », qui constituent une série extrêmement intéressante (espérons un jour la voir traduite en français) et qui tourne autour du personnage extraordinaire de l'immortel Robert Hedrock, sont la description d'une expérience sociologique, rien de plus. Ces deux livres racontent l'histoire de la longue lutte qui a opposé les Empereurs d'Isher aux Fabricants d'armes. Lutte soigneusement entretenue d'ailleurs par Robert Hedrock, parce qu'elle permet, en interdisant tout pouvoir absolu, de maintenir une paix et une liberté relatives. C'est là la solution anti-utopique par excellence. Elle repose sur un profond pessimisme, ou tout au moins sur un optimisme très limité à l'égard de la race humaine. Il ne s'agit pas de bâtir une société parfaite ou d'obtenir seulement un jour une société meilleure. Il s'agit seulement de conserver les éléments *préférables* d'une société existante.

Cette attitude du naturaliste, Van Vogt la conserve même lorsqu'il étudie la portée de nouveaux pouvoirs concédés à la race humaine. Qu'il s'agisse des Slans, ces mutants destinés à remplacer l'homme, ou des immortels de « *The house that stood still* », seuls sont modifiés leurs pouvoirs ou la durée de leur vie. Le progrès, s'il en est un, porte uniquement sur les moyens. Le problème des fins n'est jamais effleuré.

⁂

Pourtant, la personnalité de Van Vogt perce quand même dans son œuvre. On y trouve riche matière à psychanalyse ou à dianétique — ainsi qu'une tendance à la crédulité symétrique de celle que nous avons rencontrée dans sa vie. Le visionnaire l'emporte facilement sur l'intellectuel, quoique le personnage d'ensemble aime à passer pour un intellectuel froid. De ce fait, les solutions ou les souhaits que peut préconiser ou émettre Van Vogt seront intelligents, mais significatifs aussi quant aux préoccupations de leur auteur.

Et c'est par ce biais que Van Vogt rejoint en définitive — et malgré les apparences premières — l'utopie plus classique. Il s'écarte même alors de la science-fiction. Son but n'est plus l'aventure, mais devient la description d'un monde à la fois possible et idéal. Le naturaliste s'est pratiquement doublé d'un moraliste : et nous atteignons « *Le monde des A* ».

« *Le monde des A* » comprend une série de deux romans, dont le premier a été publié dans notre pays sous ce titre et dont le second, « *The players of A* », attend encore sa parution en français. Sous l'angle de l'utopie ou même plus généralement de la construction ou du style, le premier est très supérieur au second qui n'est qu'un bon *space opera.* C'est que le premier est une intelligente description d'une société fondée

sur les conceptions de Korzybscki, tandis que le second, écrit après la rupture intervenue entre Van Vogt et le groupe de Korzybscki, ne l'a été que pour satisfaire aux exigences d'une clientèle qui adore retrouver ses héros favoris.

Les idées de Korzybscki sont contestables. Le traitement que leur a fait subir Van Vogt l'est encore plus. Il reste que nous nous trouvons en présence d'une authentique utopie.

Ne sont admis sur Vénus, planète nouvellement conquise et au climat enchanteur, que les individus soigneusement sélectionnés par une Machine, pour leur absence de tendances antisociales, leur équilibre actif, et leur sens de la coopération intelligente. Une société toute nouvelle se créera donc sur Vénus avec les meilleurs éléments de la Terre, société qui n'étant pas infectée par certains germes mentaux morbides, ne prendra pas la tournure rapidement léthale et destructrice des civilisations terriennes. Cela signifie en même temps l'épanouissement conscient et complet des personnalités. L'homme est enfin parvenu, non à dominer les choses, mais à se dominer lui-même, à être lui-même. Son intégration est accomplie, à la fois sur le plan social et sur le plan individuel. Un tel résultat est obtenu grâce à un entraînement approprié. Et l'auteur laisse espérer que finalement cette nouvelle civilisation remplacera l'ancienne culture humaine à base de violence animale, car les Vénusiens, loin de se désintéresser de la Terre, y reviennent fréquemment pour soigner ou entraîner leurs frères terriens moins heureux ou moins doués.

L'organisation sociale de ce monde est très proche de l'anarchie. La notion de l'Etat comme contrainte sociale n'y a aucune signification. Un droit écrit n'a de sens qu'au niveau d'un cadre extrêmement large. En effet, tout acte à caractère délictueux peut être présumé n'en être pas un, puisque son auteur est théoriquement incapable de commettre d'acte dangereux pour la société.

A la base du crime, il y a maladie, intégration déficiente, révolte, or cette révolte n'a plus de raison d'être.

Enfin, même si de tels actes étaient commis, n'importe quel Vénusien serait capable de les juger et d'adopter l'attitude nécessaire pour les réparer ou empêcher leur retour.

C'est qu'une telle utopie ne repose pas sur une conception aristotélicienne du monde. On ne peut juger sur Vénus par rapport à une échelle de valeur fixe et absolue. Il est devenu courant sur Vénus de ne pas confondre les mots et ce qu'ils signifient. Le *non Aristotélisme* ou non-A triomphe, avec sa pensée infiniment plus nuancée, volontairement plus objective, expérimentale.

Deux points importants. Tout d'abord, le thème de la Machine. La constitution d'une telle société exige un choix parmi les individus. Il n'y a évidemment pas des bons et des méchants, mais des plus ou moins bons, selon les structures personnelles et les conditions. Il s'agit du reste en définitive d'améliorer ces structures et de ne plus laisser les conditions au hasard.

Mais pour opérer ce choix, on ne peut raisonnablement faire appel aux humains, non pas que certains d'entre eux n'en soient pas capables, mais parce que cela comporte trop de dangers. Aussi s'en remet-on aux bons soins d'une Machine. La Machine n'est donc plus ici cette sorte d'entité mythique destinée à sauver l'homme qu'on rencontre souvent dans les romans de S. F. Elle a au contraire un but précis. Sa logique est une logique humaine. Ses avantages sur l'homme sont purement techniques : elle est une et indéréglable. Inattaquable par la névrose. Elle est également capable de se défendre contre les entreprises d'humains trop ambitieux. Si l'on veut, elle représente une constante au sein des civilisations humaines trop éphémères. Et elle permet ainsi la constitution d'une nouvelle civilisation plus durable et plus ouverte, moins rigide, celle des Vénusiens, les non-A.

Mais qui sont ces Vénusiens ? (Et ceci est le second point important.) Dans une large mesure, on peut considérer qu'ils correspondent assez étroitement à l'archétype de cet anglo-saxon à tendances matérialistes qu'est Van Vogt. Ce sont des génies, soit, mais leur génie ne tient qu'à un bon fonctionnement matériel de leur cerveau. Ils peuvent être brillants mathé-

maticiens ou fins psychologues, mais ces qualités ne leur servent qu'à résoudre des problèmes de plus en plus complexes de façon de plus en plus brillante. On peut se demander ce qu'il adviendrait de l'extraordinaire équilibre des non-A s'ils cessaient de se trouver sans cesse acculés à de terrifiantes situations. Nos Vénusiens sont au fond des sportifs de l'intellect extrêmement bien équipés, qui se servent de leurs pouvoirs pour mener constamment un jeu d'une extrême complexité. Si l'on veut, Van Vogt nous décrit un aspect assurément nécessaire, mais insuffisant de la civilisation non-A. Nous savons par exemple si peu de choses de sa culture que nous finissons par croire que celle-ci n'existe pas. Et la perpétuelle attitude du joueur sain et bien entraîné finit par paraître fatigante à l'esprit le plus bienveillant.

Les Vénusiens ignorent la névrose et c'est à coup sûr un résultat positif. Mais la santé ne saurait être un but final.

De cette lacune, Van Vogt s'est rendu compte non sans une certaine naïveté, il a cru que le temps suffisait à la combler. De façon générale, c'est une erreur fréquente des civilisations jeunes que de croire que le temps pourra enrichir ou légitimer des choses dépourvues en leur époque de signification. L'erreur de Van Vogt est du même ordre. L'absence de signification d'une existence humaine, pense-t-il, peut se transmuter en valeur si cette existence, de limitée, devient éternelle. C'est pour cette raison que le thème de l'immortalité revient régulièrement dans l'œuvre de Van Vogt.

L'immortalité peut bien entendu faciliter la tâche du principal héros, mais il arrive, qu'en dépit de ces préoccupations d'auteur et au-delà d'elles, Van Vogt développe pour lui-même le thème de l'immortalité. Gilbert Gosseyn, l'immortel aux corps innombrables, n'est pas seulement un joueur infatigable et pratiquement invincible. Il est surtout, de par son immortalité même, le plus parfait des non-A. Peut-être la civilisation parfaite de Vénus n'existe-t-elle que pour lui? N'apprenons-nous pas, du reste, dans « *The players of A* », que cette civilisation n'existe que *par* lui?

Il en va de même pour les héros de « *The house that stood still* ». Ils ont pris une sorte de valeur divine parce qu'ils sont immortels, mais leurs réactions, leurs désirs et leurs actes restent ceux de mortels. Robert Hedrock est lui aussi un immortel dont la provenance demeure d'ailleurs mystère. On notera en fait que ces mêmes, ses monstres sont souvent une signification sociale. En transcendant l'individuel, les personnages immortels de Van Vogt se haussent à la hauteur des civilisations qu'ils regardent s'échafauder, se défaire et crouler. Ses héros non humains eux-construits selon des échelles de temps mêmes, ses monstres sont souvent infiniment plus vastes que celles avec lesquelles nous avons l'habitude de compter.

L'aboutissement de l'évolution, cet être doté de mille pouvoirs qu'il nous décrit dans la nouvelle « *The monster* », parue dans « *Astounding Science Fiction* », et qui est tout de même un homme, défie le temps et l'espace. Mais suffit-il de défier l'espace et le temps pour les dominer? Les héros de Van Vogt, maîtres des millions d'années et des galaxies, semblent passer en agitation fébrile des éons dépourvus d'importance, et parcourir un million de fois plus vite que la lumière un univers étrangement mécanique et morne.

⁂

Van Vogt n'est pas un scientiste, ni réellement un utopiste, et il se trouve à l'opposé de ce que l'on appelle un écrivain, même aux Etats-Unis. Peut-être ces trois lacunes font-elles de lui le plus caractéristique des science-fictionnistes. Aucun carcan de connaissances ne l'enserre et il n'est pas ennuyeux; il se soucie peu du sort de l'homme et il ne prétend pas à des sommets qu'il ne serait pas capable d'atteindre; son imagination enfin n'est pas bridée par une culture et un humanisme qu'il ignore d'ailleurs avec la meilleure conscience. Il y a bien de la prétention et du pédantisme dans son œuvre, mais on les lui pardonne à cause de la présentation, du rythme endiablé et des idées.

Car, dans le domaine de la science-fiction, peu importent les personnages, les aventures elles-mêmes sont secondaires. Tout l'accent est mis sur les idées. Mais il faut pour qu'elles soient excellentes qu'elles ne soient pas trop abstraites, pratiques mais pas grotesques, matérialistes mais frappées au coin de l'épopée. Il faut qu'elles soient originales, qu'elles ne rappellent pas trop la physique ou la psychologie ou ces multiples disciplines austères que notre temps a vu naître. Il faut qu'elles soient entachées de démence et soutenues par le bon sens, peu vérifiables et faciles à saisir.

Aussi, les conditions idéales pour la chasse à l'idée de S. F. sont-elles une teinture superficielle de connaissances et une profonde ignorance, en même temps qu'un cerveau agile. Il faut lire les pages scientifiques dans les mêmes journaux que ses lecteurs et n'en pas savoir plus.

A partir de là, on peut reconstruire un monde. Après tout, les méthodes de la scolastique n'étaient guère différentes. Et quoique non aristotélicien, ce curieux esprit qu'est Van Vogt nous semble bien scolastique pour la logique et l'agilité mentale.

Mais, puisqu'on ne peut guère demander autre chose à la S. F. que d'être un édifice intellectuel merveilleusement subtil et intelligent dans les meilleurs cas (et c'est déjà énorme), peut-être devons-nous savoir gré à Van Vogt d'être l'un des meilleurs scolasticiens du genre.

RAPPEL BIBLIOGRAPHIQUE

The voyage of the Space Beagle (Signet, 25 cents).

Slan (Dell, 25 cts).

The world of A (Ace double novel).

Universe maker (Ace double novel).

The weapon shops of Isher (Nova publications, 2/).

The weapon makers (Weindelfeld-Nicholson, 5/6).

Masters of time (Fantasy Press, 3 $. Deux longues nouvelles).

Destination universe (Signet, 25 cts. Anthologie).

The house that stood still (Groenberg, 2.50 $).

The chroniclers (Dans « Five science-fiction novels », 4 $. Gnome Press).

The mixed men (Berkley Books, 25 cts).

The players of A (Astounding S. F.).

Wizard of Linn (Astounding S. F.).

Away and Beyond (Avon, 25 cts. Anthologie).

Fantastique :

The book of Ptah (Fantasy Press, 3 $).

Out of the unknown (Fantasy Press, 2.5 $. En collab. avec Edna Mayne Hull. Anthologie).

En France :

— Le monde des A.

— La faune de l'espace.

— A la poursuite des slans.

(Ces trois ouvrages au « Rayon fantastique »).

A paraître dans la même collection :

— Les joueurs de A.

Disponibles à notre service bibliographique étranger :

— *Destination universe* (liste générale, n° 1).

— *The weapon shops of Isher.*

— *The weapon makers* (liste complémentaire, nos C 32 et C 33).

— *Away and beyond* (do, n° C 37).



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Le livre du mois est un ouvrage collectif paru sous forme d'un numéro hors-série de notre confrère « *Science et Vie* » et intitulé « *Le monde vivant* ». Mlle Andrée Tétry, directrice adjointe à l'Ecole pratique des hautes études, MM. les professeurs Gallien, Viaud, Bounoure, MM. Marc André et René Thévenin nous montrent dans cet ouvrage que les véritables savants, lorsqu'on sait leur expliquer les besoins intellectuels du public, font un travail bien meilleur que les vulgarisateurs spécialisés. On trouve dans « *Le monde vivant* » plus de renseignements précieux sur l'origine, le développement et les propriétés de la vie, que dans certains ouvrages qui sont vendus vingt fois le prix de celui-ci. Toutes ces études sont parfaites au point de vue scientifique et pourtant se lisent aussi facilement qu'une nouvelle de « *Fiction* ». Les illustrations sont excellentes. Tout au plus ferais-je une légère critique : dans son introduction (page 8) M. Pierre Morand fait observer très justement que toutes les spéculations sont permises sur la vie dans d'autres systèmes solaires. Mais il ajoute : « *Les distances qui nous séparent des étoiles sont telles que nous n'en saurons jamais rien.* » Je crois au contraire qu'à l'ère interplanétaire dans laquelle nous entrons succédera un jour une ère interstellaire, et que certaines de nos nouvelles qui décrivent des voyages interstellaires sortiront alors du domaine des rêves pour entrer dans celui du réel. Nos descendants sauront alors les formes que la vie a pu prendre dans le système des autres étoiles.

Robert Laffont annonce son intention de faire paraître l'ouvrage de Morey Bernstein « *A la recherche de Bridey Murphy* ». C'est le premier d'une longue série d'ouvrages sur la réincarnation dont nous sommes menacés. J'ai lu le texte américain de cet ouvrage : il s'agit d'un tissu d'imbécillités. Le rédacteur en chef de notre édition américaine, Anthony Boucher, a procédé dès parution aux Etats-Unis à son exécution dans les colonnes de la revue. Il a donné des preuves précises en partant de l'ouvrage lui-même. Il s'agit d'une mauvaise plaisanterie. En particulier l' « esprit » de Bridey Murphy qui, prétendant être Irlandaise, ignore tout de l'Irlande et attribue même une origine irlandaise à un saint catholique arménien... Ce qui n'empêche que la réincarnation a remplacé en Amérique les soucoupes volantes. Je crains bien qu'il n'en soit de même de ce côté-ci de l'Atlantique... Notre ami L. Sprague de Camp croit qu'il y a une loi de la conservation de la crédulité et qu'à l'abandon d'une superstition succède aussitôt la croyance d'une autre. Il se peut qu'il ait raison.

Il est pourtant possible de parler sérieusement de sujets mal définis. C'est ce que réalisent MM. Moufang et Stevens dans « *Le mystère des rêves* » (Editions des Deux-Rives). C'est une documentation extrêmement précieuse.

Chez Pierre Horay, M. Dimitri Rebicoff publie un ouvrage dont le titre est aussi fantastique que celui d'une nouvelle de « *Fiction* », « *En avion sous la mer* ». Il s'agit de l'exploration sous-marine à l'aide de torpilles de son invention; c'est un des plus passionnants récits d'aventures vécues.

Signalons enfin chez Grasset un ouvrage qui manquait : « *Une vie du professeur Colomb* », plus connu sous le nom de Christophe, l'immortel inventeur du Savant Cosinus, du Sapeur Camembert et de la famille Fenouillard.

M. Caradec, l'auteur de l'ouvrage, montre très justement que Christophe s'est montré aussi bon prophète que Jules Verne.

Jacques BERGIER.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« *Monsieur Cosmos* », de Maurice Limat (Ed. Grand Damier), est un A. S. à tendances métaphysiques. Nous y voyons un groupe d'astronautes franchir la « courbe de l'Univers » et se

retrouver dans le rien absolu, le néant, où l'on cesse d'être. Mais leur bref séjour « extra-muros » leur paraît tellement pénible qu'ils décident de retraverser la « frontière » sans plus attendre. Tous à l'exception d'un seul, Eric, qui, blessé dans son amour propre par un de ses compagnons de voyage en présence de la femme qu'il aime, décide de demeurer « de l'autre côté ». Et, pendant que ses compagnons vivent des aventures mouvementées sur une planète inconnue, lui connaît une expérience unique, car il s'identifie à Dieu, atteint des proportions physiques *ad libitum* et se croit capable d'engendrer, par sa seule volonté, un autre univers. L'auteur vous ménage à la fin un coup de théâtre des plus surprenants mais, ayant le choix entre deux solutions, il vous laisse arbitre de la situation. Alors que la partie purement astronautique, si j'ose dire, n'est qu'un western de l'espace intelligemment conçu (l'idée de la « planète de la guerre » opposée à celle de la paix est une excellente trouvaille), le séjour d'Eric dans le néant atteint parfois à la grandeur et soulève nombre de questions dépassant le cadre habituel de la S. F. Les avis seront peut-être partagés sur la valeur de ce roman, personnellement, toutefois, je crois qu'il mérite votre attention, quelle que soit votre collection habituelle.

Dans « *Les voyants* » (Ed. Métal), Christian Russell (1) a traité un sujet assez semblable à celui de John Wyndham dans « *Révolte des Triffides* » — le thème de l'humanité devenue brusquement aveugle et n'ayant pour la guider qu'une centaine de voyants (d'où le titre). Mais, alors que Wyndham faisait intervenir un phénomène céleste, les personnages de Russell perdent la vue à la suite d'un stupide accident, le gaz inventé par un savant pour réduire à merci un pays adverse s'étant répandu par hasard sur tout le globe. Quant à ses « voyants », ce sont d'anciens tuberculeux que leur séjour sur les hauteurs a préservés de l'atteinte du poison. Le roman, qui se déroule dans un avenir assez rapproché (après la « prochaine dernière », qui a forcé l'humanité à se réfugier sous terre), traite surtout de la lutte qu'entreprennent certains voyants pour guérir les malheureux aveugles, alors que les maîtres du moment veulent au contraire les maintenir en esclavage pour asseoir leur domination sur le globe. D'une conception rationnelle, d'une écriture simple et directe, l'ouvrage m'a vivement intéressé malgré son pessimisme et sa cruauté.

« *Satellite n° 1* » (Rockets to nowhere), de Philip St. John (Rayon Fantastique-Hachette) est une œuvre irritante, principalement, je pense, à cause de son héros, un adolescent de 18 ans, très américain (il l'est d'ailleurs) qui, vivant dans un pays quasiment soumis à un régime policier, voit des espions partout et se met à jouer au détective, tant pour retrouver plusieurs savants mytérieusement disparus que pour empêcher l'« adversaire » de construire un satellite artificiel qui lui permettrait (à l'adversaire, bien sûr) de dominer le monde. Que cet ouvrage ait trouvé place dans une collection comme celle qui l'abrite demeurera toujours un mystère pour moi. Car, s'il est solidement bâti et, sur le plan « suspense », tout à fait irréprochable, je l'aurais mieux vu édité sous la bannière du Capitaine Johns, s'adressant à des lecteurs de dix à quinze ans, et non dans une série où ont paru « *Le monde des A* », « *La faune de l'espace* » et « *Le triangle à quatre côtés* ».

Sous le même emblème du Rayon fantastique, mais cette fois chez Gallimard, paraît un roman de Jack Williamson, « *Les dents du dragon* » (Dragon's island), d'une tout autre facture. Ce n'est ni un Van Vogt, ni un Asimov, ni un Brown, mais il s'adresse, celui-là, aux adultes, ne fût-ce que par son côté scientifique. Dane Belfast, spécialiste de la génétique, est sollicité, à son arrivée à New York, par trois groupes qui veulent se l'attacher dans des buts diamétralement opposés : l'un d'eux a entrepris de lutter contre les mutants dont il existe un certain nombre sur terre, le second essaie de découvrir si Belfast lui-même n'est pas un mutant; quant au troisième, son chef, Messenger, capitaine d'industrie, poursuit des activités éminemment suspectes du côté de la Nouvelle-Guinée où, dit-on, il emploie au lieu d'ouvriers humains, des « mu-

(1) Sous ce pseudonyme se dissimule un romancier connu par ailleurs.

lets », êtres artificiels créés à partir d'alevins. Ne sachant à quel saint se vouer, le savant demande à réfléchir, mais il en sait trop, désormais, pour que l'un des groupes puisse le laisser en liberté. Enlevé, rendu amnésique, il est entraîné dans une aventure à l'issue de laquelle il réussira toutefois à trouver sa voie. Malgré quelques petites longueurs, l'ensemble se lit avec intérêt.

Je vous recommande très chaleureusement « *La foudre anti-D* », de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir), encore que ce roman puisse, j'en conviens, faire tiquer un certain nombre de scientifiques purs. L'auteur n'y affirme-t-il pas, en substance, que la science poussée à l'extrême constitue en fait l'antithèse du progrès, diminuant, voire annihilant complètement les valeurs spirituelles de l'homme ? Nous sommes au XXIIe siècle. Un certain nombre de personnes ont été atteintes d'une mystérieuse maladie qui colore en vert la pigmentation de leur peau. Un inspecteur du Service de l'hygiène, Hans Wildorf, est chargé d'établir le comment et le pourquoi. S'il découvre assez facilement le premier, le second, en revanche, l'entraînera dans des aventures qui, commençant en Tunisie, se poursuivront sur une lointaine planète où se sont réfugiés quelques brillants savants décidés à lutter contre la folie des hommes. Par l'utilisation de renseignements authentiques (telle, par exemple, cette officielle statistique américaine qui cite des chiffres effarants concernant le nombre de malades mentaux aux Etats-Unis), Jean-Gaston Vandel confère à son ouvrage un caractère d'actualité très net. Son style, comme d'habitude, est synonyme de simplicité. D'aucuns reprocheront à ce roman de n'être pas suffisamment sophistiqué. C'est exact, mais cela n'enlève rien à sa valeur intrinsèque et je serais, pour ma part, heureux qu'il plût à de très nombreux lecteurs.

« *L'étoile fugitive* » (The renegade star), de Vargo Statten (Fleuve Noir), nous conte l'histoire fantastique d'une jeune savante qui, pour éviter à la Terre une collision avec un corps céleste mobile, emmène simplement notre vieille planète dans un voyage à travers l'univers, à la recherche d'un port d'attache moins dangereux que le système solaire, menacé de désintégration. Pour inattendue qu'elle soit, l'histoire est présentée avec un grand souci de vraisemblance, et ce périple éminemment cinématographique (on peut imaginer ce qu'en ferait un metteur en scène inspiré) est passionnant d'un bout à l'autre.

ANGOISSE

A. Leggatt, Esq. est-il une incarnation de Satan? Ou n'est-ce qu'un fou, un sadique, un vampire qui enlève les jeunes femmes pour en sucer le sang? Et Jeannine est-elle vraiment une des réincarnations de la diabolique Lilith? Ou, petite serveuse de restaurant, n'est-elle, hypnotisée par son ravisseur, que la malheureuse victime d'un détraqué ? Tels sont les problèmes posés par Peter Randa dans « *Le banquet des ténèbres* » (Fleuve Noir). Tout au long de son roman, l'auteur nous explique les événements de façon rationnelle. Seul le dernier chapitre vous réservera un certain nombre de surprises, mais je me garderai bien de vous les révéler. L'ouvrage, bien construit, bien équilibré, d'un rythme égal, est un des meilleurs de la collection « Angoisse » qui l'abrite.

Igor B. MASLOWSKI.

●

HORS SERIE

J'avais l'an dernier (n° 23) dit les qualités éclatantes du « *Tamerlan des cœurs* », de René de Obaldia, cette merveilleuse chevauchée circulaire autour de l'Histoire au rythme d'un cœur battant. L'auteur d'un tel ouvrage s'affirmait être un des écrivains les plus personnels et les plus fascinants du moment. J'attendais donc avec une grande curiosité son livre suivant, et « *Fugue à Waterloo* » (Julliard) ne m'a pas déçu.

Une telle affirmation est le plus bel éloge qu'on puisse imaginer. Ne pas décevoir après « *Tamerlan* », c'était en effet de la corde raide. Il y avait là un écueil terrible qu'Obaldia a franchi avec une élégance d'acrobate, tout en résistant victorieusement à la tentation dangereuse du recommencement. Car il a bien vu une chose : on ne *refait* pas un « *Tamerlan* ». On ne fait pas deux fois de suite le grand écart de part et d'autre

de l'espace, pas deux fois de suite le saut périlleux dans le temps. La force d'un tel livre est de rester un tout unique et improlongeable. Obaldia a donc délibérément tourné le dos à « *Tamerlan* ». A la symphonie pour grandes orgues, il a substitué des sonates pour orchestre de chambre, à la quatrième dimension cosmique les dimensions de l'homme, à la fresque cinématographique pour écran géant des tableaux qui ne débordent pas de leur cadre. Et c'est bien dans la mesure où il a limité ses moyens et ses effets qu'on peut trouver admirable qu'il ne déçoive pas.

« *Fugue à Waterloo* » se compose de deux récits (ou courts romans). L'un (qui donne son titre au livre) se joue dans un registre rose et pourpre : le rose des cœurs épris et le rouge des joies amoureuses; l'autre (« *Le Graf Zeppelin* ou *La passion d'Emile* ») dans un registre gris et violet : le gris d'une vie d'ennui et le violet des profondeurs sous-marines de l'âme, ouverte sur ses abîmes psychanalytiques.

Tous deux roulent sur des données psychologiques, avec une étude artistique des caractères; leur cadre est ancré dans le quotidien, leur sujet n'a rien de révolutionnaire à première vue, leur facture est « classique ». L'envergure qui caractérisait « *Tamerlan* » s'est repliée sur elle-même.

Le singulier est que ces deux histoires, traitées par n'importe quel auteur, auraient été fort réalistes. Or il se passe ceci avec Obaldia, qu'elles débouchent pour s'y épanouir sur un arrière-plan parfaitement mythique. J'ai dit plus haut que c'étaient des tableaux qui ne débordaient pas de leur cadre. C'est exact, mais ils débordent *en profondeur*; leur trame laisse entrevoir par transparence des motifs qui se cachent derrière.

Alouette et Zilou, les deux petits amants touchants et bêtes qui ont choisi Waterloo comme cadre d'une fugue amoureuse, ne se doutaient pas qu'ils allaient se trouver plongés dans l'Histoire jusqu'au cou. On a tellement l'habitude de considérer Waterloo comme un champ de bataille qu'on oublie que c'est un petit village belge près de Bruxelles. Mais Obaldia a « inventé » Waterloo, il en a fait un lieu à la fois cocasse et inquiétant, un no man's land baroque où le temps semble retarder de cent cinquante ans et l'Histoire se perpétuer éternellement fraîche, pour vous guetter à chaque tournant. Alouette et Zilou vivent des heures d'ivresse aux sons des tambours et des défilés napoléoniens. Il y a là un contrepoint ironique à « *Tamerlan* » (toujours cette hantise de l'Histoire) et un lyrisme passionnel à la fois tendre et un brin parodique. Et cependant, au-delà de leurs petits ridicules, dans ce lieu lui-même magique, Alouette et Zilou atteignent à la magie de l'amour. La nuit où leur passion a connu son sommet, ils vivent un singulier rêve éveillé et voient par leur fenêtre Waterloo transformé en port de pêche et la « morne plaine » en océan — mystère privilégié qu'ils n'élucideront jamais.

Chaque récit est construit autour d'un symbole-clé. Le symbole amoureux de la mer, dans « *Fugue à Waterloo* », écartèle en direction du bizarre et transfigure l'aventure d'Alouette et Zilou. De même dans « *Le Graf Zeppelin* », où le héros est obsédé par les images de la catastrophe du fameux dirigeable, qu'il a vues à une séance d'actualités rétrospectives et qui reviennent le hanter périodiquement, comme un leitmotiv annonçant sa propre destruction. L'histoire est en effet celle d'un homme qui sombre dans la folie, mais une folie extraordinaire. Le thème traité par Obaldia, et inspiré par une phrase de Miguel de Unamuno, est celui de « la paternité qui rend fou ». Dès le moment où Emile, petit rond-de-cuir à la triste figure, devient un père en puissance, tout se passe comme si le fœtus maléfique abrité par sa femme (réduite pour lui à l'état de « ventre » monstrueux), s'accroissait au détriment de ses forces vitales à lui. Plus le « ventre » grossit, plus le malheureux se sent « pompé », vidé de son énergie psychique, poussé à la mort par le mystère trop grand pour lui de cette vie dont il est l'Auteur. D'où le symbole : le dirigeable prêt à éclater = le « ventre » prêt à s'ouvrir pour livrer passage au monstre. Et la naissance s'identifie à la catastrophe; Emile est cerné de toutes parts par la prolifération de sa démence, chassé de sa propre peau par l'être dévorateur qu'il a engendré.

« *Le Graf Zeppelin* » est le meilleur des deux récits. C'est une histoire grave qui serait atroce si l'auteur ne l'avait tempérée par le pittoresque du ton. Et elle atteint à une grandeur étrange dans la description parfois hallucinante des paroxysmes de cette obsession.

Ce diptyque curieux, si loin des recettes courantes, confirme encore la place originale qu'occupe René de Obaldia parmi les jeunes romanciers. Mais son optique très personnelle n'est à ce point séduisante que dans la mesure où elle est servie par des dons brillants. Il est peu d'écrivains chez qui tout sente autant la richesse native : luxe de la mise en œuvre, rutilance des effets, éclats de pierre précieuse de la langue... Et n'est-ce pas pour nous combler que s'ajoute à tout cela une imagination si joliment tournée vers l'insolite?

Alain DORÉMIEUX.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

Ce service vous procure, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Nous vous rappelons que :

1° Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;

2° Le paiement se fait à la commande (voir bon page 127);

3° Nous fournissons sur demande une liste supplémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

4° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes, en l'indiquant sur feuille séparée et en joignant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29). Poul Anderson. **310 F**

39 TWILIGHT OF REASON (31). Jonathan Burke. **190 F**

18 EARTHLIGHT (29). Arthur C. Clarke. **310 F**

46 CHILDHOOD'S END (32). Arthur C. Clarke. **310 F**

44 HERO'S WALK (32). Robert Crane. **310 F**

35 BEYOND EDEN (31). David Duncan. **310 F**

7 THE BODY SNATCHERS (28). Jack Finney. **220 F**

12 THE SECRET MASTERS (29). Gerald Kersh. **310 F**

13 SPACE PLATFORM (29). Murray Leinster. **220 F**

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA) (29). C. S. Lewis. **220 F**

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30). C. S. Lewis. **230 F**

8 PLANET OF THE DREAMERS (28). John D. MacDonald. **220 F**

31 WORLD OUT OF MIND (30). J. T. MacIntosh. **220 F**

5 BRING THE JUBILEE (28). Ward Moore. **310 F**

45 SEARCH THE SKY (32). Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. **310 F**

17 UNDYING FIRE (29). Fletcher Pratt. **310 F**

23 THE METAL EATER (29). R. Sheldon. **190 F**

6 RIDERS TO THE STARS (28). Curt Siodmak. **310 F**

52 FORBIDDEN PLANET (33). W. J. Stuart. **310 F**

33 TIME MASTERS (30). Wilson Tucker. **220 F**

14 MESSIAH (29). Gore Vidal. **310 F**

43 RE-BIRTH (32). John Wyndham. **310 F**

53 OUT OF THE DEEPS (33). John Wyndham. **310 F**

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30). Isaac Asimov. **655 F**

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33). Nelson Bond. **310 F**

41 FAR AND AWAY (32). Anthony Boucher. **310 F**

55 STAR SHINE (33). Fredric Brown. **220 F**

4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. **310 F**

3 ASSIGNMENT IN ETERNITY (28). Robert Heinlein. **220 F**

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29). Robert Heinlein. **220 F**

28 REVOLT IN 2100 (30). Robert Heinlein. **220 F**

40 AHEAD OF TIME (32). Henry Kuttner. **310 F**

51 NO BOUNDARIES (33). Henry Kuttner et C. L. Moore. **310 F**

15 ANOTHER KIND (29). Chad Oliver. **310 F**

21 CAVIAR (29). Theodore Sturgeon. **310 F**

29 TIME X (30). Wilson Tucker. **220 F**

1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. **220 F**

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

49 ADVENTURES IN TIME AND SPACE (33). **800 F**

50 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (1st serie) (33). **655 F**

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). **725 F**

16 TO MORROW THE STARS (29). **220 F**

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31). **725 F**

42 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 2 (32). **310 F**

34 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 3 (30). **310 F**

48 STAR SHORT NOVELS (33). **310 F**

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29). Ambrose Bierce. **220 F**

47 OCTOBER'S COUNTRY (33). Ray Bradbury. **420 F**

9 DARK GATEWAY (28). Jonathan Burke. **230 F**

19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). **310 F**

56 TOLD IN THE DARK (33). **230 F**

DOCUMENTAIRE

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29).
H. Spencer Jones. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30).
Chas Addams. 1.300 F

26 MONSTER RALLY (30).
Chas Addams. 1.550 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31).
J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

57. ADDAMS AND EVIL. Chas Addams. (Simon et Schuster.) **1.550 F.**

Un recueil d'Addams jusqu'ici à peu près introuvable en France! De quoi se pourlécher les babines... Et que les amateurs notent que « Monster rally », *porté manquant à notre liste après une apparition éclair, peut à nouveau être obtenu, dans l'édition américaine* (1).

58. MORE THAN HUMAN. Theodore Sturgeon. (Ballantine.) **310 F.**

« More than human » *a obtenu en* 1954 *le grand prix mondial de la S. F. Cette référence, jointe au nom de Sturgeon, doit convaincre même ses détracteurs (hélas, il en existe) de la très grande valeur d'un livre parfois ardu, mais toujours passionnant. Il est étonnant que sa parution en France se fasse tant attendre. Si vous désirez rencontrer le moins commun des surhommes — le surhomme* collectif ! — *lisez cette splendide étude des possibilités d'un « gestalt ». (Déjà disponible du même auteur :* « Caviar », *n°* 21.)

59. CITIZEN IN SPACE. Robert Sheckley. (Ballantine.) **310 F.**

Bien que comprenant un certain nombre de nouvelles déjà traduites en français (mais tronquées), ce recueil d'histoires de l'un des maîtres américains de l'absurde et de l'imprévu mérite une place de choix dans votre bibliothèque. Vous y retrouverez cet humour de choc qui éclatait dans sa nouvelle « Les monstres » (« Fiction », *n°* 30).

60. OF ALL POSSIBLE WORLDS. William Tenn. (Ballantine.) **310 F.**

Un cocktail percutant par un des auteurs que « Fiction » *a contribué à faire apprécier en France (voir dans notre n°* 10 « Drôles de locataires »). *Du* space-opera *à la bouffonnerie amère, ce livre renferme de quoi contenter tous les goûts.*

61. SPACEWAYS. Charles Eric Maine. (Pan.) **230 F.**

Les éditeurs anglais semblent avoir un faible pour les histoires dépeignant les premiers essais de la conquête du vide, si l'on en juge par le nombre de livres paraissant en Grande-Bretagne sur ce sujet. Ce qui pourrait passer pour miraculeux, c'est que la plupart sont excellents, et celui-ci ne fait pas exception à cette règle.

62. PRELUDE TO SPACE. Arthur C. Clarke. (Ballantine.) **310 F.**

Ce n'est pas en vain que Clarke, grâce à ses solides connaissances techniques, parvient à nous faire vivre les prochains premiers pas de la conquête de l'espace. Seuls ceux qui ne connaissent que le côté « poète du futur » de ce passionnant auteur seront surpris de découvrir dans ce livre la facette « historien de demain », avec toute la sécheresse dans la description minutieuse des événements qu'exige ce genre difficile. (Déjà disponibles du même auteur : « Earthlight », *n°* 18; « Expedition to Earth », *n°* 28; « Childhood's end », *n°* 46.)

63. THE GIRLS FROM PLANET 5. Richard Wilson. (Ballantine.) **310 F.**

Enfin un roman de S. F. où l'humour se mêle astucieusement à l'action : un astronef apparaît au-dessus de Washington et bientôt il en débarque de somptueuses créatures. Chacun se demande alors la cause de ce débarquement dans un pays ou déjà les femmes tiennent les rênes du pouvoir (le roman se déroule en principe en 1999, *mais il semble bien que l'auteur se soit contenté de nous décrire l'état social de la femme américaine de* 1956). *A partir de là, Richard Wilson, sans doute originaire du Texas, a construit une histoire aussi désopilante qu'attachante.*

64. THE SPACE MERCHANTS. Frederik Pohl & C. M. Kornbluth. (Ballantine.) **310 F.**

Voici le roman qui rendit justement célèbres ses deux auteurs. Il annonce par son style et ses idées la nouvelle école américaine de S. F., qui préfère aux aventures délirantes les soigneuses extrapolations des tendances actuelles de la civilisation occidentale. Vous trouverez dans ce livre une fort logique prévision des futurs méfaits de la publicité. (Déjà disponibles des mêmes auteurs : « Search the sky », *n°* 45.)

---

(1) Pour ces ouvrages non disponibles sur-le-champ, nous demandons un délai maximum de trois mois avant livraison.

FANTASTIQUE ET ANIMATION

par F. HODA

La pauvreté déconcertante des « grands films » fantastiques qu'on nous présente aujourd'hui ne signifie pas que ce genre ait réellement périclité. Il est un domaine où le merveilleux, alimenté d'une sève nouvelle, ne cesse de progresser et de se perfectionner. Ce domaine est celui du cinéma d'animation qui, dans la majorité des cas, s'installe d'emblée dans le monde de l'extraordinaire et de l'impossible. Le cycle de projections organisé, lors du dernier festival de Cannes, par les « Journées du cinéma » sous la direction compétente de MM. Martin et Barbin, le prouve avec éclat. Ce véritable panorama de l'animation dans tous les pays montre à quel point les auteurs de ces « petis » films sont habités par le fantastique et possèdent le sens du merveilleux.

Il est impossible ici de résumer toutes les bandes projetées; on ne peut non plus analyser et décrire toutes les tendances passées et présentes.

En ce qui concerne le pur dessin animé, la tendance la moins intéressante est celle de l'Union Soviétique qui semble se confiner dans une sorte de néo-dysnéisme, se contentant d'illustrer, avec grandiloquence et lourdeur, des contes et fables pour enfants, avec des conclusions morales d'autant plus ennuyeuses qu'on se plaît à les faire répéter sur un ton doctoral par l'ours, l'antilope ou tout autre animal (citons à titre d'exemple « *L'antilope d'or* » d'Atamanov, « *Le petit chat désobéissant* » de Pastchenko, « *La pipe et l'ours* » d'Ivanov, etc.). De l'œuvre de Walt Disney, émergent quelques réussites (comme par exemple « *Drip dippy Donald*) » qui jurent avec l'ennui et le mauvais goût qui se dégagent de grandes « œuvres » telles que, par exemple, l'insupportable *Peter Pan*, injure à la poésie de James Barrie. Une nouvelle vision des œuvres de Paul Grimault fait regretter que cet auteur au talent subtil et varié se trouve dans l'impossibilité de réaliser des dessins animés.

Ce qui est le plus intéressant, c'est que ce cycle de projections confirme que les nouvelles tendances du dessin animé aux Etats-Unis ne sont pas un phénomène unique. Tout se passe comme si dans tous les pays, le cinéma d'animation, qu'il s'agisse de dessins animés ou des marionnettes, est en train de se renouveler et a atteint un niveau adulte. Le fantastique dans ce domaine est devenu un moyen d'expression qui s'avère extraordinairement riche.

Tex Avery, Freleng, Cannon-Bosustow, etc. ont apporté au dessin animé américain une sève nouvelle que Disney était incapable, et pour cause, de fournir. En effet, à mon sens, Disney a toujours essayé de cacher son absence de poésie et son côté pratique, sous des œuvres à l'apparence fantastique ou simplement grandioses ou géantes.

A la limite des tendances nouvelles, il convient de citer Tex Avery dont le dessin reste classique, mais qui exprime avec violence ses idées. « *Droopy le Conquérant* » a conquis les spectateurs de la Petite Salle à Cannes.

Plus intéressante et plus nouvelle, est la tendance qui s'est cristallisée aux U.S.A. dans la nouvelle société U.P.A. (distribuée par la Columbia), celle de Bosustow, qui abandonne le dessin classique, et ne garde des décors et personnages que les lignes essentielles nécessaires à l'encadrement des caractères et au déroulement de l'histoire. Cette sorte de dépouillement confère aux dessins animés produits par Bosustow, à la fois une grandeur intimidante et une force tragique insoupçonnable. Bosustow et ses dessinateurs et réalisateurs ont saisi le message du fantastique contemporain. Leurs dessins animés rappellent les meilleures nouvelles de science-

fiction ou d'horreur. « *The tell-tale heart* » (Le cœur révélateur, d'après la nouvelle de Poe) ou « *La licorne dans le jardin* » sont de véritables chefs-d'œuvre (1). Nous avons eu la chance de voir le dernier-né de Bosustow, qui prouve que ce diable d'homme ne cesse de se renouveler : « *La moustache invisible de Raoul Dufy* », dessin linéaire, à moitié animé, et où soudain tel tableau du peintre s'intègre... Cet extraordinaire film ouvre des perspectives sans fin aux films d'art qui jusqu'ici, dans les meilleurs cas, n'arrivaient pas à se débarrasser d'un certain académisme. Pourtant il ne faut pas croire que tout ce qu'entreprend Bosustow est nécessairement un chef-d'œuvre. Le film qu'il a présenté dans le cadre même de la compétition du festival m'a un peu déçu; « *Gerald McBoing Boing sur la planète Moo* », bien que mis en scène par un des meilleurs réalisateurs de l'équipe Bosustow, Robert Cannon, tombe à plat. La reprise du personnage de Gerald et de son boing boing n'arrivent pas à animer la minceur de cette petite histoire de science-fiction. L'allongement cinémascopique de l'image, malgré la virtuosité de Cannon, ne fait qu'accentuer la pauvreté du thème. S'il n'y avait eu d'autre part « *La moustache invisible de Dufy* », dans la Petite Salle, on aurait pu croire à un tarissement de Bosustow et de son équipe.

Le cycle de projections a montré, dans d'autres pays aussi, d'intéressantes utilisations du fantastique. Jiri Trnka est aujourd'hui suffisamment connu ici pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son œuvre. Nous avons pu revoir avec plaisir « *L'homme à ressort* », « *Le brave Soldat Chveik* » et voir des extraits des « *Vieilles légendes Tchèques* ». Est-ce une fausse impression, ou bien une réaction justifiée, le fait est que j'ai eu le sentiment que le grand animateur tchèque s'essoufflait quelque peu. Peut-être cela tient-il uniquement à ce que Trnka puise son inspiration dans un folklore que je connais mal. Mais la question demeure : y a-t-il vraiment un renouvellement de style et de sujet chez Trnka? Ne connaissant pas toute son œuvre, je préfère laisser les spécialistes répondre. L'animation de marionnettes de Zeman, notamment les poupées de verre (1), est un morceau assez intéressant, de même que les dessins animés d'Hofman, ce qui laisse penser que la Tchécoslovaquie est peut-être le seul pays du monde où toutes les tendances de l'animation sont également actives. Avec le dernier Bosustow que j'ai signalé, c'est les brouillons d'un travail, que Karel Zeman est en train d'exécuter, qui constituent la grande révélation de ce cycle de projections : il s'agit d'un Jules Verne qui sera uniquement composé d'animations des images qui illustraient les ouvrages du père de la science-fiction. Tantôt c'est du pur dessin animé, tantôt des décors reproduisant les dessins mais où se mêlent des êtres humains ou des animaux réels. L'effet est extraordinaire. On n'a vu que deux bouts d'essai, mais si le reste est de la même veine, il n'est pas douteux que le travail de Zeman constituera dans le domaine de l'animation une révolution aussi importante que celle apportée par l'équipe Bosustow, il y a quelques années.

Une nouvelle projection de « *Blinkity Blank* » de Mac Laren (Canada) a prouvé que le jury du court métrage avait été très juste en lui attribuant l'année dernière la « palme d'or » du festival. Cependant une nouvelle projection d'œuvres antérieures de McLaren, utilisant des acteurs, comme « *Les voisins* » ou « *Two Bagatelles* », avec des effets d'accélération, m'ont semblé avoir pris un sérieux coup de vieillesse.

Je ne puis malheureusement pas analyser ici toutes les œuvres qui nous ont été présentées : les tendances de l'animation en Grande-Bretagne, en Pologne, en Chine, en Roumanie, etc. Mais je ne crois pas me tromper beau-

(1) *La licorne dans le jardin* a été souvent projetée en complément de programme. Un homme voit une licorne et le dit à sa femme. Celle-ci appelle l'hôpital psychiatrique. Mais à l'arrivée des médecins l'homme déclare n'avoir rien vu, et comme sa femme insiste : « Il ne cessait de répéter qu'il y avait une licorne dans le jardin, » l'homme dit : « Mais les licornes n'existent que dans la légende. » C'est la femme qui est emmenée !

(1) Ce film a été souvent projeté dans les salles en complément de programme.

coup en affirmant qu'un regard sur l'évolution du cinéma d'animation aux Etats-Unis, au Canada et en Tchécoslovaquie, suffit à donner une vue d'ensemble de la voie créatrice qui suit actuellement le genre.

Ce qui est étonnant à relever, c'est la facilité avec laquelle le cinéma d'animation a su recréer la poésie du fantastique, alors que le cinéma tout court, après avoir coupé le merveilleux semble incapable aujourd'hui de le restituer pleinement.

Nul doute que les amateurs de fantastique et de science-fiction ne voient bientôt leurs vœux comblés avec des œuvres d'animation qui semblent aujourd'hui seules capables d'égaler en beauté et en profondeur les grands chefs-d'œuvre contemporains de la terreur et de la fiction scientifique.



ACTUALITÉ DE VILLIERS

par J.-J. BRIDENNE

En suite ou en réplique à son édition complète des « *Contes cruels* », M. Pierre-Georges Castex, professeur à la Faculté des Lettres de Lille, vient de publier en collaboration avec M. Joseph Bollery un volume d'analyse historique et critique sur ce recueil célèbre de Villiers de L'Isle-Adam (1).

Personnellement, nous avouons bien volontiers n'éprouver qu'une médiocre attirance pour la pensée de Villiers en soi et formuler bien des réserves quant à la place que d'aucuns veulent lui faire tenir dans la littérature du XIXe siècle. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour dire après le professeur Castex combien, à part quelques rides, la valeur littéraire de cette œuvre apparaît intacte au bout de ces trois quarts de siècle. Ajoutons que bien des singularités de forme plus ou moins obscures, et qui pouvaient ne point sembler toutes de bon boût, s'éclairent grâce à cette « *Etude historique et littéraire des Contes cruels* », dont chaque chapitre est une véritable et minutieuse enquête sur toutes les parties du recueil de Villiers. Par les soins des auteurs, des « pages retrouvées » se sont d'ailleurs ajoutées aux contes ou nouvelles connus jusqu'alors sous ce titre « *Contes cruels* ». C'est notamment le cas pour « *Maître Fulcran* », conte inachevé appartenant à la veine « science-fiction » de son auteur. Le héros en est une sorte de terroriste scientifique qui s'en prend à la Banque de France, une sorte de justicier criminel qui se propose d'employer des engins à la Nobel et des dispositifs souterrains à la Gaston Leroux. Ainsi se trouve porté à cinq le nombre des fantaisies para-scientifiques dues à l'auteur de « *Contes cruels* » : « *L'analyse du dernier soupir* » (initialement : « *L'appareil du Dr Abeille E. E. pour l'analyse chimique du dernier soupir* »), « *L'affichage céleste* », « *La machine à gloire* », « *L'Etna chez soi* », « *Le traitement du Dr Tristan* », auxquels il convient évidemment d'ajouter la nouvelle du « *Secret de l'échafaud* » et le roman de « *L'Eve future.* »

Nous avons bien dit : fantaisies, car il est clair que Villiers n'a jamais visé sérieusement au rôle d'anticipateur, qu'il aurait eu grande répugnance à concurrencer L.-L. Mercier, Jules Verne, André Laurie et a fortiori le Renan des « *Dialogues et drames philosophiques* ». Ce n'est point qu'il ne présente jamais de frappants éclairs d'intuition dans ce domaine : les dispositifs acoustiques et automatiques de « *La machine à gloire* » sont là pour l'attester et aussi — et surtout — la prescience de « l'affichage céleste » que Villiers donna avant Jules Verne (2). Mais le fait est pour ainsi dire accidentel et il va de soi que le seul but de Villiers, que le ressort même de son inspiration ne sont alors que le symbole satirique. Les pseudo-merveilles scientifiques — mécaniques principalement — ne sont là que pour figurer et styliser d'âpres railleries dont la science moderne est bien la première à faire l'objet. A vrai dire, Villiers n'entendait pas grand-chose en la partie; et ce ne sont pas les lourdes et sommaires accumulations de « savantes » informations qu'il offre dans « *L'Etna chez soi* », dans « *Le secret de l'échafaud* », dans la première partie de « *L'Eve future* » qui y changent quoi que ce soit, bien au contraire. Et ces ignorances camouflées ne vont pas sans altérer quelquefois l'intérêt de ses contes ou nouvelles de cet ordre, sans leur donner on ne sait quelles résonances fallacieuses et prétentieuses. On sent là une confusion assez naïve entre le Scientisme tant honni par notre auteur, la science proprement dite et les applications pratiques de cette dernière, qui ne s'observe ni chez Edgar Poe, ni chez Marcel Schwob, ni chez Charles Cros. Mais la verve polémique, le caractère corrosif volontiers insidieux sont toujours assez présents pour faire à peu près oublier ces faiblesses. Et les feintes admirations pour le développement et l'avenir des techniques, pour les

---

(1) *Contes Cruels*, de Villiers de L'Isle Adam. Etude historique et littéraire, par P. G. Castex et J. Bollery (Corti, éditeur).

(2) Dans « *Au XXIXe siècle* ». A la vérité, ni l'un ni l'autre des conteurs n'a annoncé les réclames dessinées par traînées fumigènes d'avions.

mœurs du jour, tout imprégnées de commercialisation et d'égalitarisme, contribuent pour beaucoup au ton hautement cruel du recueil. Car c'est bien une sorte d'étrange férocité à froid qui en fait l'unité et la pérennité, sans que le conteur ait à recourir plus aux grands effets d'épouvante qu'aux vaticinations moralisatrices. A tout moment, on les retrouve, ce ton insidieux et cet humour douloureux, aussi bien dans les « chroniques » les plus quotidiennes que dans les pures fantaisies apparentes, qu'elles soient ou non d'inspiration « scientifique ».

Aussi va-t-il de soi que c'est le domaine du Mystère où Villiers de L'Isle-Adam apparaît le plus à l'aise. « *L'Eve future* » le met bien en valeur : alors que la première partie est une satire évidente, bien simpliste par endroits, où l'auteur n'est guère qu'un répondant passéiste d'Edmond About et alourdit sa fantaisie par un déballage de physique ultra-douteuse, la seconde partie s'élève au rang de poème éthique et ésotérique. C'est qu'entre-temps l'auteur est passé d'un Edison qui était une personnification facile et assez mensongère du positivisme à un Edison qui est proprement le Faust de l'Age Electrique; c'est qu'il est passé de l'anticipation caricaturale, non dépourvue d'ailleurs de visées érudites et prêcheuses, à une forme de science occulte qui lui est chère et lui permet de faire toucher du doigt les limites de tout mécanisme. Pour la même raison, les contes ou nouvelles où Villiers est le plus lui-même, où il nous a donné le plus de lui-même, sont ceux du genre de « *Vera* », « *L'intersigne* », « *Claire Lenoir* », « *Duke of Portland* », « *L'inconnue* », « *La torture par l'espérance* ». Comme Poe, il s'est libéré des cadres médiévaux et de l'arsenal traditionnellement démoniaque, alchimique, fantomatique. C'est dans un cadre moderne et parfois familier, c'est en prétendant relancer sur leur terrain la Raison et l'Incroyance qu'il narre comme « choses vues » des expériences mystiques, qu'il donne force de vie aux situations idéales et aux formes de rêve. De ce point de vue, il est généralement très loin du romantisme, à commencer par le romantisme des années 1820. S'il suscite quelquefois la terreur par des effets assez brutaux ou par une recherche d'étrangeté dont on se demande dans quelle mesure il la prend au sérieux, il sait aussi renoncer à l'emploi des faits supranormaux comme ceux auxquels sont consacrés « *L'intersigne* » et « *Claire Lenoir* ». Il sait créer un fantastique familier, faire sentir le mystère « en profondeur » au travers d'une intrigue apparemment réaliste, sous tel cas hautement exceptionnel sans doute, mais pour lequel rien de surnaturel n'est explicite, voire encore à la faveur d'une sorte de bouffonnerie pseudo-funèbre comme « *Les phantasmes de M. Redoux* ». Combien, par exemple, il s'entend à mettre mal à l'aise par son feint cynisme, par ses airs d'indifférence ironique devant des situations effrayantes ou moralement répugnantes! Affectations cachant aussi mal que celles d'enthousiasme progressiste, qu'on trouve dans ses fantaisies para-scientifiques, les indignations de cette âme candide et brûlante, de ce champion en exil d'un idéalisme intégral et intraitable.

On peut ne pas partager les convictions qui animèrent si purement Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de L'Isle-Adam. On peut se demander s'il fut aussi réfractaire qu'il l'affichait aux séductions scientistes du siècle qu'il stigmatisa à plaisir, dont il voulut résumer toute la haine qu'il lui inspirait en la personne de son Pr Tribulat Bonhomet. Ce qui est sûr, c'est qu'il est impossible de ne pas s'incliner très bas devant l'homme et l'œuvre. Et tout amant du Merveilleux — du Merveilleux de qualité — se doit de remercier MM. Castex et Bollery pour la puissante et attachante contribution à la connaissance de cet homme et de cette œuvre que constituent leur édition savante et leur étude historique-bibliographique des « *Contes cruels* ». Lisez ces volumes et joignez-y la lecture de « *L'Eve future* » et de quelques autres nouvelles de Villiers. Puis, dites-nous en particulier si celui-ci n'est pas étonnamment actuel — autrement même que par l'expression littéraire — en notre époque où l'on se bat tant autour de l' « automation » et de la télévision, autour de la métapsychique et des rapports entre technique et spiritualité.

ÉDITIONS DE LUXE



Reproductions réduites de deux illustrations de James pour les « Histoires extraordinaires » *de Poe.*

Ci-dessus : « *Le masque de la mort rouge* ». Ci-dessous : « *Le chat noir* ».



Les clubs de livres fleurissent à qui mieux mieux. Le dernier-né d'entre eux s'appelle le Livre-Club du Libraire et il nous a proposé pour ses premières sélections d'attachantes réalisations, parmi lesquelles une nous intéresse tout particulièrement. Il s'agit d'une anthologie des « *Histoires extraordinaires* » d'Edgar Poe.

Sauf erreur de ma part, c'est la première fois qu'un club de livres songe à reprendre les *Histoires* de Poe. Quand on y pense, une telle lacune avait quelque chose d'incroyable. On ne peut qu'en féliciter davantage ce « jeune » club d'y avoir songé dès ses débuts et en outre de s'être imposé à cette occasion.

En effet, cette édition est une réussite. Bien sûr, on regrette (comme toujours en l'occurrence) qu'elle ne soit pas *intégrale*, même s'il fallait pour cela deux importants volumes. Je suis certain que les amateurs de Poe n'auraient pas boudé l'occasion! Mais enfin, telle qu'elle est, elle doit retenir leur attention, puisqu'elle leur permet de posséder dans leur bibliothèque, sous une présentation impeccable, un choix des plus célèbres récits : « *Double assassinat dans la rue Morgue* », « *Le chat noir* », « *La chute de la maison Usher* », « *Le masque de la mort rouge* », « *Bérénice* », etc. (soit une douzaine en tout).

Reliure (en toile noire décorée) et impression sont très soignées. Les 300 et quelques pages sont composées en un caractère fort agréable. Enfin et surtout, l'édition est valorisée par une série hors-texte de dessins à la plume de Louis James, qui sont assez extraordinaires par leur style et leur facture : étrangeté à la limite du sinistre et du caricatural, et sens raffiné de l'effet « interne ». Leur originalité les situe très loin de toutes les illustrations traditionnelles de Poe. Et ils sont saisissants sans être jamais grandguignolesques. J'ai particulièrement aimé l'évocation du « *Masque de la mort rouge* » : les cadavres au premier plan, en train de se décomposer, et au fond le spectre lové dans d'arachnéennes tentures montant vers un plafond invisible...

A. D.

UN PRÉCURSEUR : LÉON GROC

par JEAN-LOUIS BOUQUET

A l'occasion de la mort de Léon Groc, qui fut un des pionniers français de la S. F., nous avons tenu à lui rendre hommage en rappelant sa carrière. Notre collaborateur Jean-Louis Bouquet, qui l'a bien connu, était mieux qu'un autre qualifié pour le faire.

La littérature de science-fiction ne peut manquer d'inspirer des émules du regretté Régis Messac qui, bientôt peut-être, nous feront l'historique de la formation du genre. Ils devront réserver une place de choix, parmi les précurseurs, à Léon Groc, récemment disparu.

Léon Groc avait reçu une formation scientifique sérieuse, et « préparé » Polytechnique; mais les circonstances donnèrent à sa vie une orientation différente. Lorsqu'il fit ses débuts dans les Lettres, il demeura néanmoins imprégné de ses préoccupations premières, qu'il allait fort librement transposer dans le domaine de la fantaisie, réservant une large part à l'anticipation scientifique.

Ceci se passait vers 1912, et il était alors malaisé de trouver audience avec des ouvrages de cette sorte, auprès des esprits « sérieux ». Peut-être Jules Verne avait-il créé un état de pernicieuse équivoque en écrivant aussi exclusivement pour la jeunesse, son succès même ayant placé le genre tout entier en porte à faux dans l'opinion. Seul, l'Anglais Wells avait réussi à forcer l'estime d'une clientèle lettrée — mais restreinte. En France, l'anticipation restait l'apanage de quelques « romanciers populaires », dont il faut bien dire que les produits n'étaient pas souvent de bon aloi.

Léon Groc dut « prendre le départ » en fonction de cette clientèle dite « populaire »; mais il allait révéler peu à peu, par l'originalité de ses thèmes, une personnalité intéressante. En ses tout premiers ouvrages, on sent chez lui l'influence, très temporaire, de Gaston Leroux, alors « Maître de l'Aventure »; mais Groc, épris de ses sujets, ne se hasardera jamais, comme Leroux, au jeu des « canulars ».

La place manque, ici, pour passer en revue les nombreuses œuvres de Groc. Disons quelques mots des plus caractéristiques :

Son premier roman fut « *Ville hantée* » (rebaptisé, beaucoup plus tard, « *La place maudite* »), que suivit, bientôt, « *L'autobus évanoui* ». Groc y montra, d'emblée, une surprenante maturité dans l'art du récit, des « effets dramatiques », et de ce que nous nommons aujourd'hui le « suspense ». Il frôlait volontiers le Surnaturel, mais pour le concilier avec la science, par exemple en affirmant que les forces dites psychiques ont nécessairement leur longueur d'ondes, sur l'échelle universelle des radiations, et en imaginant des appareils capables de les capter et de les utiliser.

Après la guerre, Groc publia un ébouriffant feuilleton : « *On a volé la tour Eiffel* », dont le titre est suffisamment suggestif. Puis (au début de 1925), il fit paraître « *Le chasseur de chimères* », qui a été fort probablement — en France, et peut-être dans le monde entier — le premier roman traitant de la fission nucléaire et décrivant, par avance, la trop fameuse explosion atomique : la chose méritait d'être soulignée! Mais, en outre, « *Le chasseur de chimères* » se signale par une certaine ironie bonhomme, avec laquelle Groc campe d'amusantes silhouettes et semble moquer (sans méchanceté) les mécanismes romanesques de Pierre Benoît.

Ensuite, avec « *La révolte des pierres* » (1930), il allait émettre cette curieuse hypothèse que la vie peut fort bien exister sur la Lune, *à l'état minéral.*

En d'autres romans, Groc se rapprochait du genre policier : « *Le disparu de l'ascenseur* », « *L'assassinée du téléphone* », « *La maison des morts étranges* », etc. En ses dernières années, il imagina un extraordinaire meurtre scientifique, dans « *L'homme qui fait chanter les astres* ». Revenant



Pour réussir toutes vos photographies et fixer vos plus beaux souvenirs voici, à prix égal, le MEILLEUR APPAREIL ACTUELLEMENT sur le MARCHE.

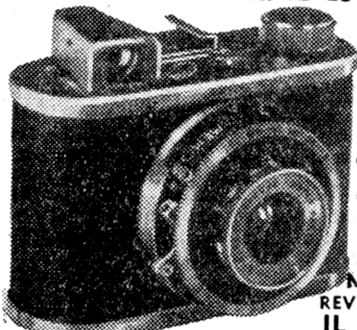
Il est garanti 5 ans et vous est livré 15 jours à l'essai.

Des conditions EXCEPTIONNELLES vous sont consenties (MOINS CHER A CREDIT que PARTOUT AILLEURS au COMPTANT)

LE D'ASSAS perfectionné ouverture 3,5

Un appareil merveilleux connu dans le Monde entier, entièrement en métal gainé de très belle présentation - Son format 6 x 6 permet 12 vues 6 x 6 sur Pellicules 6 x 9 Standard Il comporte un Objectif très lumineux, son obturateur nouveau est de qualité supérieure (sécurité par armement). 3 réglages très simples sont à effectuer : *a)* distances : de 1m.25 à l'infini *b)* vitesses : de la pose au 1/200' de seconde *c)* diaphragme : ouverture de : 3,5 à 16 Une table des profondeurs de champ vous permettra des réglages très précis - Vous disposez d'une prise de FLASH, d'une griffe pour Télémètre, d'un viseur très clair, d'une prise pour déclencheur souple et Retardateur.

POUR 1.000 FR. IL EST A VOUS et 8 versements de 2.000 Fr.



LE MEMOX 24 x 36

Voici l'appareil idéal pour l'amateur du petit format : le Mémox - il permet 36 vues sur film 36 mm., avec possibilité de couper le film à tous moments C'est le véritable **CHASSEUR D'IMAGES**, avec lui vous aurez la possibilité de filmer la vie et d'en choisir les meilleures épreuves pour les agrandir. Il comporte : une prise de flash synchronisée, une griffe pour télémètre, un objectif Topaz 1-3,5 F une prise pour déclencheur souple. L'avancement du film est réalisé avec blocage de vue et compteur. C'est un appareil conçu pour le noir et le blanc mais **IL PERMET DE MAGNIFIQUES VUES EN COULEURS A UN PRIX DE REVIENT TRES BAS.** **POUR 1.500 FR. IL EST A VOUS** et 8 versements de 2.000 F.

Voici une offre sérieuse et loyale.

Profitez de ces conditions pour passer commande aujourd'hui même en découpant et en retournant cette annonce. N'oubliez pas de retourner votre BON POUR UN SAC CUIR CADEAU

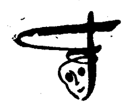
F. D.

BON
pour recevoir, en cadeau, un sac cuir de 3.000 francs.

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS 106, Rue Lafayette, PARIS Xe

à l'« anticipation », il écrivait « *La planète de cristal* », « *Le maître du soleil* », puis, avec la collaboration de Jacqueline Zorn (Mme Léon Groc), « *L'émetteur inconnu* », et « *L'Univers vagabond* ». Dans ce dernier ouvrage, qui est une « somme » où fourmillent les belles idées, et dont beaucoup d'auteurs auraient tiré la matière de plusieurs livres, reparaît notamment le thème des pierres vivantes; il y a là des pages pleines d'une étrangeté tragique sur la guerre entre humains et représentants du règne minéral. On y trouve également cette intéressante notion du voyage interstellaire possible par fusée « familiale » : ce seront les descendants des partants qui débarqueront à destination, le voyage s'étalant sur plusieurs générations.

Voilà, résumée (fort incomplètement, hélas!) l'œuvre du romancier; mais on ne saurait évoquer valablement la figure de Léon Groc, sans rappeler qu'il fut, aussi, un journaliste dynamique et talentueux, qu'il collabora à *l'Intransigeant*, dans la légion qu'animait le légendaire Fernand Divoire, puis au *Petit Parisien*, au *Figaro*. En une vie toute de labeur, et au cours de laquelle le destin ne lui ménagea ni les difficultés ni les épreuves, il sut s'assurer constamment l'estime, l'admiration de ses amis, dont je m'honore d'avoir été.



Dépôt légal : 3e trimestre 1956. — Le Gérant : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois	595	865	775	1045
1 an	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 2 et 3 sont épuisés.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

Pour les n°s 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10% de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	France et U.F.	Étranger
		1 rel. **55** fr.	**75** fr.
		2 rel. **70** fr.	**105** fr.
		3 rel. **95** fr.	**130** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C.C.P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER : voir Tarifs en page 55

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.